

DACIANA VLAD

**POUR UNE
«GRAMMAIRE»
DU POLÉMIQUE**

**ÉTUDE DES MARQUEURS
D'UN RÉGIME DISCURSIF AGONAL**



DACIANA VLAD

**POUR UNE « GRAMMAIRE » DU POLÉMIQUE.
ÉTUDE DES MARQUEURS
D'UN RÉGIME DISCURSIF AGONAL**

DACIANA VLAD

**POUR UNE « GRAMMAIRE »
DU POLÉMIQUE.
ÉTUDE DES MARQUEURS
D'UN RÉGIME DISCURSIF AGONAL**

PRESA UNIVERSITARĂ CLUJEANĂ

2017

Referenți științifici:

Prof. univ. dr. Maria Țenchea (Universitatea de Vest din Timișoara)

Prof. univ. dr. Liana Pop (Universitatea Babeș-Bolyai Cluj-Napoca)

ISBN 978-606-37-0207-5

© 2017 Autoarea volumului. Toate drepturile rezervate. Reproducerea integrală sau parțială a textului, prin orice mijloace, fără acordul autoarei, este interzisă și se pedepsește conform legii.

**Universitatea Babeș-Bolyai
Presa Universitară Clujeană
Director: Codruța Săcelean
Str. Hasdeu nr. 51
400371 Cluj-Napoca, România
Tel./fax: (+40)-264-597.401
E-mail: editura@editura.ubbcluj.ro
<http://www.editura.ubbcluj.ro/>**

INTRODUCTION¹

Nous nous intéressons à la question des marqueurs polémiques depuis une dizaine d'années. Les tout premiers résultats de nos recherches sur la question ont été présentés dans notre thèse (Vlad 2010a), qui constitue d'ailleurs le point de départ de la présente publication. Depuis, nous avons beaucoup élargi et diversifié notre corpus, ce qui nous a permis de faire une étude plus ample de ces marqueurs, en élargissant également la perspective de l'analyse : nous les étudions en tant que marqueurs d'un régime discursif agonale, en prenant en compte plusieurs aspects concernant leur syntaxe et leur fonctionnement en discours. Nous expliquons leur caractère polémique par leur plurivocité, qui est due à leur capacité de faire s'opposer deux instances énonciatives distinctes au sein du discours d'un même locuteur.

L'ouvrage se divise en quatre parties. Dans la première partie, en tirant profit des principales théories de la polyphonie et du dialogisme proposées par les linguistes, dont nous faisons une synthèse dans les chapitres I.1. et I.2., nous définissons diverses formes de polyphonie, qui se distinguent par leur nature dialogique ou non (*polyphonie dialogique* vs *non dialogique*, chap. I.3.), par leur degré de plurivocité (*polyphonie faible, moyenne et forte*, chap. I.4.) et par la nature des rapports qui s'établissent entre les voix en co-présence dans un discours polyphonique (*polyphonie consensuelle* vs *conflictuelle*, chap. I.5.). Cet appareil conceptuel nous permettra

¹ Nous voudrions remercier ici vivement Maria Tenchea et Liana Pop dont les remarques et suggestions, fort utiles, nous ont fait découvrir de nouvelles pistes de réflexion.

ensuite de traiter des marqueurs polémiques étudiés en tant que structures linguistiques caractérisées par une plurivocité forte et conflictuelle.

La deuxième partie traite du discours polémique en tant que cas particulier de polyphonie conflictuelle. Nous décrivons ici les deux régimes du phénomène polémique : le régime discursif (*le* polémique, chap. II.1.) et le régime interactionnel (*la* polémique, chap. II.2.).

Dans la troisième partie, autour de laquelle s'articule en fait cet ouvrage, nous faisons une étude des marqueurs linguistiques du régime discursif polémique. Le premier chapitre propose une description des données. L'analyse s'appuie sur un corpus assez riche et vise plusieurs aspects qui caractérisent ces marqueurs. Sont présentées d'abord les structures syntaxiques ayant une orientation discursive polémique (structures assertives, interrogatives, exclamatives et injonctives, chap. III.1.1.). Est abordée ensuite la question de leur degré de figement (chap. III.1.2.). La prise en compte des mécanismes ayant engendré la plurivocité des marqueurs analysés permet de distinguer *marqueurs polyphoniques* et *marqueurs dialogiques* (chap. III.1.3.), ces derniers étant les plus nombreux dans le corpus examiné. Sont présentées les formes de dialogisme manifestées dans les structures étudiées (chap. III.1.3.1.), ainsi que les formes de représentation d'un discours autre (RDA) auxquelles on recourt pour s'opposer au discours d'autrui dans une interaction polémique. Une description sémantico-pragmatique des données analysées est également proposée (chap. III.1.4.). On décrit enfin les principales valeurs sémantico-pragmatiques des marqueurs polémiques (chap. III.1.4.1.), qui sont également comparés du point de vue de leur degré de polémique (chap. III.1.4.2.).

Le deuxième chapitre présente quelques études de cas. On fait une analyse plus détaillée de quelques types de marqueurs polémiques, à savoir des constructions causales en *puisque* et en *non que*, des structures

interrogatives du type *Mot interrogatif + Cond. /Inf. ?*, *Parce que P ?* et *P, peut-être ?* ainsi que des énoncés exclamatifs au conditionnel, au subjonctif et à l'infinitif.

Dans la quatrième partie, qui clôt l'ouvrage, nous nous intéressons à la façon dont un discours polémique monologal ou dialogal se trouve représenté dans le discours journalistique. Nous décrivons les formes de représentation du discours agonal mises en place par le journaliste, ainsi que l'outillage linguistique auquel il recourt à cette fin.

I. POLYPHONIE VS DIALOGISME : UNE DUALITÉ TERMINOLOGIQUE

L'intérêt des linguistes et des littéraires pour le phénomène de l'hétérogénéité discursive, dû à la coexistence de plusieurs voix au sein d'un même discours, qu'ils ont étudié dans différents cadres conceptuels, a conduit à la mise en place d'un paradigme terminologique comprenant des termes tels que *polyphonie* (O. Ducrot, H. Nølke, J.-C. Anscombre, P. P. Haillet, H. Kronning, L. Perrin), *dialogisme* (J. Bres, S. Mellet, J. Authier-Revuz, S. Moirand), *hétérogénéité énonciative* (J. Authier-Revuz), *mémoire discursive* (S. Moirand) ou encore *interdiscours* (M. Pêcheux).

Les termes les plus usités sont ceux de *polyphonie* et de *dialogisme*. On s'en sert en rhétorique, en sémantique ou en morpho-syntaxe pour décrire des figures, comme par exemple la métaphore (Détrie 2001), pour reconsidérer la question de la nomination (le *dialogisme de la nomination* ; Siblot 2001) ou encore pour étudier des faits de langue comme le discours rapporté (Ducrot 1984, Perrin 1995), le conditionnel (Ducrot 1984, Korzen & Nølke 1990, Bres 1998, Haillet 2002, Dendale 1993, Kronning 2005), l'interrogation (Anscombre & Ducrot 1981), le clivage (Bres 1998), la négation (Ducrot 1984, Nølke *et al.* 2004, Bres 1998), etc.

La prise en compte du caractère hétérogène du discours a soulevé un certain nombre de questions concernant :

- le niveau d'incidence de l'hétérogénéité : le niveau *macrotextuel* (le discours) *vs* le niveau *microtextuel* (l'énoncé, le mot) ;
- la nature de l'élément hétérogène qui se trouve intégré dans le discours : énoncé, voix, point de vue, doxa, etc. ;

-l'attitude adoptée par le locuteur à l'égard de l'élément hétérogène intégré : accord *vs* désaccord, prise en charge *vs* rejet, etc., questions auxquelles les chercheurs qui ont tenté de conceptualiser le phénomène ont apporté des éléments de réponse.

Les origines des recherches portant sur les différentes formes d'hétérogénéité discursive se trouvent dans les travaux de Bakhtine, qui utilise les deux termes : la *polyphonie*, dans l'analyse du texte littéraire, et le *dialogisme*, pour caractériser l'énoncé. De ces travaux héritent les trois approches de l'hétérogénéité énonciative qui ont marqué les recherches menées dans ce domaine : d'une part, la théorie polyphonique de l'énonciation d'O. Ducrot (1984) et la théorie scandinave de la polyphonie linguistique (ScaPoLine), élaborée par H. Nølke et les polyphonistes scandinaves (Nølke 1994, Nølke *et al.* 2004), qui se sont inspirés des travaux de Ducrot ; d'autre part, l'approche dialogique de J. Bres (1998). Nous pourrions mentionner aussi l'approche modulaire de la polyphonie développée dans le cadre du modèle de l'organisation du discours élaboré à Genève par E. Roulet et son équipe (Roulet *et al.* 2001).

Dans ce qui suit nous ferons une brève présentation des concepts de polyphonie et de dialogisme chez Bakhtine, ainsi qu'un exposé succinct des théories linguistiques mentionnées ci-dessus, en cherchant à montrer les problèmes de définition et de terminologie qu'ils soulèvent.

1. Origine des termes *polyphonie* et *dialogisme* : les travaux de Bakhtine

M. Bakhtine n'a pas consacré de texte spécifique aux notions de polyphonie et de dialogisme. Il les a utilisées dans l'étude d'autres objets, comme l'écriture romanesque ou le genre.

1.1. La polyphonie bakhtinienne – une polyphonie littéraire

Le terme de *polyphonie* trouve ses origines dans l'ouvrage que Bakhtine consacre à l'œuvre romanesque de Dostoïevski (Bakhtine 1970). Il l'emploie pour décrire la structure des romans de Dostoïevski, romancier dans lequel il découvre le créateur d'un genre romanesque totalement nouveau, qu'il appelle *roman polyphonique*, l'opposant au *roman homophonique* de Tolstoï. Bakhtine s'intéresse donc à la *polyphonie littéraire*.

Il emprunte le terme au domaine de la musicologie, où celui-ci désigne un

procédé d'écriture qui consiste à superposer deux ou plusieurs lignes, voix ou parties mélodiquement indépendantes, selon des règles contrapunctiques (TLFi).

Il l'introduit par métaphore en théorie littéraire pour rendre compte de la multiplicité des voix qui peuvent coexister dans un texte. Chez Bakhtine la polyphonie est alors un phénomène textuel, caractérisant un certain type de texte, le texte romanesque.

Il nous fait remarquer que le roman polyphonique de Dostoïevski met en scène une multiplicité de voix distinctes, autant de consciences indépendantes, d'idéologies diverses et de langages différents. Ces différentes voix appartiennent à l'auteur et à ses personnages, se trouvant dans des rapports d'égalité. Les personnages subissent une émancipation par rapport à leur auteur, ne faisant plus l'objet du discours de celui-ci. Leurs voix se font entendre indépendamment de celle de l'auteur, n'étant donc plus hiérarchiquement inférieures à celle-ci. Dans la polyphonie bakhtinienne il n'y a donc pas de hiérarchisation des voix.

Un autre aspect important du roman polyphonique est le fait que les voix qui s'y manifestent interagissent, en établissant des rapports dialogiques, ce qui est valable pour tous les éléments de la

structure romanesque. On a affaire alors chez Bakhtine à une *polyphonie dialogique*, concept dont il se sert pour expliquer la construction du roman dostoïevskien.

Bakhtine montre aussi que cette polyphonie littéraire est décelable à trois niveaux : elle peut affecter l'intention auctoriale, la structure du discours romanesque et sa réception. Cela correspond à trois types de polyphonie : la *polyphonie intentionnelle*, la *polyphonie structurelle* et la *polyphonie réceptive*.

La *polyphonie intentionnelle* repose sur une conception polyphonique de l'acte créateur. Avec le roman polyphonique, l'attitude artistique de l'auteur change : non seulement il n'impose plus son propre code axiologique à ses personnages, mais, dans un mouvement empathique, il sort de soi-même, se dédouble, pour s'identifier à ses héros, après quoi il réintègre son *soi* pour pouvoir tirer profit de cette expérience dans l'acte créateur.

La *polyphonie structurelle* est due à la pluralité des voix qui coexistent et « dialoguent » dans l'espace-temps du roman, « feuilletant » sa structure. Le personnage est lui aussi pluriel, se dédoublant dans son mouvement empathique vers autrui.

La *polyphonie réceptive* apparaît au niveau de la réception de l'œuvre littéraire. Au moment de la lecture, le lecteur quitte virtuellement son espace-temps pour intégrer l'espace-temps du récit, tout en effectuant un mouvement d'identification avec les personnages. Il vit l'histoire de l'intérieur pour pouvoir ensuite l'analyser depuis sa position initiale de récepteur. Ce mouvement du lecteur vers l'univers fictionnel du roman a pour résultat une scission de sa personnalité, qui constitue une première forme de polyphonie réceptive. Une deuxième forme de polyphonie manifeste au niveau de la réception est celle qui repose sur l'interrelation des consciences réceptives, qui se trouvent à l'origine des diverses interprétations d'un texte. La polyphonie réceptive est donc un phénomène de nature sémantique.

1.2. Le dialogisme chez Bakhtine

Les origines du dialogisme remontent à l'époque du dialogue socratique, qui avait pour principe le fait que la vérité est dialogique : ne pouvant pas appartenir à un seul homme, elle est co-construite à travers le dialogue.

Bakhtine emploie ce terme pour rendre compte de la capacité de tout discours et en particulier de tout énoncé d'interagir avec d'autres discours ou énoncés. Cette interaction est envisagée comme un « dialogue interne », qu'il distingue du « dialogue externe », vu comme une alternance de tours de parole provenant de locuteurs différents, qui correspond à un discours qu'on qualifie de nos jours de dialogal².

La dimension dialogique du discours est due à la rencontre, dans le monologal, avec les discours antérieurs ou à venir. Bakhtine considère que cette dimension dialogique est constitutive de tout discours, dont la rencontre avec le discours d'autrui tenus sur un même objet est inévitable :

Le discours rencontre le discours d'autrui sur tous les chemins qui mènent vers son objet, et il ne peut ne pas entrer avec lui en interaction vive et intense (Bakhtine, cité par Todorov 1981 : 98).

Dans un discours dialogique les différents discours en interaction sont hiérarchisés, le discours du locuteur étant toujours hiérarchiquement supérieur aux autres.

Bakhtine nous fait remarquer que cette altérité présente dans tout discours traverse aussi le sujet, qui, pour accomplir sa perception de soi, se rapporte toujours à autrui, en établissant avec lui un contact dialogique, ce qui fait que le sujet soit lui-même dialogique, hétérogène, formé de lui et des autres, donc pluriel.

² Bakhtine ne disposait pas de ce terme.

En prenant en compte la nature de l'élément hétérogène présent dans le fil du discours, Bakhtine distingue trois formes de dialogisme, sans proposer pour autant de termes qui les désignent. Il pose que le dédoublement du discours peut être dû à une relation dialogique qu'il établit avec le discours d'un tiers portant sur le même objet, le discours de l'interlocuteur, sur la réaction duquel il anticipe, ou encore son propre discours. Ces distinctions seront reprises et développées, dans le cadre de la praxématique, par J. Bres et ses collègues (Bres & Nowakowska 2006, 2008 ; Bres *et al.* 2016), qui proposeront également une terminologie qui rende compte des différents types de dialogisme.

Ayant défini la nature dialogique de tout discours, Bakhtine s'interroge sur le rôle des rapports dialogiques au sein de différents genres discursifs et constate qu'il y a des genres où ces rapports sont essentiels (la conversation quotidienne, le discours des sciences humaines, les genres rhétoriques), tout comme des genres où le dialogisme joue un rôle minimal (le discours des sciences naturelles). En étudiant des genres comme le pastiche, la parodie ou la polémique, il pose la question de la nature des rapports dialogiques que ces discours établissent avec les discours qu'ils imitent ou contestent et remarque que les discours en interaction convergent dans le cas du pastiche et divergent pour la parodie et la polémique, où le discours d'autrui se trouve dévalorisé ou disqualifié.

Un autre aspect du dialogisme que Bakhtine prend en compte est le degré de présence du discours autre dans le fil du discours. Il constate que dans le discours dialogique la parole d'autrui peut être présente de façon plus ou moins explicite, sa présence étant décelable à travers les traces qu'elle laisse dans la trame discursive. Il arrive aussi qu'il n'y ait pas de marques qui indiquent cette présence, le discours autre pouvant être identifié en faisant appel à la mémoire collective où il avait été stocké.

2. Théories linguistiques de la polyphonie et du dialogisme

Les recherches de Bakhtine sur la polyphonie textuelle ont inspiré littéraires et linguistes. Le premier à avoir parlé de *polyphonie* en linguistique est O. Ducrot, dont la théorie polyphonique de l'énonciation, élaborée dans les années 1980, représente un premier essai de théorisation du phénomène. Avec sa théorie, le niveau d'analyse se déplace du macro-niveau du texte au micro-niveau de l'énoncé, où il examine divers faits de langue (v. *infra*), dont il fournit une description polyphonique. Cette première approche polyphonique de la langue a connu un rayonnement remarquable, inspirant diverses autres tentatives de théorisation du phénomène. La plus importante appartient aux polyphonistes scandinaves, ayant pour principal représentant H. Nølke. Les Scandinaves partagent la conception de la polyphonie linguistique de Ducrot, mais leur démarche a des buts différents : ils se proposent de forger une théorie plus explicite, qu'ils appellent la ScaPoLine (théorie scandinave de la polyphonie linguistique) et qui se veut une théorie formalisée, ayant pour principal objectif l'étude de l'ancrage de la polyphonie dans la langue. Leur théorie élargit le cadre de l'analyse, l'ouvrant à l'étude des fragments de texte. Ces deux théories expliquent la plurivocité de l'énoncé par la capacité du locuteur de « mettre en scène » d'autres instances énonciatives, qu'il fait ainsi s'exprimer à travers son énoncé.

Si la théorie de Ducrot et la ScaPoLine traitent de la *polyphonie en langue*, l'approche polyphonique proposée par E. Roulet et les autres linguistes genevois rend compte de la *polyphonie en discours*. Pour eux la polyphonie correspond à une forme d'organisation du discours, qu'ils envisagent dans ses rapports avec d'autres formes d'organisation, analysées dans le cadre d'un modèle modulaire du discours.

La théorie du *dialogisme* élaborée par J. Bres et d'autres représentants de la praxématique a été développée indépendamment des approches polyphoniques, s'inspirant directement des travaux de Bakhtine sur le dialogisme. Se situant dans le cadre de l'analyse du discours, elle repose sur le principe que le discours ne saurait échapper à l'interaction avec le discours d'autrui, qu'il évoque ou anticipe, dans un dialogue interne, qui engendre sa plurivocité.

Ces recherches portant sur la polyphonie ou le dialogisme postulent que l'altérité présente dans le discours est constitutive de son sens même, qui n'a pas pour origine le seul sujet, étant co-construit par les diverses instances énonciatives qui s'y font entendre. A cette nouvelle approche de la production du sens fait pendant une nouvelle conception du sujet, qui pose un sujet pluriel, traversé par l'altérité, qu'il fait s'exprimer dans son discours.

2.1. La théorie polyphonique de l'énonciation de Ducrot

C'est à O. Ducrot que l'on doit l'introduction de la notion de polyphonie dans les études linguistiques. Les origines de ses travaux sur la polyphonie sont à chercher dans les écrits sur la polyphonie littéraire de Bakhtine, mais aussi chez Bally, le premier à avoir fait une analyse polyphonique du sujet. Les premières références à la notion de polyphonie apparaissent dans *Les mots du discours* de Ducrot et al. 1980. Quatre ans plus tard, dans le chapitre VIII de l'ouvrage *Le dire et le dit* (1984), Ducrot esquisse sa théorie polyphonique de l'énonciation, qui est plutôt une théorie de l'énonciation qu'une véritable théorie de la notion de polyphonie, mais son originalité réside dans l'idée de la scission du sujet au niveau de l'énoncé, qui fait que plusieurs voix ou points de vue y coexistent.

Il semble que Ducrot ait développé sa théorie en s'inspirant des seuls écrits de Bakhtine sur la polyphonie des textes littéraires, sans

prendre en compte ses travaux plus linguistiques, qui touchent au discours quotidien et à l'énoncé :

cette théorie de Bakhtine, à ma connaissance, a toujours été appliquée à des textes, c'est-à-dire à des suites d'énoncés, jamais aux énoncés dont ces textes sont constitués. De sorte qu'elle n'a pas abouti à mettre en doute le postulat selon lequel un énoncé isolé fait entendre une seule voix (Ducrot 1984 : 171).

Ducrot semble donc ignorer que Bakhtine avait déjà traité de la pluralité des voix au niveau de l'énoncé, qu'il avait expliquée par un phénomène de dialogisation interne. Il parle de polyphonie pour décrire le même phénomène que Bakhtine désigne par le terme de dialogisme.

2.1.1. Une conception polyphonique du sens

Ducrot considère que la plurivocité de l'énoncé fait partie de son sens même, étant avant tout inscrite dans la signification de la phrase³, sous forme d'instructions qui permettent d'identifier, au moment de son actualisation en tant qu'énoncé dans un contexte donné, les différentes sources énonciatives dont les traces sont repérables dans le matériel linguistique. Sa théorie, qu'il développe dans le cadre de la pragmatique intégrée⁴, se veut une théorie sémantique capable de rendre compte des valences polyphoniques de la langue, ayant pour objet l'étude du marquage linguistique de la polyphonie, et plus généralement l'étude des traces que laisse l'énonciation dans la forme linguistique.

³ En abordant la question de la caractérisation sémantique de la phrase et de l'énoncé, Ducrot distingue entre *signification*, qui caractérise sémantiquement la phrase, et *sens*, qui correspond à la caractérisation sémantique de l'énoncé.

⁴ La pragmatique intégrée, développée par Anscombe et Ducrot, traite des aspects pragmatiques encodés dans la langue.

2.1.2. Le sujet d'énonciation – un sujet pluriel

L'examen de divers phénomènes linguistiques (le discours direct, la reprise, la négation, l'ironie, etc.) amène Ducrot à constater que, bien souvent, la thèse selon laquelle « chaque énoncé possède un et un seul auteur » (Ducrot 1984 : 171), faisant entendre une seule voix, peut être problématique. Le constat que, dans le cas du discours rapporté en style direct, le pronom *je* ne réfère pas toujours à la personne qui le produit ou que, dans un énoncé échoïque à visée polémique comme « Ah, je suis un imbécile ; eh bien, attends un peu ! » (*ibid.* : 191-192) (réplique donnée par quelqu'un à qui l'on a reproché d'avoir commis une erreur), le producteur de l'énoncé, désigné par le pronom *je*, n'assume pas l'acte d'affirmation accompli dans l'énoncé, le conduit à contester l'unicité du sujet de l'énonciation, en montrant, exemples à l'appui, qu'un seul et même énoncé peut faire coexister plusieurs voix : la voix du personnage dont on rapporte les paroles et la voix de celui qui les rapporte, dans le cas du discours direct, la voix du producteur de l'énoncé et celle de l'interlocuteur, à qui il fait assumer l'acte de langage qu'il réalise, dans le cas de la reprise polémique.

Ce postulat, autour duquel Ducrot construit sa théorie, ouvre la voie à une nouvelle conception du sujet d'énonciation, un sujet pluriel, qui se dédouble pour pouvoir assurer, outre son rôle de producteur de l'énoncé, d'autres fonctions : effectuer l'activité physiologique et intellectuelle sous-jacente à la production de l'énoncé et prendre en charge les actes illocutoires accomplis.

Au sein de l'instance du sujet d'énonciation Ducrot distingue ainsi trois catégories d'entités discursives. Le *sujet empirique* est le producteur, en chair et en os, de l'énoncé, qui le produit physiquement, sans laisser de traces dans l'énoncé, et qui appartient au monde extralinguistique.

Les deux autres instances du sujet sont des êtres abstraits, qui n'ont pas d'existence en dehors du discours, étant créés à travers le discours. Le *locuteur* est défini comme

un être qui, dans le sens même de l'énoncé, est présenté comme son responsable, c'est-à-dire comme quelqu'un à qui l'on doit imputer la responsabilité de cet énoncé. C'est à lui que réfèrent le pronom *je* et les autres marques de la première personne (*ibid.* : 193).

Il est donc responsable de l'occurrence de l'énoncé ainsi que du matériel linguistique utilisé, où il inscrit sa présence. Il coïncide d'habitude avec le sujet empirique, mais il arrive aussi qu'il en soit distinct, surtout dans le discours oral.

Ducrot explique le dédoublement énonciatif qui a lieu dans le cas du discours rapporté en style direct par un dédoublement du locuteur : le *locuteur premier*, qui prend la responsabilité globale de l'énoncé, fait parler dans son énoncé un *locuteur second*, qui est responsable uniquement du fragment de discours rapporté, que le locuteur premier intègre dans son discours. Ce phénomène de double énonciation, illustré également par l'exemple de la reprise écho, représente chez Ducrot une première forme de polyphonie, manifestée par la superposition des voix de deux locuteurs.

Au sein de l'entité du locuteur Ducrot distingue encore le *locuteur en tant que tel* (L), être de discours qui se trouve à l'origine de l'énonciation, et le *locuteur en tant qu'être du monde* (λ), être discursif extérieur à l'énonciation. Ce dernier est susceptible de faire l'objet de l'énonciation en tant qu'être extralinguistique, comme dans le cas d'un énoncé tel que *Je suis triste*, où *je* réfère au locuteur λ , alors que dans *Je te promets de venir*, le pronom *je* réfère au locuteur L, qui assume l'énonciation d'une promesse.

La troisième instance du sujet définie par Ducrot est l'*énonciateur*. Il s'agit d'une forme de subjectivité qui ne participe pas à la production de

l'énoncé, se distinguant en cela du locuteur. Les énonciateurs ne s'expriment donc pas à travers un discours effectivement tenu :

s'ils « parlent », c'est seulement en ce sens que l'énonciation est vue comme exprimant leur point de vue, leur position, leur attitude, mais non pas, au sens matériel du terme, leurs paroles (*ibid.* : 204-205).

Les énonciateurs manifestent leur présence dans l'énoncé grâce à l'activité d'énonciation du locuteur, qui les met en scène, les faisant exprimer leur point de vue à travers son discours, sans pour autant leur transférer la responsabilité du matériel linguistique utilisé. La notion de *point de vue* est une autre notion importante dans le métalangage de Ducrot, qu'il décrit comme une « entité sémantique abstraite » (*ibid.* : 218), qui n'est pas nécessairement associé à un signifiant. Le locuteur peut se manifester lui-même en tant qu'énonciateur, tout en restant producteur du message. Il est alors doublement présent dans son discours.

La distinction entre locuteur et énonciateur permet à Ducrot de définir une deuxième forme de polyphonie, due à la capacité du locuteur de faire se superposer dans son discours les voix de deux énonciateurs, tout en s'identifiant à l'un des deux.

Ducrot s'intéresse aussi aux rapports qui s'établissent entre le locuteur et les points de vue appartenant aux différents énonciateurs qu'il fait s'exprimer dans son discours. Il nous fait remarquer que le locuteur peut partager le point de vue d'un énonciateur, auquel cas il s'assimile à cet énonciateur, ou encore qu'il peut juste l'accorder⁵ ou

⁵ Ducrot considère, par exemple, que, dans le cas d'une structure concessive du type *certes p, mais q*, le locuteur accorde le point de vue *p*, qu'il attribue à un énonciateur E_1 dont il se dissocie, pour s'identifier à l'énonciateur E_2 , qui est responsable du point de vue *q*. Pour notre part, nous croyons que le segment *certes p* représente un cas de double énonciation : le locuteur reprend un énoncé produit par un autre locuteur, tout en montrant, moyennant l'adverbe *certes*, qu'il accorde le point de vue qu'il véhicule.

s'en distancier, auquel cas il ne s'assimile pas à l'énonciateur auquel il fait assumer ce point de vue.

2.1.3. Phénomènes linguistiques analysés

Parmi les phénomènes linguistiques que Ducrot décrit dans le cadre de sa théorie polyphonique de l'énonciation, nous pouvons mentionner la double énonciation, la négation, l'ironie, les actes de langage indirects, etc. Si dans le cas de la double énonciation, dont relèvent, par exemple, le discours rapporté direct ou la concession, la plurivocité de l'énoncé est due à la coexistence des voix de deux locuteurs distincts, dans le cas de la négation, de l'ironie ou des actes de langage indirects, elle repose sur la coprésence au sein de l'énoncé de plusieurs énonciateurs.

Nous nous intéressons surtout à l'exemple de la négation, plus précisément à la négation *polémique* et à la négation *métalinguistique*, négations polyphoniques que Ducrot oppose à la négation *descriptive*, qui est monophonique. Il distingue ces trois types de négations dans le cadre de son approche polyphonique de la négation, qui repose sur le constat que la plupart des énoncés négatifs véhiculent à travers leur énonciation deux points de vue opposés, attribuables à deux énonciateurs distincts.

La négation *descriptive* représente un état de choses, renfermant un seul point de vue. Ducrot considère, par exemple, que dans un échange comme *Quel temps fait-il ? – Il n'y a pas un nuage au ciel*, l'énoncé négatif sert à décrire le temps qu'il fait, véhiculant le point de vue 'Le ciel est absolument pur'.

Dans une négation *polémique*, illustrée par un énoncé comme *Paul n'est pas intelligent*, le locuteur met en scène un énonciateur E_1 , qui est à l'origine du point de vue positif sous-jacent à la négation, 'Paul est intelligent', auquel il s'oppose par le biais d'un énonciateur E_2 , qui assume le point de vue contraire, 'Paul n'est pas intelligent', et avec lequel il s'identifie.

La négation dite *métalinguistique* s'oppose à un discours effectivement tenu dont elle met en question les raisons mêmes de son énonciation. Ducrot l'illustre par l'exemple « Pierre n'a pas cessé de fumer ; en fait il n'a jamais fumé de sa vie » (1984 : 217), où le premier énoncé négatif représente une négation métalinguistique qui rejette un dire antérieur, attribuable à un autre locuteur, ayant produit l'énoncé affirmatif *Pierre a cessé de fumer*. On pourrait paraphraser cet exemple par *Il n'y a pas de raison de dire que Pierre a cessé de fumer, vu qu'il n'a jamais fumé*. Le locuteur s'en prend ici à un autre locuteur, et non pas à un énonciateur, comme dans le cas de la négation polémique.

2.2. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique

La théorie scandinave de la polyphonie linguistique a été élaborée par H. Nølke dans le cadre d'un groupe interscandinave de recherches, à partir de ses travaux antérieurs sur la polyphonie (Nølke 1993, 1994, 2001), inspirés par la description polyphonique de l'énonciation de Ducrot. À la première version de cette théorie, présentée dans Nølke 1994, il apporte des précisions et des modifications et en propose une nouvelle version, appelée ScaPoLine, dans Nølke *et al.* 2004. Après la parution de cet ouvrage, il continue d'apporter des aménagements à sa théorie, qui sont présentés dans des publications plus récentes (par exemple, Nølke 2006, 2008).

La théorie scandinave est une théorie de la polyphonie qui se veut plus explicite que la théorie de Ducrot dont elle hérite. Tout comme Ducrot, Nølke situe son analyse au niveau de l'énoncé, où il se propose d'identifier les éléments linguistiques susceptibles d'en favoriser une lecture polyphonique.

Dans le cadre d'une sémantique instructionnelle, sa théorie propose une modélisation de la polyphonie qui fournit un modèle interprétatif qui formalise les rapports entre le marquage

linguistique et l'interprétation polyphonique des énoncés. Nølke montre que, dans le processus d'interprétation de l'énoncé, un rôle important revient au co(n)texte, qui facilite la saturation des variables encodées au niveau de la langue sous forme d'instructions.

Le modèle de la polyphonie de Nølke *et al.* distingue deux niveaux d'analyse, à savoir la *structure polyphonique* (*structure-p*), fait de langue situé au niveau de la phrase, et la *configuration polyphonique*, qui comprend des éléments intervenant dans la lecture polyphonique de l'énoncé.

La *structure-p* est constituée de l'ensemble des instructions encodées dans la forme linguistique, qui facilitent l'identification des éléments de la configuration polyphonique. C'est la structure polyphonique qui fait le principal objet d'étude de la ScaPoLine, qui accorde une attention particulière au marquage linguistique de la polyphonie, étant, tout comme la théorie de Ducrot, une théorie de la polyphonie dans la langue.

En guise d'illustration, Nølke recourt à l'exemple de la négation et montre que, dans une phrase comme *Ce mur n'est pas blanc* (Nølke *et al.* 2004 : 29), la structure polyphonique *ne ... pas* indique que l'énoncé véhicule deux points de vue opposés : pdv_1 , 'Ce mur est blanc' et pdv_2 , ' pdv_1 est injustifié'. Le locuteur s'associe au pdv_2 , tandis que la source du pdv_1 reste indéterminée. L'origine de ce point de vue pourra être identifiée par l'allocutaire dans le processus interprétatif, en recourant au co(n)texte et à son savoir encyclopédique.

La *configuration polyphonique* est construite par le locuteur, qui peut mettre en scène d'autres instances énonciatives, ainsi que d'autres types d'entités. Elle comprend quatre catégories d'éléments :

- le locuteur-en-tant-que-constructeur (LOC) ;
- les *points de vue* (pdv), qui sont des entités sémantiques émanant d'une source ;

- les *êtres discursifs* (ê-d), qui sont des entités discursives susceptibles de saturer les sources ;
- les *liens énonciatifs*, qui relient les êtres discursifs aux points de vue.

La configuration polyphonique créée par le locuteur se compose donc de points de vue reliés aux êtres discursifs par des liens énonciatifs. Tous ces éléments peuvent laisser des traces au niveau de la forme linguistique.

LOC est le constructeur de la configuration polyphonique, qu'il met en place à travers son énonciation. Nølke considère que LOC n'est pas un être discursif, du fait qu'il ne peut pas être source de points de vue, à une exception près : il peut construire des points de vue sur sa propre énonciation, en la modalisant.

En tant que producteur de l'énonciation LOC est responsable aussi des actes illocutoires et des actes d'argumentation réalisés à travers son acte de parole. Il peut également construire des représentations d'un locuteur autre, qu'il peut représenter comme locuteur constructeur d'une énonciation, comme dans le cas du discours direct, ou seulement comme origine d'un point de vue, comme dans le discours indirect. Nølke distingue trois types de locuteurs qui peuvent se trouver représentés par LOC :

- LOC_t , c'est-à-dire le locuteur lui-même à un moment de temps t ;
- l'allocutaire (ALLOC) ;
- une tierce personne, nommée TIERS (Nølke 2006).

Les **points de vue** sont des entités sémantiques possédant un contenu sémantique sur lequel on fait porter un jugement. Ils sont associés à une source, qui représente une variable qu'on cherchera à saturer par un être discursif dans le processus d'interprétation. Si les points de vue sont inscrits dans la signification de la phrase, celle-ci ne contient pas toujours des instructions permettant l'identification de leur source.

Nølke *et al.* (2004 : 31) formalisent le point de vue de la manière suivante : $[X](JUGE(p))$, où X symbolise la source, $JUGE$ le type de jugement⁶ et p le contenu. Ils distinguent trois catégories de points de vue :

- points de vue *simples*, qui ne dépendent pas d'autres points de vue et sont très souvent décelables dans une structure comprenant un prédicat verbal et ses arguments ;
- points de vue *complexes*, catégorie au sein de laquelle Nølke *et al.* distinguent : (1) des points de vue *hiérarchiques*, composés de points de vue simples ou complexes organisés de façon hiérarchique, auxquels on a affaire lorsqu'on fait porter un jugement sur un autre jugement (le pdv_2 , 'pdv₁ est injustifié', véhiculé par l'énoncé *Ce mur n'est pas blanc* cité ci-dessus, est un point de vue hiérarchiquement supérieur au pdv_1 , 'Ce mur est blanc', point de vue simple, inscrit dans le même énoncé) ; (2) des points de vue *relationnels*, qui relient des points de vue simples ou complexes, dans des énoncés contenant des connecteurs (par exemple, dans un énoncé comme *Paul est malade, parce qu'il a trop mangé*, le relateur *parce que* véhicule un point de vue relationnel du type 'X est la cause de Y', où X et Y représentent respectivement les points de vue simples 'Paul a trop mangé' et 'Paul est malade').

Les **êtres discursifs** sont des entités discursives dont la propriété fondamentale est d'être sources de points de vue. Ils sont mis en place par LOC, qui les construit comme des représentations de soi-même et d'autrui. Il produit des images de soi-même dans différents rôles discursifs :

- locuteur *de l'énoncé*, l_0 : source du point de vue que le locuteur a au moment de l'énonciation E_0 ;
- locuteur *textuel*, L : « source d'un point de vue que le locuteur avait préalablement à son énonciation et qu'il a toujours » (Nølke 2006 : 252) ;

⁶ Il peut s'agir de jugements du type : 'il est vrai que p' ', probablement p' , peut-être p' , etc.

- locuteur $t(l_i)$ ⁷ : source d'un point de vue que le locuteur avait ou aura au moment t , du passé ou de l'avenir, de l'énonciation E_t .

Le locuteur l_0 et le locuteur L correspondraient respectivement au locuteur en tant que tel et au locuteur en tant qu'être du monde de Ducrot. La ScaPoLine n'utilise pas le terme d'énonciateur. Pour les polyphonistes scandinaves l'énonciateur de Ducrot équivaldrait à tout être discursif capable d'être à l'origine d'un point de vue.

Les différentes instances du locuteur ont leurs correspondants du côté de l'allocutaire, ainsi que du côté du tiers :

- allocutaire de l'énoncé, a_0 ; allocutaire textuel, A ; allocutaire $t(a_i)$;
- tiers textuel, T ; tiers $t(t_i)$.

Nous voyons donc qu'il y a une diversité beaucoup plus grande des êtres discursifs chez les Scandinaves que chez Ducrot, qui en avait défini seulement deux catégories : le locuteur, avec ses deux instances, L et λ , et l'énonciateur.

Les **liens énonciatifs** relient les êtres discursifs aux divers points de vue présents dans la configuration, tout en précisant leur position par rapport à ceux-ci. Comme nous l'avons montré, Ducrot avait déjà traité des relations que le locuteur établit avec les points de vue appartenant aux différents énonciateurs, sans proposer une formalisation systématique de ces relations. La ScaPoLine distingue deux grandes catégories de liens énonciatifs : liens de *responsabilité* et liens de *non-responsabilité*. Les Scandinaves considèrent qu'« un ê-d est responsable de pdv si et seulement si cet ê-d est la source de pdv » (Nølke *et al.* 2004 : 44). Par exemple, le locuteur de l'énoncé négatif *Ce mur n'est pas blanc* n'assume pas la responsabilité du pdv₁ 'Ce mur est blanc', engageant un lien de responsabilité avec le pdv₂, 'pdv₁ est injustifié'.

⁷ Ce type d'instance du locuteur, introduit dans Nølke 2006, vient compléter le système d'images du locuteur proposé dans Nølke *et al.* 2004.

Au sein de la catégorie des liens de non-responsabilité sont identifiées deux sous-catégories de liens, à caractère sémantico-logique : *liens non-réfutatifs* et *liens réfutatifs*. Ils représentent l'expression de l'attitude épistémique d'un être discursif par rapport à un point de vue, dont il évalue le contenu en termes de vrai ou de faux.

La prise en compte de la façon dont se combinent les instructions contenues au niveau de la structure-p permet à Nølke *et al.* d'établir une typologie des structures polyphoniques. Une structure est *polyphonique* si elle renferme deux ou plusieurs points de vue. Une structure qui véhicule un seul point de vue, associé par défaut au locuteur, est *monophonique*. Pour ce qui est des structures polyphoniques, une distinction est établie entre *polyphonie externe* et *polyphonie interne*, selon que, dans la configuration, on peut identifier ou non, à part la présence du locuteur, celle d'un être discursif différent des instances du locuteur. Ainsi, dans le cas de la polyphonie externe, le locuteur introduit dans son discours une instance de l'allocutaire ou du tiers. La polyphonie interne est due à la coprésence dans l'énoncé de deux points de vue associés respectivement à l_0 et à une instance du locuteur autre que l_0 .

Le groupe des polyphonistes scandinaves réunissant linguistes et littéraires, ceux-ci se sont proposé de faire sortir la ScaPoLine du cadre de l'énoncé, pour l'appliquer à l'analyse du texte, littéraire ou non. Ils passent ainsi de la *ScaPoLine standard*, qu'ils utilisent pour étudier la phrase et son actualisation dans l'énoncé, à une *ScaPoLine étendue*, dont ils font un instrument indispensable pour l'interprétation des textes.

La ScaPoLine étendue repose sur une démarche en trois étapes :

- *l'analyse linguistique*, qui consiste à repérer au niveau de la structure-p les traces des divers points de vue qu'elle véhicule et des liens que le locuteur établit avec ceux-ci ;

- *l'analyse énonciative et textuelle*, qui repose sur l'identification des rapports qui s'établissent au niveau transphrastique entre les points de vue repérés dans la structure-p et les êtres discursifs qui leur sont associés ;

- *l'analyse discursive*, qui situe le texte dans un cadre discursif, permettant de lier les êtres discursifs à une situation réelle ou fictive (pour le texte littéraire) et facilitant de la sorte son interprétation.

La ScaPoLine élargit ainsi son champ d'études en ouvrant la voie à l'interprétation polyphonique des textes. Mais l'interprétation polyphonique ne constitue qu'un des divers aspects de l'interprétation d'une structure linguistique. C'est un constat qui avait conduit Nølke à proposer une approche modulaire de la linguistique, où la théorie de la polyphonie représente un module parmi d'autres, chaque module traitant d'une problématique correspondant à divers niveaux d'analyse (syntaxique, sémantique, pragmatique, discursif) (Nølke 1994, 2006). Cette construction théorique complexe permet la mise en rapport des faits polyphoniques avec d'autres faits linguistiques.

2.3. L'approche praxématique : une théorie du dialogisme

Les principes de la théorie du dialogisme, élaborée dans le cadre de la praxématique, sont exposés pour la première fois dans Bres 1998 et 1999, à travers l'analyse d'une série de marqueurs dialogiques. Dans Bres 2001 le dialogisme est défini comme la

capacité de l'énoncé à faire entendre, outre la voix de l'énonciateur, une (ou plusieurs) autre(s) voix qui le feuilletent énonciativement (Bres 2001 : 83).

C'est une définition qui ressemble à celle que Ducrot propose pour la notion de polyphonie, mais les praxématiciens préfèrent le terme de

dialogisme, parce que, dans la lignée des travaux de Bakhtine, ils pensent que la plurivocité d'un énoncé dialogique est due à une dialogisation interne de l'énoncé, qui procède de

son *orientation obligée* vers d'autres énoncés – énoncés sur le même objet de discours, énoncés antérieurs de l'interlocuteur dans le dialogal, réponse visée de l'allocutaire, énoncé(s) du locuteur lui-même – qui est au principe de sa production. Cette orientation se réalise sous forme d'interaction, dans le temps cognitif de production de l'à-dire (programmation) et du dire (profération), avec ces autres énoncés (Bres 2005 : 54).

Il s'agit d'une interaction de deux discours *in absentia*, qui s'oppose à l'alternance des tours de parole de deux locuteurs *in praesentia*, qui fait l'objet de l'analyse conversationnelle.

On voit que, tout comme Bakhtine, les praxématiciens considèrent que l'« orientation dialogique » de l'énoncé est pluridimensionnelle, celui-ci pouvant rencontrer un discours antérieur, tenu par l'interlocuteur ou par un tiers, ou bien le discours prévu de l'interlocuteur, ou encore se représenter lui-même, ce qui correspond aux trois formes de dialogisme qu'ils distinguent :

- dialogisme *interdiscursif*, dû à une relation dialogique que le discours établit avec le discours d'un tiers tenu antérieurement. En guise d'illustration, l'exemple ci-dessous, où ce rapport dialogique est marqué par la négation, qui permet au journaliste d'intégrer dans son discours le discours de la doxa nostalgique du passé (*C'était mieux avant*) pour l'infirmier :

(1) Non, ce **n'**était **pas** mieux avant ! (*Le Point*, 3.11.2016, in Bres 2017)

- dialogisme *interlocutif*, qui repose sur l'orientation du discours vers le discours de l'interlocuteur tenu à un moment

antérieur (*dialogisme interlocutif citatif*) ou vers un discours que ce dernier pourrait tenir et sur lequel le locuteur anticipe (*dialogisme interlocutif anticipatif*) (Bres & Nowakowska 2008). Ces deux formes de dialogisme sont présentes dans les deux extraits suivants :

- (2) L. L. D. : Après une décennie d'un processus de paix laborieux, les données du problème sont-elles toujours les mêmes? [...]
S. E. M. E. B. : Tout a changé et rien a changé. Tout a changé, car les morts, les invectives et la diabolisation de l'adversaire ont tué la confiance et cet « esprit d'Oslo » qui était le meilleur d'un « processus de paix » par ailleurs fort mal engagé. Rien n'a changé, car, **comme vous dites**, « les données du problème » sont toujours les mêmes. Il y a et il y aura des Israéliens et des Palestiniens entassés sur un bout de territoire grand comme la Lorraine et qui sont condamnés à trouver un modus vivendi acceptable, faute de quoi il n'ont simplement pas d'avenir.⁸ (www.lalettrediplomatique.fr, 25.06.2017)
- (3) La dernière chose qui vous a mis en colère ?
L'abus de certains du système social, ça me fait hurler. Quand certains demandent une rupture conventionnelle juste pour toucher les Assedic par exemple, j'ai du mal à l'entendre. Tu veux partir, tu démissionnes. **Vous allez me dire que je parle comme un patron**, mais je ne supporte pas l'assistanat. (www.lemonde.fr, cons. 25.06.2017)

Dans (2), la parenthèse *comme vous dites*, tout comme les guillemets, signalent la présence dans le discours de l'Ambassadeur des paroles du journaliste (qui y sont intégrées sous forme d'îlots textuels), dont il se sert dans son argumentation. Dans (3), l'interviewé anticipe sur le discours que le journaliste pourrait tenir en réponse à sa position sur l'abus social, un discours qui opérerait une qualification de son

⁸ Fragment tiré d'une interview accordée à *La lettre diplomatique* par S. E. M. Elie Barnavi, Ambassadeur d'Israël en France.

dire (*vous parlez comme un patron*) et qu'il désamorce par un argument d'ordre pathétique (*je ne supporte pas l'assistanat*).

- dialogisme *intra locutif* (Bres 2005), correspondant au métadiscours du locuteur, qui représente son discours antérieur ou à venir ou encore montre son discours en train de se faire⁹. Cette forme de dialogisme se manifeste, par exemple, dans les divers types de propositions parenthétiques qui interrompent le fil du discours pour y insérer des commentaires métadiscursifs par lesquels le locuteur indique le degré de prise en charge de ses propos (*X, je dis bien X ; X, j'ose dire*) ou désambiguïse son discours, le corrige (*X, je veux dire X'*), l'atténue (*X, si je peux dire*), etc. :

(4) Un des derniers baromètres a révélé que dans tous les pays membres – et **je dis bien dans tous** – la population était en faveur du développement [...] (www.linguee.fr, 26.06.2017)

(5) [...] je voudrais aussi souligner que plus de la moitié de la population du monde – **je veux dire les femmes** – n'a qu'un accès limité aux soins médicaux [...] (www.linguee.fr, 26.06.2017)

En vue de traiter de la problématique du dialogisme, l'approche praxématique propose un cadre méthodologique qui articule le dialogisme bakhtinien et la notion d'actualisation phrastique de Bally, envisagée comme l'application d'un *modus* à un *dictum*. La prise en compte du statut de l'unité affectée par la modalisation permet aux praxématiciens de distinguer entre un *énoncé monologique*, où la modalisation s'applique à un *dictum*, et un *énoncé dialogique*, où la modalisation affecte une unité qui a déjà statut d'énoncé, du fait qu'elle a déjà subi une actualisation déictique et modale. L'actualisation déictique et modale de la phrase ou de l'énoncé est assumée par un *énonciateur*.

⁹ J. Authier-Revuz parle à ce propos d'*autodialogisme*.

L'actualisation phonétique ou graphique en est attribuée à l'instance nommée *locuteur*, qui est une instance énonciative secondaire chez les praxématiciens.

Un énoncé dialogique fera donc coexister deux énonciateurs, responsables de l'activité de modalisation portant respectivement sur le *dictum* et sur l'énoncé modalisé. Ce phénomène de dédoublement énonciatif qui a lieu au sein de l'énoncé dialogique est d'habitude signifié linguistiquement par un marqueur.

Un énoncé comme (6), par exemple, est le résultat d'une opération de modalisation du type 'mise à distance' qui affecte un énoncé obtenu en appliquant la modalisation assertive au contenu propositionnel 'La candidate ne croit pas à sa victoire aux prochaines élections' :

- (6) La candidate **ne croirait pas** à sa victoire aux prochaines élections.

C'est un énoncé dialogique contenant un conditionnel journalistique, qui y laisse une trace de son interaction avec un énoncé antérieur émanant d'une autre source énonciative. Dans les termes de l'approche praxématique, on peut dire que l'énoncé assertif *La candidate ne croit pas à sa victoire aux prochaines élections* est enchâssé dans l'énoncé au conditionnel, ce qui implique une hiérarchisation des systèmes d'énonciation caractérisant les deux énoncés, qui comprennent : l'énoncé enchâssant E, procédant d'un énonciateur E₁, énonciateur principal qui s'adresse à un énonciataire E₂; l'énoncé enchâssé e, ayant pour origine un énonciateur secondaire e₁ et étant destiné à un énonciataire e₂. À cela s'ajoutent les deux instances du locuteur responsables de l'actualisation phonétique ou graphique des deux énoncés, le *locuteur enchâssant* L₁ et le *locuteur enchâssé* l₁, ainsi que les systèmes de coordonnées spatio-temporelles de chaque énonciateur. Donc, pour reprendre la définition proposée par Bres & Nowakowska (2006 : 31),

le dialogisme d'un énoncé [E] tient à ce qu'il « répond » à un énoncé [e] qu'il présuppose actualisé, en le « reprenant » de diverses façons, allant de sa citation à sa présupposition.

Comme le remarquent les praxématiciens, le processus de dédoublement énonciatif qui a lieu au sein d'un énoncé dialogique peut être récurrent. Ainsi, si l'exemple cité ci-dessus se caractérise par un dédoublement de deuxième degré, les exemples 7 et 8 représentent des cas de dédoublement de troisième ou de quatrième degré :

- (7) La candidate a infirmé la rumeur selon laquelle elle ne croirait pas à sa victoire aux prochaines élections.
- (8) La candidate a infirmé la rumeur selon laquelle elle aurait dit à ses électeurs qu'elle quitterait le parti en cas d'échec aux prochaines élections.

Dans (7) le locuteur premier (un journaliste) représente le propos d'un locuteur second (la candidate) sous la forme d'un discours narrativisé (*La candidate a infirmé la rumeur*) contenant un verbe de parole qui témoigne de son interaction, à un moment antérieur, avec un discours provenant d'un tiers, locuteur collectif dont le discours est qualifié par le journaliste de « rumeur ». L'exemple (8) reformule l'exemple précédent en introduisant un nouveau dédoublement énonciatif au niveau du locuteur tiers, qui rapporte le discours du locuteur second.

Les recherches sur le dialogisme menées dans le cadre de la linguistique praxématique concernent surtout le niveau de la syntaxe phrastique. Sont étudiés, en termes dialogiques, des marqueurs qui avaient déjà été analysés par Ducrot en tant que marqueurs polyphoniques (la négation, la reprise-écho, la concession, l'interrogation, etc.), auxquels s'ajoutent des faits linguistiques

comme la comparaison, le clivage, l'hypothèse, les tours corrélatifs ou la relative appositive.

Le niveau lexico-sémantique, dont l'hétérogénéité énonciative n'avait guère fait l'objet d'autres approches, est également concerné. À ce niveau est définie une forme particulière de dialogisme, manifestée à travers l'activité de nomination, que P. Siblot appelle *dialogisme de la nomination* (in Détrie *et al.* 2001). Il s'agit d'une forme de dialogisme due à la rencontre, lors de actualisation par le locuteur d'un mot en discours, avec les prises de positions appartenant aux locuteurs l'ayant déjà utilisé avant, positionnements qui ont empreint le sens du mot, se trouvant stockés dans ce que Siblot appelle la « mémoire » du mot. Chaque prise de position qui s'inscrit dans le sens du mot à travers cette activité dialogique de nomination enrichit son champ sémantique, ce qui fait que le dialogisme de la nomination participe de la production du sens lexical.

2.4. L'approche modulaire de la polyphonie discursive de l'école de Genève

La vision de la polyphonie d'E. Roulet et des autres linguistes Genevois s'inscrit dans la perspective de l'analyse du discours. Ils abordent la question de la polyphonie d'abord dans le cadre de leur modèle de la structure hiérarchique et fonctionnelle du discours (Roulet *et al.* 1985). Ce modèle envisage le discours comme une structure qui peut comprendre quatre types de constituants, liés par des fonctions spécifiques et se trouvant dans des rapports hiérarchiques.

Le constituant maximal de cette structure hiérarchique est l'*incursion*¹⁰, qui est constituée d'*échanges*, à savoir un échange

¹⁰ Constituant défini en tant qu' « interaction verbale délimitée par la rencontre et la séparation de deux interlocuteurs » (Roulet *et al.* 1985 : 23).

principal, à fonction de *transaction*, et deux échanges subordonnés, l'un à fonction d'*ouverture* et l'autre à fonction de *clôture*. Un échange est formé d'*interventions*, liées par des *fonctions illocutoires* (*initiative* vs *réactive*) et constituées d'*actes de langage*, unités minimales de la structure discursive, liées par des *fonctions interactives*. Une intervention contient généralement un acte principal, appelé *acte directeur*, et des *actes subordonnés*, qui sont facultatifs.

Dans le cadre de leur modèle du discours, Roulet *et al.* situent la polyphonie au niveau de l'intervention, structure *monologique*¹¹ monologique ou dialogale, gérée respectivement par un ou deux locuteurs et mettant en scène un seul énonciateur principal.

On voit que Roulet *et al.* utilisent eux aussi les notions de *locuteur* et d'*énonciateur*. Dans leur approche le locuteur appartient au monde réel, en tant que producteur physique du discours. Seule l'entité de l'énonciateur relève du monde du discours, prenant en charge les différents actes illocutoires contenus dans une intervention (*énonciateur secondaire*), ainsi que l'intervention constitutive d'échange (*énonciateur principal*).

Pour Roulet *et al.* une intervention est *polyphonique* si elle fait entendre plusieurs voix qui ne s'assimilent pas toutes à celle de

¹¹ Chez Roulet *et al.* la distinction entre *discours monologique* et *discours dialogique* repose sur l'examen de la structure de ces discours : structure d'intervention dont les constituants immédiats sont liés par des fonctions interactives vs structure d'échange dont les constituants sont liés par des fonctions illocutoires initiatives et réactives. Pour eux, le discours dialogique est donc un discours monologal à structure d'échange, géré par un seul locuteur/scripteur, qui simule le dialogue, faisant parler deux énonciateurs principaux, qui prennent en charge les interventions constitutives de l'échange, du type question - réponse, information - évaluation (Roulet *et al.* 1985 : 58). C'est une conception du discours dialogique qui diffère de celle développée dans le cadre de l'approche praxématique, du fait que les deux interventions contenues dans ce discours s'enchaînent l'une sur l'autre, simulant un dialogue qui ressemble à un dialogue externe, tandis que chez les praxématiciens les discours qui se trouvent en co-présence dans un discours dialogique sont emboîtés l'un dans l'autre, cet emboîtement étant dû à une dialogisation interne.

l'énonciateur principal. Dans d'autres mots, les actes de langage réalisés à travers une telle intervention ne sont pas tous pris en charge par l'énonciateur responsable de l'intervention en question, comme dans l'exemple ci-dessous, où le conditionnel *serait* marque la non prise en charge par l'énonciateur principal, qui assume l'énoncé au conditionnel, de l'acte subordonné correspondant à l'assertion au présent sous-jacente à cet énoncé ('Luis Figo est sur le point de rejoindre l'Inter Milan'), qui est attribuée explicitement à la presse sportive espagnole, énonciateur secondaire :

- (9) FIGO à L'INTER MILAN ? Le milieu de terrain portugais du Real Madrid, Luis Figo, convoité par Liverpool, **serait** sur le point de rejoindre l'Inter Milan, selon la presse sportive espagnole d'hier.¹² (*L'Est Républicain*, 13.07.2005)

Une intervention dont les des actes sont tous pris en charge par l'énonciateur principal est *monophonique*. C'est le cas dans l'intervention suivante :

- (10) j'trouve ça m'embête un peu comme ça parce que j'avais pris cet été un vol aller simple c'était 198 que j'avais payé (in Roulet *et al.* 1985 : 72)

qui a pour constituants l'acte directeur 'j'trouve ça m'embête un peu comme ça' et l'acte subordonné 'parce que j'avais pris cet été un vol aller simple...', ayant tous les deux le même responsable, qui coïncide avec l'énonciateur principal qui prend en charge l'intervention.

¹² Analysé dans son ensemble, cet exemple constitue une séquence dialogique (dans les termes de Roulet *et al.*), du fait de sa structure d'échange, qui comprend une intervention initiative ayant la forme d'une question délibérative averbale, formulée par le journaliste de *L'Est Républicain*, et une intervention réactive, intervention polyphonique par laquelle il y apporte une réponse sous la forme d'une assertion qui modalise, en la mettant à distance, une information fournie par la presse sportive espagnole.

Roulet *et al.* définissent aussi un cas particulier de polyphonie, la *diaphonie*, qui se manifeste dans une intervention qui reprend et intègre l'intervention de l'interlocuteur, faisant coexister la voix de l'énonciataire et celle de l'énonciateur principal, qui se charge de l'acte directeur, auquel est subordonné l'acte compris dans l'intervention reprise à l'interlocuteur, comme dans l'exemple ci-dessous :

- (11) C : [...] parce que c'est juste pour un conte pis j'sais pas s'il est pas là-d'dans heu
E : bien s'il est pas là-d'dans ben c'est pas grave parce que moi [...] j'le garderai pour le stock (*ibid.* : 73)

où l'intervention diaphonique du locuteur E comprend l'acte directeur 'c'est pas grave', pris en charge par l'énonciateur principal, l'acte subordonnée 'il est pas là-d'dans' dont le contenu est repris à l'interlocuteur C, et un deuxième acte subordonné, 'parce que moi (...) j'le garderai pour le stock', acte justificatif ayant pour responsable l'énonciateur principal.

La référence au discours de l'interlocuteur peut n'être pas marquée en surface textuelle, auquel cas Roulet *et al.* parlent de *diaphonie implicite* (ex. 6 : *elle en raffole*), qu'ils opposent à la *diaphonie explicite* (qui correspondrait à *vous dites qu'elle en raffole*) :

- (12) Après tout, ne pouvait-elle pas payer de quelques larmes le plaisir d'avoir son Danceny ? elle en raffole ! eh bien, je lui promets qu'elle l'aura, et plus tôt même qu'elle l'aurait eu sans orage. (*ibid.* : 80)

Une autre distinction qu'ils établissent est celle entre *diaphonie effective* (ex. 11), définie en tant que reprise d'un discours effectivement tenu, et *diaphonie potentielle*, qui correspond à l'intégration par anticipation d'un propos que l'interlocuteur pourrait tenir (ex. 13) :

- (13) **Tu vas me dire que j'ai des goûts bizarres**, mais j'aime beaucoup cette musique.

Vu qu'elle repose sur une interaction directe avec un interlocuteur, la diaphonie est un phénomène interactif, à la différence de la polyphonie, qui affecte une structure discursive qui intègre les paroles d'autrui sans entrer en interaction directe avec celui-ci.

Dans les années 1990, les Genevois reprennent la description de la polyphonie discursive dans le cadre de leur approche modulaire du discours (Roulet *et al.* 2001). Ils montrent que l'étude de la polyphonie fait intervenir des informations diverses contenues dans les modules et les formes d'organisation qui rendent compte de la complexité de l'organisation du discours.

Dans leur modèle de l'organisation du discours, Roulet *et al.* font correspondre un *module* à chaque dimension du discours. Ils identifient les cinq modules suivants : lexical, syntaxique, hiérarchique, référentiel et interactionnel, qu'ils distinguent de ce qu'ils appellent *formes d'organisation*, dues au couplage des diverses informations issues des modules (*formes d'organisation élémentaires*) ou bien au couplage des informations apportées par les modules avec les informations fournies par d'autres formes d'organisation (*formes d'organisation complexes*).

L'organisation polyphonique est définie en tant que forme d'organisation complexe qui « traite des formes et des fonctions, dans le discours analysé, des discours représentés décrits dans l'organisation énonciative » (Roulet *et al.* 2001 : 49). C'est une forme d'organisation qui fournit des indices permettant l'identification des différentes voix décelables dans une intervention et de leur rôle dans cette structure, en combinant les informations fournies par les divers modules du modèle et par d'autres formes d'organisation du discours.

L'étude de tout discours polyphonique fera alors intervenir plusieurs types d'informations, à savoir :

- informations de nature *énonciative*, qui indiquent qui prend en charge le discours, permettant ainsi l'identification des discours représentés ;
- informations *linguistiques*, qui constituent des indices concernant les diverses manières dont le discours intègre un discours autre, permettant de distinguer différentes formes de discours représenté : *désigné* (par un verbe ou un syntagme nominal ; *ibid.* : 283), *formulé* (sous la forme d'une représentation directe ou indirecte ; *ibid.* : 283-294), *implicité* (par un connecteur en tête de réplique qui enchaîne sur une reprise implicite ; *ibid.* : 284) ;
- informations de type *hiérarchique*, qui rendent compte du statut généralement subordonné des discours représentés ;
- informations de type *relationnel*, qui renseignent sur les relations interactives qui s'établissent entre le discours représenté et les autres constituants de l'intervention polyphonique où il se trouve intégré ;
- informations *interactionnelles*, qui sous-tendent la distinction entre *polyphonie* (représentation du discours d'un tiers), *diaphonie* (représentation du discours de l'interlocuteur) et *autophonie* (représentation par le locuteur de son propre discours, passé ou à venir (*ibid.* : 288)).

Ayant présenté et comparé les diverses approches de la polyphonie et du dialogisme, nous aborderons dans ce qui suit un certain nombre de questions concernant le rapport entre les deux concepts, le degré de plurivocité des discours polyphoniques et la nature des rapports qui s'établissent entre les différentes voix qu'ils font coexister, pour voir ensuite à quel type de plurivocité on a affaire dans un discours polémique et de quelle manière elle s'y manifeste.

3. Pour une complémentarité des concepts de polyphonie et de dialogisme

Nous avons vu que, pour rendre compte du phénomène de la plurivocité des discours, certains chercheurs privilégient le terme de polyphonie, tandis que d'autres préfèrent celui de dialogisme. Les deux notions sont apparentées mais à la fois distinctes, les linguistes les ayant expliquées par des mécanismes différents : il s'agit de *mise en scène* de voix par le locuteur, dans le cas de la polyphonie, et de *rencontre* avec un discours autre, reposant sur la capacité du discours d'interagir avec le discours d'autrui, dans le cas du dialogisme (cf. Bres 2005). Les deux concepts désignant des phénomènes qui ne reposent pas sur le même mécanisme de production du sens, on pourrait les envisager comme des concepts complémentaires et garder les deux termes dans la terminologie des sciences du langage, qui pourraient tirer profit de l'exploitation de leur complémentarité.

R. Amossy (2005) a déjà montré l'utilité de cette perspective dans ses travaux concernant le fonctionnement du dialogisme et de la polyphonie au sein du discours argumentatif. Elle nous fait remarquer que les diverses stratégies argumentatives qui s'y trouvent mobilisées font intervenir tantôt la capacité du discours d'intégrer un discours autre dans un mouvement de dialogisation interne, tantôt la capacité du locuteur de mettre en scène dans son discours des voix autres que la sienne.

Le but de toute argumentation étant d'agir sur le destinataire en vue d'obtenir son adhésion, la polyphonie peut lui offrir des moyens qui assurent son efficacité, grâce à l'activité énonciative d'un « sujet intentionnel », qui mobilise des voix et des points de vue et les organise en sorte que son discours accomplisse sa visée persuasive.

Le dialogisme reposant, d'autre part, selon Amossy, sur une « indexation à la doxa qui sous-tend l'énoncé mais ne se trouve pas explicitement inscrite en lui » (2005 : 67), il joue également dans toute

démarche argumentative, tant dans sa dimension interlocutive que dans sa dimension interdiscursive. Toute démarche argumentative étant orientée vers autrui, le locuteur s'en crée une image et construit son discours en prévoyant ses réactions, ce qui lui permet de contrecarrer ses éventuelles objections. Toute entreprise argumentative est en même temps sous-tendue par un fondement doxique correspondant à un « ensemble d'évidences, de croyances, de représentations, d'argumentaires au sein desquels le sujet s'oriente pour advenir par la parole » (*ibid.* : 69). Le discours ne fait sens que grâce à cette « indexation » à la doxa comme discours de l'autre.

Si l'on examine des faits de langue affectés par l'hétérogénéité énonciative, on peut voir qu'il y en a qui sont dialogiques et d'autres, qu'on peut qualifier de polyphoniques. Ainsi, nous considérons comme dialogiques des structures linguistiques comme, par exemple, le discours rapporté, les structures concessives du type *certes / bien sûr / peut-être p mais q*, les énoncés au conditionnel d'altérité énonciative¹³, etc., qui font coexister deux discours dont l'un évoque ou anticipe sur l'autre, qui est attribuable à un autre locuteur et se trouve intégré dans le fil du discours.

En tenant un propos comme :

- (14) Certes Marie a du talent, mais elle doit beaucoup travailler pour réussir.

le locuteur reprend à autrui (très probablement son interlocuteur) un discours ayant avancé le contenu 'Elle a du talent', pour montrer, sans le contester, qu'il représente un argument insuffisant pour la réussite de Marie.

Le conditionnel d'altérité énonciative permet au locuteur d'intégrer dans son discours le discours d'un tiers (qui équivaut à

¹³ Nous empruntons à P. P. Haillet (2002) la dénomination de cet emploi du conditionnel.

l’assertion correspondante à l’indicatif : *La police a arrêté les voleurs*), sans engager sa responsabilité énonciative par rapport à celui-ci :

(15) La police aurait arrêté les voleurs.

La négation polémique, les adverbess modalisateurs comme *peut-être*, *probablement*, *certainement*, etc., ou encore les questions rhétoriques ne déclenchent pas le même type de mécanisme : il n’y a pas là dédoublement du discours, l’hétérogénéité énonciative de ces structures étant due à la capacité du locuteur d’introduire dans son discours d’autres êtres discursifs, auxquels on ne peut pas attribuer un discours effectivement tenu :

(16) Paul n’est pas malade.

(17) Paul est peut-être malade.

(18) Ne t’avais-je pas dit que Paul était malade ?

Les exemples (16) et (17) font jouer deux points de vue : un point de vue qui pose la maladie de Paul et un autre, qui place cette maladie sous le signe du possible (ex. 17) ou la nie (ex. 16), point de vue que le locuteur assume, mettant l’autre sur le compte de l’être discursif qu’il introduit sur la scène énonciative. Dans l’exemple (18) l’hétérogénéité énonciative joue au niveau de la prise en charge des actes illocutoires réalisés à travers cet énoncé interrogatif-négatif, question rhétorique qui équivaut à une assertion de polarité contraire, dont le locuteur se charge, laissant à l’autre instance énonciative la responsabilité de la question. Nous qualifierons de polyphoniques toutes ces structures dont la plurivocité repose sur une pluralité de points de vue.

L’ironie participe des deux types d’hétérogénéité énonciative, se manifestant tantôt dans des structures polyphoniques tantôt dans des structures dialogiques. Par exemple, les antiphrases comme *La belle affaire !* ou *C’est du joli !* sont polyphoniques, car elles véhiculent

deux points de vue de polarités contraires, avancés par le locuteur, qui, moyennant une intonation particulière, montre qu'il se charge, lui, du point de vue de polarité négative, exprimé de façon implicite. Relèvent du dialogisme les reprises ironiques, qui constituent des représentations, sur le mode ironique, par le locuteur du discours de l'interlocuteur ou de son propre discours (auto-ironie), l'interprétation ironique de son discours étant déclenchée grâce à une évidence situationnelle, comme dans les exemples analysés par Ducrot en vue d'illustrer le fonctionnement de l'ironie :

(19) Vous voyez, Pierre n'est pas venu me voir.¹⁴ (in Ducrot 1984 : 211)

(20) Vous voyez bien, il pleut.¹⁵ (*ibid.* : 212)

Cette complémentarité des concepts de polyphonie et de dialogisme pourrait être envisagée dans le cadre d'une polyphonie au sens large, qui pourrait être définie, en prenant appui sur la motivation morphologique propre à ce terme¹⁶, en tant que pluralité de voix ou de points de vue se manifestant au sein du discours d'un même locuteur.

La prise en compte des mécanismes qui engendrent la plurivocité du discours amène à distinguer entre *polyphonie dialogique* et *polyphonie non dialogique*. Nous parlerons de *polyphonie dialogique*

¹⁴ Réplique donnée par le locuteur à son interlocuteur, en présence de Pierre, à la venue duquel celui-ci avait refusé de croire la veille, quand il la lui avait annoncée.

¹⁵ Enoncé produit dans un contexte où le locuteur, ayant prédit de la pluie et constatant qu'il fait un temps magnifique, se moque de ses propres prévisions.

¹⁶ La prise en compte de la motivation morphologique propre aux termes de polyphonie et de dialogisme permet d'envisager la polyphonie comme concept générique, capable de rendre compte de tous les cas de plurivocité du discours, qui englobe le dialogisme, concept plus spécifique, car il restreint l'aire d'incidence de ce phénomène aux cas de pluralité qui reposent sur un dialogue implicite entre deux discours.

dans le cas des discours où se trouve représenté le discours, antérieur ou à venir, d'un autre locuteur, ce qui correspond à une multiplicité de voix (ex. 14, 15, 19, 20). Relèveront de la *polyphonie non dialogique* les discours dont la plurivocité repose sur une pluralité de points de vue, attribuables à autant d'êtres discursifs qui n'ont pas les propriétés d'un locuteur, points de vue que le locuteur responsable de ces discours fait émerger sur la scène énonciative, en en assumant au moins un (ex. 16-18).

Une autre question que soulève l'étude des discours polyphoniques concerne le degré de présence des voix ou des points de vue dans le fil du discours. C'est de cette question que nous traiterons dans ce qui suit.

4. Degrés de plurivocité des discours polyphoniques

Partant du constat que dans un discours polyphonique les voix ou les points de vue peuvent être présents de façon plus ou moins manifeste, nous avons isolé plusieurs formes de polyphonie, qui se distinguent par leur degré de plurivocité. Par *degré de plurivocité* d'un discours polyphonique nous entendons le degré de présence des voix ou des points de vue en surface textuelle. L'examen du gradient de plurivocité de différentes structures polyphoniques nous a amenée à distinguer *polyphonie faible*, *polyphonie moyenne* et *polyphonie forte*.

4.1. Polyphonie faible

L'exemple du discours indirect libre (DIL) nous a fait remarquer qu'il peut arriver qu'une seule voix soit manifestement présente dans le fil du discours. Dans ce cas il s'agit de la voix de l'altérité, que le locuteur introduit sur la scène énonciative, sans que

sa présence y soit perceptible. Il s'efface du processus énonciatif, tout en voilant ses propres points de vue. La lecture polyphonique d'une telle structure est favorisée par le fait que son occurrence témoigne du travail d'orchestration des voix effectué par le locuteur, qui, sans accéder, lui, à la parole, fait s'exprimer l'altérité dans son discours, tout en inscrivant sa présence en arrière-plan. Nous appelons *polyphonie faible* cette forme de polyphonie qui fait jouer deux voix dont l'une seulement est observable en surface textuelle, l'autre étant une présence silencieuse.

Dans le fragment de DIL ci-dessous on peut repérer une seule voix, la voix intérieure du personnage Rodolphe, que le narrateur met sur la scène énonciative, tout en s'en retirant :

- (21) Rodolphe, le dos appuyé contre le calicot de la tente, pensait si fort à Emma, qu'il n'entendait rien. Derrière lui, sur le gazon, des domestiques empilaient des assiettes sales ; ses voisins parlaient, il ne leur répondait pas ; on lui emplissait son verre, et un silence s'établissait dans sa pensée, malgré les accroissements de la rumeur. Il rêvait à ce qu'elle avait dit et à la forme de ses lèvres ; sa figure, comme en un miroir magique, brillait sur la plaque des shakos ; les plis de sa robe descendaient le long des murs, et des journées d'amour se déroulaient à l'infini dans les perspectives de l'avenir. Il la revit le soir, pendant le feu d'artifice ; **mais elle était avec son mari, Madame Homais et le pharmacien...** (Flaubert, *Madame Bovary*)

Le narrateur se tait et passe la parole à son personnage. Comme le remarque Sørensen Ravn Jørgensen (2002), ce passage de l'extériorité de l'enchaînement narratif à l'intériorité de la pensée du personnage est signalé au lecteur par le connecteur *mais*, qui annonce la verbalisation du discours intérieur de Rodolphe : celui-ci espérait pouvoir revoir Emma seule et exprime son regret que son désir ne puisse pas aboutir.

Parfois l'émergence sur la scène énonciative de la subjectivité du personnage est annoncée par un changement de perspective : en se retirant en arrière-plan, le narrateur interromp le fil narratif pour y introduire une perception visuelle et/ou auditive de son personnage, qui déclenche ensuite son discours intérieur. La séquence polyphonique est précédée alors d'un fragment de discours polyscopique¹⁷ :

- (22) Le Suisse, à l'écart, s'indignait intérieurement contre cet individu, qui se permettait d'admirer seul la cathédrale. Il lui semblait se conduire d'une façon monstrueuse, le voler en quelque sorte et presque commettre un sacrilège.
Mais un froufrou de soie sur les dalles, la bordure d'un chapeau, un camail noir... **C'était elle** ! Léon se leva et courut à sa rencontre.
(ibid.)

Dans cet exemple le connecteur *mais* nous signale qu'il faut quitter le narrateur pour joindre le personnage Léon, avec qui on entend le bruit léger fait par la robe d'Emma, on aperçoit son chapeau, pour enfin entendre ses paroles intérieures : *C'était elle* !

4.2. Polyphonie moyenne

L'examen d'autres faits polyphoniques, comme les questions rhétoriques, la négation polémique ou les actes de langage indirects, nous a amenée à identifier une forme intermédiaire de polyphonie,

¹⁷ Pour désigner ce type de pluralité nous empruntons ce terme à Wilmet (qui distingue *polyphonie* comme « concert de voix » ou pluralité de dits et *polyscopie* comme « diversité de points de vue » ou multiplicité d'opinions (2003 : 481)), tout en en restreignant la portée : nous l'appliquons seulement aux cas où le locuteur-narrateur représente un point de vue *perceptuel*, qui résulte de l'activité de perception d'autrui (*vs* points de vue *épistémiques*, qui correspondent à une opinion, un jugement ou une pensée (discours intérieur) d'autrui (cf. Rabatel 2003)).

la *polyphonie moyenne*, qui repose sur la superposition de la voix du locuteur et d'un point de vue appartenant à un autre être discursif. Des deux êtres discursifs un seul manifeste sa présence de façon explicite, le point de vue de l'autre étant implicite dans le discours.

Dans l'exemple ci-dessous :

- (23) – Vous avez pourtant démissionné.
– Est-ce que j'avais le choix ? (in Haillet 2002 : 102)

le locuteur de la question rhétorique avance le point de vue 'j'avais le choix', qui explicite le présupposé véhiculé par l'adverbe *pourtant* employé par son interlocuteur, sur l'énoncé duquel il enchaîne. Sa propre position, qui équivaut à l'assertion de polarité contraire 'je n'avais pas le choix', est exprimée implicitement.

Dans le cas de la négation polémique, que nous illustrons par le même exemple, en y remplaçant la question par une négation polémique :

- (24) – Vous avez pourtant démissionné.
– Je n'avais pas le choix.

nous remarquons que le locuteur manifeste explicitement sa position : il pose son point de vue 'je n'avais pas le choix', qui nie le point de vue contraire 'j'avais le choix', implicite dans son énoncé et dont la responsabilité revient à l'interlocuteur.

Si dans ces deux cas de figure la polyphonie est due à la co-présence de la voix du locuteur et d'un point de vue appartenant à autrui, les questions rhétoriques et la négation relevant donc, dans les termes de Nølke *et al.* (2004), de la polyphonie externe, dans le cas des actes de langage indirects l'hétérogénéité énonciative se manifeste en tant que polyphonie interne (*ibid.*) et s'explique par le dédoublement du locuteur, qui fait assumer à ses deux instances (le

locuteur de l'énoncé et le locuteur en tant qu'être empirique) les deux actes accomplis simultanément à travers l'énoncé.

Lorsqu'il s'agit, par exemple, d'atténuer l'expression d'un acte de langage, l'acte à atténuer est exprimé implicitement, étant attribué à son double par le locuteur de l'énoncé, qui prend en charge, lui, l'acte réalisé explicitement, comme dans l'exemple ci-dessous :

(25) Tu aurais une cigarette ?

où l'acte INTERROGER, réalisé explicitement, est assumé par le locuteur responsable de l'énoncé, tandis que l'acte de REQUÊTE, implicite dans la question, est mis sur le compte de son autre instance.

Nous pourrions parler aussi de la position du locuteur à l'égard des instances autres qu'il introduit dans son discours. Si dans le cas des questions rhétoriques et de la négation il s'y oppose, dans celui des actes de langage indirects il ne prend pas position par rapport à son double, mais on peut toutefois parler d'une non prise en charge par le locuteur de l'énoncé de l'acte qui y est exprimé de façon implicite.

4.3. Polyphonie forte

La *polyphonie forte* se manifeste au sein des unités discursives où plusieurs voix sont explicitement présentes en surface textuelle. Il s'agit de structures comme, par exemple, les énoncés concessifs du type *Certes / Bien sûr / Peut-être p mais q*, le discours direct et les énoncés au conditionnel d'altérité énonciative, qui intègrent un contenu qui a déjà fait l'objet d'un acte d'énonciation antérieurement, faisant ainsi se superposer la voix du locuteur et celle d'un autre locuteur. Le locuteur évoque le discours d'autrui,

pouvant également prendre position à son égard. Sa position est marquée par un connecteur concessif (*certes, bien sûr, peut-être*), par un verbe de dire ou par le conditionnel :

(26) [...] Henriette est innocente même d'un flirt. Vous entendez ?

Denis. – Oui, madame !

Gabrielle. Certes, elle aime beaucoup plaire et, peut-être, deviner qu'elle trouble un peu les hommes qui l'entourent... mais, j'en jurerais, elle ne s'est jamais laissé prendre un baiser. (Bernstein, Frantext)

(27) Lucile m'a dit : « J'ai beaucoup de travail ce matin ».

(28) Le candidat de la droite aurait gagné les élections.

La polyphonie forte étant due à la rencontre au sein d'une même unité discursive de deux discours produits par deux locuteurs différents, elle est une forme de polyphonie dialogique.

Par un énoncé concessif du type *Certes / Bien sûr / Peut-être p mais q* le locuteur met en place une stratégie argumentative qui lui permet d'argumenter en s'appuyant sur un propos tenu antérieurement : il nous fait connaître une position *p* exprimée dans ce propos, qui constitue un argument en faveur d'une conclusion *C*, tout en feignant d'y adhérer. Son degré d'adhésion à *p* est indiqué par le connecteur concessif employé. Tout en exprimant son attitude épistémique par rapport à *p*, qu'il valide ou non en tant que contenu, le locuteur l'invalidé en tant qu'argument, en avançant, au moyen du connecteur *mais*, un argument *q*, plus fort, par lequel il annule la relation instaurée entre l'argument *p* et la conclusion *C* et inverse ainsi l'orientation argumentative de l'énoncé, qui conduira vers une conclusion de type non-*C*.

L'emploi de *bien sûr* ou de *certes* indique un certain degré d'adhésion du locuteur au contenu *p*, alors qu'avec *peut-être* son degré d'adhésion à *p* diminue, pouvant aller jusqu'à la non adhésion (ex. 33).

Plus le degré d'adhésion du locuteur à *p* diminue, plus le connecteur *peut-être* perd sa valeur hypothétique et devient polémique :

- (29) ... il y a des hommes qui aiment ça les filles marrantes, tiens je suis sûre qu'à Michou elle ne lui déplairait pas cette Solange, **bien sûr elle est coiffée comme l'as de pique** et il déteste ça les filles mal coiffées Michou **mais pardon il la trouverait bien baraquée** la jambe comme il faut dans son pantalon de toile... (Rivoyre, Frantext)
- (30) ... revenant à la maison, je passai une affreuse soirée. J'avais trouvé sur ma cheminée une tendre lettre de Philippe. Je lui demandai pardon d'avoir douté de lui. **Certes il était faible, mais j'aimais aussi cette faiblesse** et, dans les phrases ambiguës de Misa sur lui, je ne voulais voir, moi, que déception d'amoureuse. (Maurois, Frantext)
- (31) Je suis peut-être doué, comme tu dis, j'ai du talent, mais je n'ai pas de facilité. (Ionesco, Frantext)
- (32) Je mélange peut-être tout dans ma tête, mais vous, vous la perdez. (Ionesco, Frantext)
- (33) Peut-être que tu es restée chez toi toute la soirée, mais je t'ai vue au café vers 22h. (in Nølke & Olsen 2000)

L'exemple (30) constitue un cas de polyphonie interne. Le locuteur évoque un point de vue qu'il a avancé lui-même dans un discours antérieur, point de vue qu'il maintient et tente de justifier. Dans (32) le locuteur reprend un propos de l'interlocuteur qui porte atteinte à son image ; il fait face à son attaque en faisant semblant d'accepter son point de vue, mais, après coup, il y répond, à son tour, par une attaque *ad personam*, encore plus dure. L'exemple (33) donne lieu à une lecture polémique qui repose sur le constat d'une contradiction entre le faire et le dire de l'interlocuteur ('tu étais au café vers 22h' *vs* 'tu me disais que tu resterais chez toi toute la soirée').

Dans le cas du discours rapporté en style direct les deux voix manifestement présentes en surface textuelle appartiennent respectivement au locuteur citant et au locuteur cité. L'attitude épistémique du locuteur citant à l'égard du propos cité est généralement neutre.

Quant au conditionnel d'altérité énonciative, il fait coexister dans le fil du discours deux voix dont l'une, appartenant au locuteur de l'énoncé, reprend un discours provenant d'un tiers (les flics, ex. 34) ou circulant sous forme de ouï-dire (ex. 35), tout en s'en distanciant, par le recours au conditionnel :

(34) Les flics sont venus me voir. Tu **aurais volé** une voiture... (ex. oral, TV5)

(35) /d'après des rumeurs non confirmées, le premier ministre **aurait décidé** d'assurer lui-même le ministère des affaires étrangères/
(in Weinrich 1989 : 156)

Nous avons donc vu que la prise en compte du nombre des voix qui manifestent explicitement leur présence dans un discours polyphonique permet de distinguer entre polyphonie faible, où une seule voix est repérable dans le fil discursif, l'autre se trouvant en arrière plan, polyphonie moyenne, due à la superposition d'une voix explicite et d'un point de vue implicite, et polyphonie forte, qui fait résonner deux voix inscrivant toutes les deux leur présence en surface textuelle. Le fait que cette dernière implique une rencontre de deux discours lui confère un caractère dialogique, ce qui n'est pas le cas pour la polyphonie faible et la polyphonie moyenne, qui représentent des formes non-dialogiques de polyphonie.

Une synthèse des paramètres qui interviennent dans la distinction des trois formes de polyphonie et des phénomènes linguistiques au sein desquels elles se manifestent est présentée dans le tableau ci-dessous :

	Nombre de voix		Prise de position	Faits polyphoniques
	Voix explicites	Voix/pvd implicites		
Polyphonie faible	1 : L _{virtuel} (personnage)	1 : L ₀ (narrateur)	-	DIL
Polyphonie moyenne	1 : L ₀	1 : pdv	+	interr. rhét. nég. polém. AL indirects
Polyphonie forte	2 : L ₀ + L		+	DD concession conditionnel

Formes de polyphonie selon le degré de plurivocité

5. Harmonie *vs* conflit dans le discours polyphonique

L'examen de la nature des rapports qui s'établissent entre les différentes voix et points de vue qui coexistent dans le discours polyphonique nous permet d'identifier d'autres formes de polyphonie, selon que ces rapports sont harmonieux ou conflictuels. L'analyse de nos données nous fait voir, en effet, que les différentes positions énonciatives qui se manifestent dans une unité discursive polyphonique peuvent converger ou diverger. Ce constat nous amène à distinguer deux formes de polyphonie, que nous pourrions désigner respectivement par les termes *polyphonie convergente* et *polyphonie divergente* ou, dans des termes empruntés au domaine de la musicologie, par *polyphonie consonante* et *polyphonie dissonante*, ou encore, dans des termes interactionnels, par *polyphonie consensuelle* et *polyphonie conflictuelle* ou *agonale*.

Analysant de ce point de vue les faits polyphoniques décrits *supra*, nous remarquons que, dans le cas du DIL, par exemple, les voix se trouvent en consonance, tandis que dans d'autres cas nous pouvons parler de consensus entre les voix, par exemple pour les

structures du type *Certes/Bien sûr p*, qui marquent un consensus en ce qui concerne la vérité de *p*, s'établissant entre le locuteur de l'énoncé et le locuteur auquel il reprend le discours.

Les positions énonciatives co-présentes dans un discours polyphonique peuvent également s'opposer plus ou moins agressivement. Cette opposition apparaît seulement dans le cas de la polyphonie moyenne et de la polyphonie forte. Mais une simple opposition de points de vue, qu'on peut identifier, par exemple, dans une question rhétorique ou dans une négation polémique, ne confère pas forcément un caractère conflictuel au discours. À notre sens, l'opposition des positions énonciatives superposées dans un discours polyphonique devient conflictuelle lorsque le locuteur est confronté non pas à un point de vue qu'il ne partage pas mais à une autre voix. Si cette voix autre appartient à l'interlocuteur, l'opposition est encore plus conflictuelle.

C'est de ce cas de figure que nous nous proposons de traiter dans cet ouvrage, plus précisément des marqueurs de la polyphonie conflictuelle, qui, comme nous allons le voir, connaissent une grande diversité. Parmi ces marqueurs nous pouvons mentionner, par exemple, la négation polémique (ex. 36) et métalinguistique (ex. 37), les structures interrogatives du type *Mot interrogatif*¹⁸ + *Cond.* / *Inf.* ?, *P*, *peut-être* ?, *Parce que p* ?, les énoncés au conditionnel exclamatif ou encore au subjonctif ou à l'infinitif exclamatifs, les structures assertives du type *Puisque p*, *q* ou *P*, *non que q*, *mais r*, etc. :

(36) Ceci **n'est pas** une pipe.¹⁹

(37) Il **n'a pas** lu *quelques* livres de Chomsky, il les a tous lus.
(Carston, in Larrivée & Perrin 2010 : 179)

¹⁸ En tête de phrase on peut avoir des mots interrogatifs comme *pourquoi*, *pour quel motif*, *qui*, *que*, *comment*, *où*, etc.

¹⁹ Texte du fameux tableau de René Magritte.

- (38) Isabelle. Oh ! Il vous aimait... là, permettez-moi de sourire !... Il faut être naïve pour croire à l'amour de M. Pinto !...
Cristina. Et pourquoi je n'y croirais pas ? (Bourdet, Frantext)
- (39) Jef. – Mais voudrais-tu partir vraiment, je sais bien que tu ne partirais pas.
Marceline, avec défi. – C'est toi qui m'en empêcherais, peut-être ?
(Achard, Frantext)
- (40) – Attention, les filles [...] on ne triche pas !
– **Parce que nous, on triche ?** (*Un gars, une fille*, Editions F2, DVD)
- (41) **J'accepterais votre argent ?** dit Xavière. J'aimerais mieux crever sur l'heure. (S. de Beauvoir, in Béchade 1993 : 58)
- (42) **Moi, que je vende cette voiture !** (in Grevisse & Goosse 2011 : 1154)
- (43) Mettre mon chien à la porte de l'église ! [...] (Colette, *ibid.* : 1161)
- (44) – Je viens de te dire que je connais tes trucs. Tu ne me mettras pas en colère. Je veux savoir ce que tu veux faire de ces garçons.
– **Puisque tu connais mes trucs, devine...** (Vailland, Frantext)
- (45) Personne ne s'attendait à rien ; **non que le secret eût été gardé**, mais la nouvelle n'avait trouvé que des incrédules. (France, Frantext)

Toutes ces structures représentent des lieux de confrontation de deux positions énonciatives opposées. La négation polémique et les séquences en *non que* constituent des cas marginaux, vu que, le locuteur s'y opposant généralement à un point de vue²⁰ qu'il rejette, ces structures n'ont pas forcément un caractère conflictuel. Dans les autres cas de figure la confrontation a lieu entre les voix des interlocuteurs impliqués dans l'interaction : le locuteur remet en

²⁰ Il peut arriver aussi que ces structures négatives reprennent un discours effectif d'un tiers ou de l'interlocuteur, auquel cas leur caractère conflictuel augmente.

cause la légitimité du dire de son interlocuteur (une expression jugée inappropriée (*quelques*), à laquelle il substitue l'expression considérée comme correcte (*tous*), dans (37) ; une injonction implicite du type 'vous ne devez pas y croire' dans (38)) ; il s'oppose après coup à un discours qu'il attribue par anticipation à l'interlocuteur (ex. 39) ; il explicite un contenu implicite dans le discours de celui-ci pour le contester (ex. 40) ; il rejette avec véhémence une hypothèse avancée par autrui (ex. 41-43) ; il rejette enfin en feignant l'accord un discours repris à l'interlocuteur (ex. 44).

Les discours polyphoniques où il n'y a pas prise de position de la part du locuteur par rapport aux positions énonciatives qui y coexistent relèvent d'une forme intermédiaire de polyphonie, que nous avons appelée *polyphonie neutre*. C'est le cas des énoncés au conditionnel d'altérité énonciative, où, en l'absence d'indices contextuels de rejet, par le seul emploi du conditionnel le locuteur ne peut pas manifester son opposition par rapport au discours repris à autrui, le verbe indiquant uniquement qu'il ne prend pas en charge ce discours (ex. 46). Pour montrer qu'il s'y oppose il doit recourir à des marqueurs de rejet (l'adjectif déverbal *prétendue* dans (47), le verbe *réfute* et l'adverbe *fermement* dans (48), la négation *il n'y a pas deux formes de stérilité* dans (49)) :

- (46) Quelques observateurs soutiennent la thèse que le gouvernement **serait** déjà d'accord sur les nouveaux impôts. (in Weinrich 1989 : 156)
- (47) La *prétendue* liberté dont **jouirait** la population sous ce régime politique... (in Windisch 1987 : 35)
- (48) Je *réfute fermement* sa suggestion selon laquelle l'action gouvernementale **serait** influencée par des considérations électorales. (in Dendale & Tasmowski 2001 : 281)
- (49) Car *il n'y a pas deux formes de stérilité* : une qui **aurait** des causes organiques et une autre, des causes psychiques. (*Marie Claire*, juin 2001)

L'examen de la nature des rapports qui s'instaurent entre les différentes voix ou points de vue qui se superposent au sein d'un discours polyphonique nous a permis donc d'isoler des formes de polyphonie correspondant à des rapports harmonieux, la polyphonie consonante et la polyphonie consensuelle, et une forme de polyphonie caractérisée par des rapports conflictuels, la polyphonie conflictuelle ou agonale. Un cas intermédiaire est représenté par la polyphonie neutre, qui se caractérise par la neutralité des rapports entre les voix.

Comme nous l'avons déjà annoncé, nous nous intéresserons dans ce qui suit à la polyphonie conflictuelle telle qu'elle se manifeste dans le discours polémique.

II. LE DISCOURS POLÉMIQUE : UN CAS DE POLYPHONIE CONFLICTUELLE

La communication verbale peut se faire sur un mode coopératif ou agonal. La coopération et le conflit y sont dosés dans des proportions variables, nul excès n'étant souhaitable, car trop de conflit ou de consensus mène à la mort du dialogue. La communication conflictuelle étant une déviation par rapport à la communication normale, elle sera marquée par rapport à la communication coopérative.

Dans la société contemporaine, les conflits langagiers représentent une réalité quotidienne. Si aux XVIII^e et XIX^e siècles ces conflits concernaient surtout le domaine de la religion, ayant pour enjeu un credo, un dogme ou une foi, à partir du XX^e siècle le champ d'exercice de la communication conflictuelle s'élargit aux domaines de la politique, de la littérature et de la science, ou encore du discours quotidien (cf. Greive 1985, Windisch 1987).

Les sujets qui peuvent se trouver à l'origine des conflits langagiers varient d'une société à l'autre, selon le contexte sociopolitique. Ainsi, de nos jours les acteurs sociaux ou politiques de nos sociétés s'opposent sur des questions conflictogènes touchant à l'identité nationale, l'avenir de l'Europe, la migration, la corruption, le mariage pour tous, la bioéthique, etc.

Tout conflit verbal ne relève pas du registre polémique. Le conflictuel s'actualise en discours dans des genres interactionnels divers, comme l'altercation, le démêlé, la querelle, la scène de ménage, la chamaillerie, la prise de bec, l'engueulade ou l'empoignade, d'une part, la discussion, le débat, la controverse, la

polémique ou la dispute²¹, d'autre part, autant de genres discursifs confrontationnels, se distinguant selon plusieurs paramètres, tels que : le degré d'intensité du conflit, la nature de l'enjeu (\pm intellectuel), le caractère \pm public, le degré de civilité, le degré d'argumentativité, la nature des relations interpersonnelles (distance *vs* familiarité), la durée (cf. Vlad 2010b). Peuvent être rattachés au registre polémique les types d'interaction appartenant au deuxième groupe, comme le débat ou la polémique, qui opposent *deux débatteurs* (au moins), dans un *cadre plutôt formel*, engagés dans un conflit qui s'organise autour d'un *sujet relevant d'un champ intellectuel donné*, ayant un *degré d'intensité qui ne dépasse pas une certaine limite* ; ce conflit a souvent un *caractère public* et, en fonction du gradient d'irréductibilité du désaccord, peut s'étendre sur une certaine *durée*.

La polémique est donc une manifestation dialogale du phénomène polémique, une forme spécifique d'interaction conflictuelle, que nous distinguons *du* polémique, qui correspond à l'émergence du phénomène polémique dans le monologal, sous la forme d'une confrontation de deux positions discursives, qui s'opposent dans une interaction virtuelle, de nature dialogique.

Le polémique est un régime du discours, qui peut s'actualiser dans des genres discursifs divers, qu'il s'agisse du discours littéraire, philosophique, scientifique, journalistique ou encore conversationnel, et surtout dans le discours politique, ceux-ci n'étant pas pour autant essentiellement polémiques. Parmi les genres

²¹ La querelle, la discussion et la dispute connaissent deux formes de manifestation, l'une avec et l'autre sans enjeu intellectuel. Ainsi, dans son sens basique, le mot *discussion* est synonyme de *débat*, son sens dérivé désignant une altercation. Le mot *dispute* fait penser d'abord à une dispute intellectuelle (scolastique, théologique, etc.), mais désigne également un conflit qui n'a pas forcément d'enjeu intellectuel, comme, par exemple, une dispute d'amoureux. Quant au mot *querelle*, dans son sens premier il est synonyme d'*altercation*, pouvant par extension renvoyer à une querelle intellectuelle (littéraire, religieuse, etc.) (Vlad 2010b).

spécifiquement polémiques sont à mentionner le pamphlet et la satire. On voit donc que le polémique est un phénomène discursif transgénérique.

Il y a des chercheurs, comme Maingueneau (1983), Lhomme (2000) ou Cossutta (2000), qui considèrent que le polémique affecte tout discours, la polémicité en étant une propriété virtuelle, due au fait qu'il « s'inscrit virtuellement dans un rapport à un Autre fonctionnant comme un antagoniste hypothétique, virtuel ou imaginaire » (Lhomme 2000 : 74). Il s'agit là d'une *polémicité constitutive*, une forme implicite de polémicité que privilégie le discours philosophique, comme le remarque Lhomme.

La polémicité du discours peut être explicite, étant inscrite dans la trame discursive. Cette *polémicité manifeste* y est repérable à travers des signes de polémicité plus ou moins visibles. Il peut y avoir, par exemple des injures ou des invectives, immédiatement décodables comme indices de polémicité. Mais leur simple présence ne suffit pas pour que l'on puisse dire du discours où ils apparaissent qu'il est polémique. Des figures comme l'ironie ou l'allusion constituent des traces d'une polémicité moins explicite, qui n'est pas forcément moins incisive. Il peut y avoir aussi des marques formelles à visée polémique, plus ou moins figées, plus ou moins pragmatilisées. Nous présenterons quelques études de cas ci-après.

Nous ferons, dans ce qui suit, une présentation des deux régimes du phénomène polémique : le *régime discursif* – le polémique, et le *régime interactionnel*²² – la polémique. Nous chercherons à montrer, d'une part, quels sont les traits qui permettent de distinguer un discours polémique d'un discours non polémique et, d'autre part, ce qui caractérise cette forme particulière de communication conflictuelle qu'est la polémique. Dans un deuxième temps, nous traiterons de différents marqueurs de polémicité.

²² Nous empruntons ces deux termes à Jacquin 2011.

1. Le polémique – un régime discursif agonal

Catherine Kerbrat-Orecchioni définit le discours polémique comme « un discours *disqualifiant*, c'est-à-dire qu'il *attaque une cible*, et qu'il met au service de cette *visée pragmatique dominante* [...] tout l'arsenal de ses *procédés rhétoriques et argumentatifs* »²³ (1980 : 13). Le discours polémique est donc un discours qui s'attaque à un discours cible, cette attaque traduisant une divergence de points de vue sur un point donné, assez souvent un sujet d'intérêt public. Il correspond à un « macro-acte pragmatique » (Bonhomme, *apud* Charaudeau 2017), ayant une valeur illocutoire générique de type CONTESTER. L'effet perlocutoire visé est la disqualification du discours cible, qui entraîne la disqualification de son auteur.

Un discours polémique peut être distingué d'un discours non polémique par un ensemble de traits que Kerbrat-Orecchioni (1980) appelle « polémicèmes ». La présence de ces signes de polémique témoigne de la cristallisation au sein du discours polémique d'un conflit l'opposant à un discours adverse, qu'il évoque pour le contester, dans un mouvement de dialogisation interne. Ce conflit prend la forme d'une interaction virtuelle, qui conduit à la création d'un espace polémique interne au discours.

Le discours polémique peut être caractérisé par un cumul de propriétés, que nous décrirons ci-dessous :

- la *confrontation de deux discours dans le monologal* nous semble être un trait distinctif du polémique : au sein du discours d'un même locuteur a lieu une polarisation des positionnements discursifs par rapport à une certaine problématique, due à un désaccord qui déclenche un mouvement réfutatif plus ou moins intense de la part du locuteur, visant un discours adverse ;

²³ Nos italiques.

- le *caractère dialogique* du discours polémique est fondé sur le fait qu'il intègre un discours adverse pour s'y opposer. Les deux discours en confrontation représentent autant de voix, explicitement présentes dans la trame discursive, ce qui fait que le discours polémique soit un cas de polyphonie forte. S'agissant de voix antagoniques, nous parlerons plus précisément de *polyphonie forte conflictuelle*. Le discours adverse n'est pas forcément intégré tel quel dans le discours polémique. Il peut subir des modifications plus ou moins malveillantes : on n'hésite pas à le déformer ou même à le fausser, dans une visée de disqualification ;

- le conflit discursif qui émerge dans le discours polémique a un *enjeu de vérité* (cf. Charaudeau 2017) : la remise en cause du discours adverse vise d'abord son contenu dont on suspend la valeur de vérité en lui attribuant une valeur aléthique de L-fausseté (faux pour le locuteur). On peut également dénoncer le discours adverse du fait de son manque de pertinence, sans forcément contester le contenu qu'il véhicule. Tout en contestant le discours adverse, à travers son discours, le locuteur cherche aussi à imposer ses propres valeurs, qu'il affirme de façon péremptoire, et en même temps sa personne. On peut alors dire que le conflit a en même temps un *enjeu de pouvoir* (*ibid.*) ;

- la *dimension argumentative* est une autre caractéristique du discours polémique. Il s'agit plutôt de pseudo-argumentation, vu qu'on argumente par disqualification, tout mouvement argumentatif étant orienté vers l'invalidation et la délégitimation du discours adverse, visant en même temps le renforcement et la légitimation par le locuteur de son propre discours, qu'il cherche à imposer comme l'unique position acceptable. En vue de délégitimer le discours de l'adversaire et sa personne on recourt à des stratégies rhétoriques et argumentatives diverses. D. Garand (1998) distingue trois catégories d'arguments exploités par l'argumentation polémique :

- a) arguments qui dénoncent des vices de raisonnement du discours adverse, à savoir des paralogismes tels que : contradictions

ou incompatibilités, inconséquences ou confusions, simplifications ou omissions, etc. ;

b) arguments par lesquels on conteste le découpage référentiel effectué par le discours adverse, consistant à produire un contre-exemple, déplacer (« là n'est pas la question ») ou hiérarchiser le problème (« ce problème est secondaire, l'essentiel étant... »), dissocier les données (« ce n'est pas la même chose »), opérer un « *distinguo* métalinguistique » (« ne confondez pas la fierté avec l'orgueil », « il y a nationalisme et nationalisme »...), etc. ;

c) arguments qui font appel au pathos de l'auditeur, concernant des catégories axiologiques comme le beau et le laid, le bien et le mal, l'admirable ou l'exécration.

À cela s'ajoutent les arguments *ad hominem* dont le discours polémique privilégie l'usage et qui portent sur l'image de l'adversaire plutôt que sur le contenu de ses propos. G. Gauthier (1995) en identifie trois types :

a) arguments *ad hominem logiques*, par lesquels on attaque un adversaire par le biais d'une contradiction logique entre différents éléments de son argumentation ou de son discours (cette catégorie recoupe partiellement la première catégorie d'arguments proposée par Garand). Il s'agit d'une contradiction d'ordre sémantique, qui correspond à une incompatibilité entre une proposition et sa négation (*Il pleut* vs *Il ne pleut pas*). Cette contradiction donne lieu à un argument *ad hominem* seulement sur le plan pragmatique : à travers son énonciation le locuteur assume simultanément les éléments contradictoires se mettant en contradiction avec lui-même (Gauthier 195 : 173) ;

b) arguments *ad hominem circonstanciels*, par lesquels on met en rapport le discours de l'adversaire et ses actes pour lui imputer une inconséquence ou une contradiction. Si les arguments *ad hominem* logiques dénoncent une incompatibilité d'ordre formel, correspondant à une opposition entre un dire et un autre dire, dans le cas des arguments *ad hominem* circonstanciels on a affaire à une

incompatibilité de nature psychologique équivalant à une opposition entre le dire et le faire de l'adversaire (*ibid.* : 174-175) ;

c) arguments *ad hominem* personnels, appelés *ad personam*, dont le locuteur se sert pour attaquer frontalement son adversaire, pouvant aller jusqu'à proférer des insultes ou des injures. L'attaque visant la personne est une fin en elle-même et non pas un moyen de discréditer une position qu'elle défend, comme dans le cas des arguments *ad hominem* logiques et circonstanciels. Ce genre d'argumentation est beaucoup développée dans la communication politique : *X est un incompetent !, X ne mérite pas la confiance du peuple !*, etc. (*ibid.* : 176).

On peut donc voir que dans le discours polémique le mouvement argumentatif vise le logos de l'adversaire et son image, ainsi que le pathos de l'auditeur. Entrent également en jeu des arguments auxquels le locuteur recourt pour construire ou renforcer son ethos. Il s'agit d'*arguments d'autorité* dont il se sert pour se forger une identité discursive et personnelle valorisante et une autorité qui légitime son discours. Il peut fonder sa crédibilité sur le vu, le vécu, l'âge, la nationalité, la neutralité partisane, etc., se portant soi-même garant de ses propos, ou s'appuyer sur la crédibilité d'une source externe dont il rapporte les propos pour légitimer son discours (cf. Windisch 1987, Garand 1998).

- l'*agressivité* caractérise également le discours polémique : la contestation du discours adverse peut se faire d'une manière plus ou moins violente, ce qui implique un investissement émotionnel de la part du locuteur, manifesté typiquement par des affects négatifs comme l'indignation ou la colère. Plus le discours est violent et les affects impliqués intenses, plus son degré de polémique augmente et moins le locuteur réussit à suivre sa démarche argumentative, de sorte qu'il peut finir par recourir à la force des insultes et des injures, sortant alors de la sphère du polémique pour passer dans le domaine de l'injurieux. La violence du discours polémique se traduit également par la production d'actes de langage menaçants, qui mettent en danger la face du

destinataire. Il s'agit d'actes agressifs visant ou bien la personne de l'adversaire et ses actions (REPROCHER, ACCUSER, PROVOQUER, MENACER, INSULTER, etc.) ou bien son discours, qui peut être rejeté en tant que contenu ou en tant qu'acte de dire. Lorsque c'est l'acte de dire même qui est remis en cause, on a affaire à des actes agressifs métacommunicatifs (cf. Zafiu 2006), qui sont encore plus violents, tels que CONTESTER LE DROIT A LA PAROLE (*Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?*), INTERDIRE DE PARLER (*Epargnez-moi vos réflexions !, On vous a assez entendu !, Arrêtez de raconter des histoires !, Ça suffit, votre discours !...*), etc.

La polémique d'un discours peut être signalée par divers marqueurs de nature non verbale, paraverbale (intensité et ton de la voix, intonation) ou verbale. Dans cette dernière catégorie nous pouvons inclure divers marqueurs exprimant le rejet ou une évaluation négative du discours d'autrui tout en faisant transparaître l'état d'âme du locuteur :

- différentes formes de négation et de réfutation ;
- les répliques, qui contestent la légitimité du dire d'autrui, ayant un degré de polémique plus fort que la réfutation, qui porte sur le seul contenu de l'énoncé :

(50) – La question est de savoir si véritablement il y a un jugement et un Juge.

– Qu'est-ce que cela peut bien te faire ? (Assaf, books.google.ro, 29.04.2017)

- des formules phatiques marquant l'opposition comme *Tu parles !, Penses-tu !, Écoute !, Remarque !* :

(51) Jimmy. [...] pendant ce temps-là, Nicole en aura épousé un autre !
Isabelle, même jeu. Mais non !

Jimmy. **Penses-tu !** Je ne suis pas seul, tu sais, à la trouver jolie !
(Bourdet, Frantext)

- des adjectifs fortement axiologiques : *C'est impossible/exclu, C'est discutable, C'est ridicule ; (Mais) c'est inepte/insensé/tiré par les cheveux ;*
- l'ironie ;
- des insultes et des injures.

2. La polémique – une forme spécifique d'interaction agonale

La polémique est une forme spécifique d'interaction conflictuelle, qui oppose deux ou plusieurs locuteurs distincts, répartis sur deux positions énonciatives antagoniques relevant du même champ discursif (politique, scientifique, littéraire, religieux, etc.). C'est une interaction qui prend la forme d'une alternance d'attaques et de contre-attaques, au cours de laquelle les interactants doivent à chaque fois ajuster leurs réactions en fonction de la position de l'adversaire.

Les polémiqueurs s'affrontent en temps réel ou en différé, leur affrontement conduisant à la constitution d'un espace polémique externe. Leurs positions discursives se confrontent également au sein de chaque intervention polémique. Dans cette confrontation dialogique celle-ci peut être opposée à une intervention antérieure de l'interlocuteur, qui s'y trouve intégrée à des fins disqualifiantes (dialogisme interlocutif citatif), ou bien à un propos que le locuteur attribue à son adversaire dans le même but, en anticipant sur son discours (dialogisme interlocutif anticipatif).

L'interaction se déroule dans un contexte de violence et de passion, favorisant l'actualisation d'autres fonctions de la langue, qui viennent compléter sa fonction première de communication, telles que COMBATTRE, DOMINER, VAINCRE, EXCLURE, etc. (cf. Windisch 1987).

Si la polémique est une interaction nettement conflictuelle, elle n'est pas pour autant entièrement non coopérative, un minimum de consensus étant nécessaire à la poursuite de l'échange. Car, comme l'affirme Kerbrat-Orecchioni,

polémique, c'est encore partager, c'est (ad)mettre en commun certaines valeurs, certains présupposés, certaines règles du jeu, sans lesquels l'échange ne peut tout bonnement pas avoir lieu. Dès lors qu'on entre en interaction, et qu'on prétend y rester, on ne peut pas ne pas coopérer, la coopération étant la condition par excellence de possibilité et de survie de l'interaction, et le refus de coopérer étant pour les interactants en tant que tels proprement suicidaire (1992 : 153).

Les deux adversaires partagent la scène d'interlocution où ils construisent conjointement un objet de discours et une relation. L'objet de discours constitue l'enjeu de la polémique, suscitant un désaccord plus ou moins vif, qui oppose les polémiqueurs. Ceux-ci se disputent sa définition et son contrôle (cf. Garand 1998), ce qui fait que leur relation interpersonnelle soit marquée de subjectivité et de tensions.

Plus une interaction est polémique moins elle est coopérative. La coopérativité semble l'emporter lorsque, à travers leur activité discursive, les interactants construisent une image coopérative de l'interaction, derrière laquelle ils puissent dissimuler leurs attaques visant le discours de l'adversaire et sa personne (cf. Vion 1992). On parle alors de *polémique couverte*, qui s'oppose à la *polémique ouverte* et se caractérise par l'indirection de l'attaque, qui lui confère une apparente civilité. La civilité dans l'attaque est valorisante pour le polémiqueur. Elle s'avère souvent plus efficace qu'une attaque plus brutale, pouvant désamorcer la riposte de l'adversaire.

Qu'est-ce qui fait que, à un certain moment de l'échange, l'interaction bascule du coopératif dans le conflictuel ? Le conflit se

déclenche lorsqu'une réaction négative plus ou moins violente apparaît, en réponse à une intervention véhiculant un point de vue que l'interlocuteur ne peut pas accepter, la virulence de sa réaction dépendant du degré d'acceptabilité du discours déclencheur. On réagit à quelque chose qu'on ne peut pas laisser passer (un discours centré exclusivement sur une seule position discursive, un discours dominant, un comportement trop manifestement supérieur, etc.), en transgressant la contrainte conversationnelle selon laquelle, dans une interaction, on doit converger. On refuse de converger sur quelque chose qui n'est pas dialogiquement acquis et qu'on remet en cause du fait de son L-inacceptabilité (inacceptable pour le locuteur). La polémique émerge donc dans une intervention réactive où a lieu une cristallisation dialogique de deux positions discursives antagoniques.

L'enchaînement polémique peut se faire ou bien sur le contenu du discours adverse, qui est remis en cause par une intervention du type *Je ne suis pas d'accord avec P*, ou bien sur le dire de l'adversaire dont on conteste la légitimité par un contre discours du genre *Vous ne pouvez pas dire P*.

Une réaction polémique peut ne pas être prise en compte par l'interlocuteur, auquel cas l'acte perlocutoire qui lui correspond n'aboutit pas et il n'y a pas de polémique. Ce manque de ratification, par lequel on refuse à l'autre son statut d'interlocuteur, peut être plus offensant qu'une contre-attaque, qui témoigne toutefois d'une ratification du discours adverse. L'interactant qui voit rejeter son discours par son interlocuteur peut également avoir une réaction par laquelle il exprime sa volonté de ne pas s'engager dans la polémique, du type *Je ne veux pas polémiquer avec vous (sur ce sujet)*. Il accomplit ainsi un acte méta-polémique (cf. Zafiu 2006), en assignant une connotation négative à la polémique, ce qui lui permet, d'une part, de se construire un éthos positif par son refus de s'engager dans un conflit verbal et, d'autre part, de dévaloriser le discours cherchant à

le déclencher et son auteur. Ce refus de polémiquer, qui représente une autre forme de lutte, est vu par V. Robert (2003) comme une « polémique avortée » ou « sous-saturée ».

Si l'interactant dont le point de vue a été mis en question maintient sa position, un désaccord se met en place : les protagonistes de l'échange s'opposent sur un objet donné, leurs positions par rapport à l'objet du désaccord étant divergentes. Quelle est la nature de ce désaccord dans le cas de la polémique ? Il s'agit d'un désaccord profond, qui prend la forme d'une opposition irréductible de points de vue. Ce désaccord persiste, empêchant la clôture de l'échange par consensus.

Le désaccord polémique peut avoir plusieurs niveaux d'incidence, étant repérable par divers marqueurs langagiers. Il concerne toujours un contenu avancé dans le discours adverse, qu'on refuse d'envisager comme acceptable. Il s'agit là de ce que nous appelons *désaccord propositionnel* :

(52) César: Puisqu'on me force à parler, je vais te répondre.

Panisse: Non, César, non. On ne te force pas.

César: Mais **si**, mais **si**. On me force. (Pagnol, *TLFi*)

Dans la polémique le désaccord est de nature métalangagière, lorsqu'un choix linguistique de l'adversaire est remis en cause. On a affaire dans ce cas à un *désaccord métalinguistique* :

(53) ... madame d'Ouiche découvrit que sa fierté, son orgueil avait mis bas des... des...

– Des gouttière, Madame. Des chats de gouttière.

– **Parce que vous, Simone, vous appelez ces répugnantes petites choses des chats ?** (Forlani, Frantext)

Le dissensus peut porter aussi sur l'acte de dire de l'adversaire dont le discours est considéré comme non énonçable par le locuteur.

Nous parlons dans ce cas, avec Moeschler (1982), de *désaccord métacommunicationnel* :

- (54) – Cette année il ne doit pas y avoir de surprises aux élections.
– Mais pourquoi ne devrait-il pas y en avoir ?
(= Il n’y a aucune raison de le dire)

Un comportement que l’adversaire a eu ou pourrait avoir peut également être dénoncé, étant jugé intolérable, ce qui correspond à un *désaccord métaactionnel* :

- (55) Edmond, la voix saoule de rage, interrogea : « Qu’est-ce que ça veut dire? **Tu t’installes ici, peut-être ?** Tu as perdu la boule, chez un étudiant... et ton mari ? Ta réputation ? Sans compter que tu ne t’es pas encore préoccupée de mon avis [...] » (Aragon, Frantext)

Le différend peut enfin jouer au niveau de la conduite de l’interaction. On dénonce dans ce cas le non respect de la déontologie de l’échange. Les reproches que les polémiqueurs s’adressent concernent la pertinence et l’honnêteté de leurs propos, le monopole de la parole, etc. Le non respect du contrat interlocutoire peut également faire objet de dispute. Pour réclamer ou garder la parole les interactants recourent à des formules métacommunicatives telles que *Laissez-moi parler !, Je ne vous ai pas interrompu, moi !*, etc. Ce sont là des rappels à l’ordre qui empêchent le bon déroulement de l’interaction, pouvant même la briser. « L’acte répressif par excellence » (Garand 1998 : 227) est le refus d’accorder à l’autre le droit à la parole, qui entraîne une dégradation de l’échange, pouvant le faire basculer dans le monologal.

Dans la polémique, la confrontation des discours est doublée, comme le remarque Plantin (2003), de l’affrontement des personnes qui prennent en charge ces discours, l’engagement de la personne

constituant un trait définitoire de la polémique. Les acteurs de la polémique se trouvant en désaccord, leur relation interpersonnelle est tendue et se construit principalement sur la verticale : chaque polémiqueur cherche à dominer ou même exclure l'autre et son discours pour imposer son propre discours – et à travers son discours sa propre personne – comme l'unique position acceptable. L'effet perlocutoire visé par chaque intervention polémique est donc de type *vaincre*. Au cas où, au cours du conflit, le désaccord se radicalise, faisant monter la tension, il peut arriver que les interactants recourent à des marqueurs de familiarité, ce qui modifie de façon abusive la distance interpersonnelle et affecte donc la dimension horizontale de la relation. Un degré de polémique trop élevé de l'échange met celle-ci en danger, menaçant de la rompre définitivement.

La conflictualité de l'échange affecte en même temps la gestion des faces des interactants. Ceux-ci ne manifestent aucun souci pour préserver la face de leur adversaire, au contraire, ils la lui font perdre à chaque fois que l'occasion se présente. Les principes de la politesse sont transgressés, l'impolitesse étant de règle.

Dans leur désir d'avoir raison de l'autre, les polémiqueurs s'investissent émotionnellement dans le combat, mobilisant des affects négatifs comme l'indignation ou la colère, qu'ils dirigent de façon plus ou moins virulente vers leur interlocuteur. Ils peuvent également faire appel aux affects du public, chacun d'eux cherchant à le mettre de son côté. Cette implication des affects dans l'interaction relève de la dimension émotionnelle du discours dont les théories de l'argumentation orientées vers la recherche du consensus, qui bannissent toute implication personnelle du locuteur ou d'un tiers dans l'interaction, traitent en tant que dérèglement²⁴. Il

²⁴ La pragma-dialectique, développée par F. van Eemeren et R. Grootendorst dans les années 1990, qui traite de l'argumentation en tant qu'art de la

s'agit là de moyens de persuasion non argumentatifs, que Plantin (2003) appelle paralogismes. La manifestation excessive des affects constitue un autre facteur qui perturbe le déroulement normal de l'échange.

Ayant présenté les traits des régimes discursif et interactionnel du phénomène polémique, nous traiterons dans ce qui suit de diverses structures linguistiques qui inscrivent le caractère polémique dans le discours.

conciliation, va jusqu'à interdire le recours aux arguments éthiques et pathétiques, qui engendrent un dérèglement du processus argumentatif.

III. MARQUEURS LINGUISTIQUES DU RÉGIME DISCURSIF POLÉMIQUE

1. Description des données

Comme nous l'avons annoncé dans le chapitre précédent, nous traiterons dans ce qui suit de différentes structures syntaxiques qui inscrivent la polémique dans le discours. Il s'agit de structures phrastiques plus ou moins figées, qui constituent le lieu de confrontation de deux positions énonciatives antagoniques, ayant donc une nature dialogique. Nous montrerons qu'elles marquent diverses formes de rejet du discours d'autrui, qui s'y trouve intégré d'une manière ou d'une autre, discours dont le locuteur fait souvent une évaluation négative dans le but de le disqualifier.

Notre corpus comprend des exemples tirés de plusieurs sources : la base de données Frantext²⁵, le dictionnaire roumain-français des actes de langage de Gancz *et al.*²⁶ (1999), des ouvrages de linguistique, ainsi que la Toile et la chaîne de télévision TV5.

Nous présenterons les types de structures que nous avons identifiées dans notre corpus et nous les analyserons du point de vue de leur degré de figement et de leurs valeurs sémantico-pragmatiques. Nous nous intéresserons également à la façon dont elles intègrent le discours d'autrui.

²⁵ En interrogeant la base de données, nous avons défini un corpus de travail comprenant des textes extraits du théâtre et du roman du XX^e siècle.

²⁶ Nous avons extrait de ce dictionnaire les exemples qui intéressent notre analyse, à savoir différents types d'énoncés à travers lesquels on accomplit des actes de langage de type REJET.

1.1. Types de structures

L'une des caractéristiques des marqueurs polémiques que nous avons isolés est l'hétérogénéité formelle. Nous les avons regroupés dans quatre catégories, comprenant chacune une grande diversité de formes : structures *assertives, interrogatives, exclamatives* et *injonctives*.

A. Structures assertives

- structures *affirmatives*, construites autour d'un verbe à l'indicatif ou d'un conditionnel atténuatif, ayant pour sujet un pronom anaphorique qui renvoie au discours d'autrui qu'on remet en cause (le démonstratif *ce/ça*) ou un pronom personnel désignant le locuteur ou l'interlocuteur : *Ça reste à prouver, Ça m'étonnerait, C'est discutable, C'est ton avis, C'est vite dit ; J'ai beaucoup de peine à le croire ; Je vous contredirais (sout.) ; Tu en rajoutes, etc.*

(56) Pas de civilisation intelligente dans l'Univers? **C'est vite dit**, Messieurs les astronomes (www.letemps.ch, 22.04.2015, consulté le 8.06.2017)

(57) Et on veut nous faire croire que cette infime proportion [de molécules de CO₂] due à l'homme est une catastrophe? **J'ai beaucoup de peine à le croire** (rires). (www.lematin.ch, 03.05.2014, cons. 08.06.2017)

- structures *négatives* :

- négation *polémique* (ex. 58) et *métalinguistique* (ex. 59) :

(58) Madame Pénicaud, l'obligation d'informer **n'est pas** un délit (www.liberation.fr, 9.06.2017, cons. 10.06.2017)

(59) Maladie de Lyme. « Ce **n'est pas** 17 ans que j'ai mais 80 », témoigne Pauline (www.ouest-france.fr, 07.06.2017, cons. 10.06.2017)

- formules négatives *modales*, où le discours rejeté prend la forme d'un COD (*ça, le, votre avis*) ou d'une subordonnée complétive : *marqueurs épistémiques* (*Moi, je ne dirais pas ça, Je ne trouve pas, Je ne partage pas votre avis (sout.) ; Je ne prétends pas que..., Je ne vois pas pourquoi..., etc.*), *marqueurs médiatifs de perception* (*On ne le dirait pas*) :

- (60) Monsieur le président, **je ne vois pas pourquoi** je vérifierais les chiffres dans les prévisions budgétaires; c'est au député de le faire. (www.linguee.fr, cons. 08.06.2917)
(= je ne pense pas que c'est à moi de le faire)

- structures assertives *causales* :

- constructions en *puisque*, du type *puisque p, q*, où la conjonction *puisque* relie les actes de langage réalisés à travers les segments *p* et *q*, fonctionnant comme un connecteur pragmatique ; tout en réfutant *p*, le segment *puisque p* réalise un acte d'argumentation qui légitime l'énonciation de *q* (*Je peux dire q, puisque p*) :

- (61) ... **puisque tu sais tout**, dis-moi le nom de cet homme. (Daudet, Frantext)

- constructions en *non que*, du type *p, non que q, mais r*, où le segment en *non que* rejette une cause possible du fait exprimé dans le segment *p*, ce rejet s'accompagnant d'une rectification apportée par le segment *mais r*, qui exprime la cause réelle de *p* :

- (62) J'écris avec difficulté. **Non que je ne sache que dire**, j'ai tant et tant de choses à dire. Je ne sais comment les dire. (Duhamel, Frantext)

B. Structures interrogatives

Il s'agit de tours interrogatifs spécifiques du français parlé, à savoir des structures qui sont interrogatives uniquement par la

forme. Leur valeur sémantico-pragmatique ne correspond pas à une demande d'information, leur emploi ayant plutôt une visée argumentative-polémique. Nous avons isolé des structures d'une grande variété telles que :

- Mot interrogatif (*Pourquoi / Comment / Où...*) + Cond./Inf. ?

(63) LUCIE, dure soudain. Pourquoi n'a-t-on pas divorcé ?
ARCHIBALD. **Pourquoi aurait-on divorcé ?** Cela n'a pas plus de sens que le mariage... (Anouilh, Frantext)

(64) – Raconte-lui n'importe quoi, un mensonge...
– Mentir ? **Pourquoi mentir ?** (ex. oral, in Tenchea 2006 : 94)

- *Parce que p ?*

(65) Je manque d'humour ? Parce que d'après vous il faut de l'humour pour comprendre ça ? (Le Clézio, Frantext)

- *P, peut-être ?*

(66) Oh ! La révolte qui s'épuise d'elle même en injures, en blasphèmes, **cela n'est rien, peut-être ?** (Bernanos, Frantext)

- formules interrogatives construites autour d'un verbe de dire :

- questions introduites par un terme interrogatif portant sur un actant (agent ou objet) dont on met en doute la réalité : *Qui vous dit que...?, Qu'est-ce qui vous dit que... ?, Qui dit ça ?,* ou bien sur une circonstance de l'acte de dire d'autrui, que le locuteur envisage comme inacceptable : *Qu'est-ce que tu dis là ?, Qu'est-ce que tu me chantes là ?; Comment peux-tu dire une chose pareille ?*

(67) – Gloria, est-ce que ça te dirait d'avoir, mettons, un million de dollars?
– Et toi, Harry, est-ce que ça te dirait d'être Président des États-Unis?

– Non, mais c’est très sérieux. Le 25, un lot de diamants va être expédié à bord de l’un des avions de la C.A.T. Je le sais, puisque c’est moi qui aurais dû piloter le zinc, si je n’avais pas été viré par la compagnie.

– Mais tu es fou! **Qu’est-ce que tu me chantes là?**

– C’est comme je te le dis. Je vais braquer l’avion en plein vol...
(Hadley Chase, www.gallimard.fr, 9.09.2017)

- questions construites autour d’un verbe de parole qui servent à disqualifier le dire : *Tu plaisantes ?*, *Tu veux rigoler ?*, *Tu dis ça pour rire ?*

(68) – Un autel dans un hôtel... ça serait bien, non ?

– Mais qu’est-ce qu’on ferait des filles ?

– On n’aurait qu’à les déguiser en nonnes ?

– N’importe quoi ! **Tu dis ça pour rire ?**

– Mais non, pourquoi qu’on pourrait pas mélanger les deux d’abord ? (Birnbaum, www.erudit.org, 9.06.2017)

• formules interrogatives averbales : *Vraiment ?*, *Comment ça ?*,
Et ta sœur ?!, *Et puis quoi encore ?!*

(69) Ceux-là croient qu’une politique sans morale dégoûte les peuples d’eux-mêmes. Je le crois aussi. Mais nous sommes peu nombreux. Un président avec une fibre morale, **et puis quoi encore!** Vous rêvez, nous dit-on ! (*Le Nouvel Observateur*, 28 février-6 mars 2002, in Corblin *et al.* (dir.)²⁷, books.google.ro, 9.06.2017)

C. Structures exclamatives

Comme on pouvait s’y attendre, ces structures sont les plus nombreuses dans notre corpus. Nous avons identifié des constructions telles que :

²⁷ Corblin, F., Ferrando, S., Kaupferman, L. (dir.), *Indéfini et prédication*, Presses de l’Université Paris-Sorbonne, Paris, 2002.

- énoncés au conditionnel/subjonctif/infinif exclamation

(70) J'**aurais menti** à la police ? (ex. oral, TV5, 29.01.2002)

(71) Moi, **que je fasse** une chose pareille ! (in Riegel *et al.* 2009 : 565)

(72) Moi, **me rendre** ! (*ibid.* : 691)

- formules exclamatives figées d'une grande diversité formelle et fonctionnelle

Il y a des exclamations affirmatives dont certaines sont des constructions averbales :

- *Quelle blague !, (Mais) enfin !, Mon œil !*

(73) **Mais enfin**, où voulez-vous en venir ? **Enfin** ! quoi ! vous la verrez bien vous-mêmes tout à l'heure. (Caudel, TLFi)

- exclamations qui marquent l'attitude énonciative du locuteur :
Je vais me gêner !, Je me marre !, Je ne crois plus au Père Noël !

(74) - Tu ne comptes quand même pas entrer par effraction !
- **Je vais me gêner** ! (Novak, books.google.ro, 12.06.2017)

- exclamations qui dénoncent le comportement énonciatif de l'interlocuteur : *Tu n'es qu'un vantard !, Tu en as de ces idées !, Tu me fais rire !, Tu causes histoire de causer !, Tu rigoles !*

(75) NOX : J'ai l'impression, comme nous sommes là, tous les deux, d'attendre un train qui n'arrivera jamais.
VESPER : **Tu en as de ces idées** ! (Ducobu, books.google.ro, 10.06.2017)

- exclamations portant sur le dit ou le dire de l'interlocuteur :
C'est une histoire à dormir debout !, C'est tiré par les cheveux !, (Mais) c'est tout le contraire !, C'est exclu !; C'est beaucoup dire !

- (76) C'est Quentin, qui le premier, réagit :
« C'est une histoire à dormir debout !
- Je t'assure, Quentin, c'est vraiment ce qui s'est passé. » (Laur,
books.google.ro, 10.06.2017)

Il y a également des structures exclamatives négatives, y compris des constructions averbales :

- *Non !* (intonation ironique), *Ah non, quand même (pas) !, Mais pas du tout !, Absolument pas !*

- (77) Cette centenaire qui a « le coeur plutôt à droite » ne nous dévoile pas pour qui elle s'exprimera au printemps prochain – « **ah non quand même!** » – mais elle accepte de parler des présidents qui ont marqué sa très longue existence. (www.leparisien.fr, 28.02.2017, cons. 10.06.2017)

- *Ce n'est pas sérieux !, Ce n'est pas du tout ça !; Je ne crois pas à tes histoires !, Tu ne sais même pas de quoi tu parles !*

- (78) Et on fera quoi demain ? On légalisera la cocaïne et les armes parce qu'on n'arrive pas à endiguer le trafic d'armes ? **Ce n'est pas sérieux !** (www.europe1.fr, 12.04.2016, cons. 9.06.2017)

ainsi que des structures affirmatives de sens négatif : *Sans blague !, Sans déconner ! ; C'est impossible !, C'est faux et archifaux !*

- (79) – Ma petite, vous avez peur d'ouvrir votre cœur et de vous autoriser à être enfin heureuse. Cessez de penser que vous ne le méritez pas. **C'est faux et archifaux !** (Van Meter, books.google.ro, 9.06.2017)

D. Structures injonctives

Il s'agit le plus souvent d'injonctions construites avec un impératif de deuxième personne : *Arrête de raconter des histoires !,*

Epargne-moi tes réflexions !, qui s'accompagne d'un complément réalisé par un verbe ou un nom de parole, ou bien de structures contenant un impératif de première personne, qui inclut les deux interlocuteurs : *Soyons sérieux !* Témoin les exemples suivants :

- (80) – Serais-tu satisfaite, toi, de voir ton fils pendant quelques minutes après deux ans d'absence ?
– Ça suffit, Luke ! **Epargne-moi tes réflexions et ton air supérieur !** (Ross, Spencer & Dawson, books.google.ro, 9.06.2017)
- (81) **Soyons sérieux !** Qui peut croire une seconde que les États-Unis veulent s'opposer à une dictature terroriste qui ne respecterait pas les décisions de l'ONU ? (www.linguee.fr, 9.06.2017)

Il faut mentionner également l'exemple des structures comme *On t'a assez entendu !*, qui, sans avoir une syntaxe injonctive, réalisent une injonction indirecte : une intonation spécifique s'associe là à un énoncé ayant une syntaxe déclarative, où le pronom *on* permet l'effacement de la référence directe au locuteur :

- (82) – C'est précisément ce qui me fait peur, l'interrompt Rafe.
Kate le fusilla du regard.
– Toi, mon bonhomme, **on t'a assez entendu**. Sois tu es avec nous, soit tu descends immédiatement. A toi de voir. (Matthews & Kennedy, books.google.ro, 9.06.2017)

1.2. Degrés de figement

Les structures phrastiques présentées ci-dessus comportent des degrés de figement variables, allant du *figement intégral* au *semi-figement*, qui caractérise la plupart des marqueurs. Au sein de chacune des catégories de structures prises en compte il y a des constructions complètement figées, surtout dans la catégorie des

structures exclamatives : *N'importe quoi !, C'est ça !* (employée par antiphrase), *Mon œil !, Tu parles !, Quelle blague !, En voilà une idée !, C'est beaucoup dire !, Il n'en est rien !*, mais aussi parmi les structures interrogatives : *Et ta sœur ?!, Et puis quoi encore ?!* et injonctives : *Laisse-moi rire !, Cause toujours !, T'occupe pas du chapeau de la gamine !* (= 'Mêle-toi de ce qui te regarde!'), etc. Il y en a moins parmi les structures assertives. On peut cependant mentionner des exemples comme : *C'est vite dit, C'est parler vite*.

Le figement affecte dans le cas de ces constructions tous les constituants de la phrase, aucun d'eux n'étant substituable par d'autres termes. Le *figement lexical* est doublé, dans la plupart des cas, du *figement morphosyntaxique*, qui bloque les variations de personne et de temps verbal :

Et ta sœur ?! → **Et ton frère ?!*

T'occupe pas du chapeau de la gamine ! → **T'occupe pas de la robe de la petite !*

Tu parles ! → **Tu ris !*

Tu parles ! → **Vous parlez !*

Mon œil ! → **Ton œil !*

Cause toujours ! → **Causez toujours !²⁸*

C'est ça ! → **C'était ça !*

Tu parles ! → **Tu as parlé !*

C'est parler vite ! → **C'était parler vite !*

²⁸ Nous avons cependant rencontré cette variante, exclue en contexte dialogal, dans une chronique parue dans le journal *Le Figaro : Historiens*, *causez toujours !* (www.lefigaro.fr, 22.05.2006, cons. 17.06.2017). Le journaliste traitait de l'interruption à l'Assemblée de la discussion de la proposition socialiste de pénaliser la négation du génocide perpétré contre les Arméniens par les Turcs en 1915, justifiée par l'argument des menaces de rétorsion commerciale avancées par la diplomatie turque, qui l'avait emporté sur le débat contre les lois « mémorielles » lancé par des historiens au début de l'année 2006.

Dans *Tu parles !* la substitution du verbe *parler* avec *rire* est possible seulement si ce dernier s'accompagne du verbe vouloir : *Tu veux rire !* Dans la même phrase figée, la substitution pronominale du sujet est bloquée à cause du caractère très familier de cette formule, qui exclut le *vous* de politesse. En revanche, le verbe *rigoler* peut se combiner avec le sujet *vous* : *Vous rigolez !* Dans *Tu parles !* cette substitution peut avoir lieu si le verbe reçoit un complément : *Vous parlez d'un idiot !* C'est toujours le registre de langue qui empêche le passage à la 2^e personne du pluriel dans : *Cause toujours !*

Ces formules étant utilisées surtout dans le contexte de l'interlocution, dans des réactions polémiques par lesquelles le locuteur s'oppose au discours de l'interlocuteur dans le *hic et nunc* de son énonciation, la substitution du présent de l'indicatif avec un autre temps verbal n'est guère possible.

Comme nous l'avons déjà précisé, la plupart des structures phrastiques qui font l'objet de notre analyse sont des structures semi-figées. Leur configuration repose sur des matrices syntaxiques figées, au sein desquelles il y a de la variation au niveau du lexique, c'est le cas le plus fréquent, mais aussi des variations de personne et de forme verbale.

L'examen du corpus nous a permis d'identifier plusieurs types de matrices syntaxiques, où la variation se produit surtout au niveau du lexique :

- **C'est + Art. indéf.** _{sg./pl.} / **Art. partitif + N !**, avec des noms qui opèrent une disqualification du discours de l'interlocuteur :

C'est une plaisanterie / une blague / une histoire à dormir debout !

C'est un mensonge !

C'est des contes / des bobards / des paroles en l'air ! (fam.)

Ce sont des paroles en l'air ! (cour./sout.)

C'est du cinéma / du blabla !

(83) [...] Est-ce que c'est ça, l'âge mûr ?

L'âge mûr ? Même en considérant toute la bière que Stack s'était envoyée, je devais appeler ça des bobards.

- **Ça, c'est des bobards**, déclarai-je. (Piprell, books.google.ro, 18.06.2017)

• **C'est / Ce (n')est pas + (Adv. renforçant) + Adj. !**, avec des adjectifs qui ont le même rôle que les noms dans les structures appartenant à la catégorie précédente, à savoir disqualifier le discours adverse du point de vue de sa valeur de vérité, sa pertinence, sa cohérence, etc. L'insertion d'un renforçant ne remet pas en cause le figement :

C'est (complètement) faux / inepte / insensé / ridicule !

C'est tiré par les cheveux !

C'est exclu / impossible !

(84) - Tu peux trucider Lormont, tout est O.K.

On lui mettrait des fourmis rouges dans son calbart qu'il ne serait pas plus surexcité.

- Vous vous foutez de moi, commissaire.

- Pas du tout !

- **C'est complètement insensé !** (San-Antonio, books.google.ro, 18.06.2017)

Ce n'est pas (du tout) croyable / sérieux !

C'est pas (du tout) vrai !

(85) Parler du burkini en Belgique ? **Ce n'est pas sérieux.**
(www.rtl.be, cons. 18.06.2017)

• **V_{impératif} + (Datif éthique) + COD / COI (= N/V de parole) :**

Garde tes réflexions / tes remarques / tes commentaires (pour toi) !

Épargne-moi tes réflexions / tes remarques !

Arrête de raconter des histoires !

- (86) Retraites : « Arrêtez de raconter des histoires! », lance Aubry au gouvernement (www.leparisien.fr, 23.06.2010, cons. 18.06.2017)

• **Pron. pers. sujet₂ sg./Pl. + SV ! :**

Tu parles / rigoles / veux rire / exagères / en rajoutes !

Vous rigolez !

- (87) [...] On dirait que je suis la seule à prendre la responsabilité de son éducation. Tu ne m'aides jamais ! Tu te reposes entièrement sur moi. Jamais de soutien ! Je ne voulais pas la laisser sortir avec eux, moi !
- **Tu en rajoutes** ; elle n'a rien fait de mal. (Gérard, books.google.ro, 18.06.2017)

• **Qu'est-ce que + tu (me) + V de parole (ou équivalent) + là ?**

Qu'est-ce que + tu (me) chantes/racontes/vas inventer là ?

- (88) - Menteuse, t'es allée voir ton amant !
- **Qu'est-ce que tu vas inventer là ?** (Annie L., books.google.ro, 18.06.2017)

Pour ce qui est de la variation au niveau morphologique, elle peut concerner :

- les formes verbales :

Je me gênerais ! vs Je vais me gêner !

- (89) PITOIS. Vous oseriez dire à une femme que vous l'aimez ?
NESTOR. **Je me gênerais !** Comment voulez-vous qu'elle le sache, si vous ne le lui dites pas ? (Arago, books.google.ro, 18.06.2017)

- (90) – Tu ne vas pas prendre le métro dans cette tenue?
– C'est ça, je vais me gêner, a dit Edwige. (Desplechin, *Le Petit Robert* (PR) 2016)

- la catégorie de la personne :

On t'a assez entendu ! vs On vous a assez entendu !

Ça suffit, ton discours ! vs Ça suffit, votre discours !

- (91) – Pourquoi vous descendez dans ce trou, bande de fous, s'était-il mis à bramer.
– Ta gueule, **on t'a assez entendu**, ordonna César en le giflant.
(Martinez, books.google.ro, 18.06.2017)
- (92) M^e PICARD. – Il n'y a pas de permettez. Taisez-vous... C'est à mon tour de parler : **on vous a assez entendu**... Descendez de votre siège... et partez ! (Delsemme & Trousson, books.google.ro, 18.06.2017)

Nous avons également remarqué l'alternance des structures phrastiques neutres et des structures emphatisées (phrases segmentées) :

C'est une blague ? vs C'est une blague, ça ?

C'est des contes ! vs Ça, c'est des contes !

- (93) À l'unanimité des 71 manifestants... **c'est une blague ?** Ça veut dire que les français risquent de ne pas avoir de carburant parce que 71 manifestants bloquent un dépôt ! (commentaire sur www.lefigaro.fr, 15.10.2010, cons 18.06.2017)
- (94) Français langue aussi universelle que l'anglais? **C'est une blague, ça?** Si on fait du voyage en Chine ou au Pérou on va parler anglais, pas français... (commentaire sur www.ledevoir.com, 22.06.2012, cons. 18.06.2017)

Il y a enfin une troisième catégorie de structures phrastiques impliquées dans la remise en question du dit ou du dire d'autrui, représentée par des structures quasi-libres, formées d'éléments constants, qui sous-tendent leur configuration syntaxique, et d'éléments variables.

Ces structures se construisent sur les moules syntaxiques suivants :

- *Puisque p, q / Q, puisque p*, structures phrastiques formées de deux segments reliés par le connecteur causal *puisque*, qui permet, comme dans l'exemple (95), de remettre en cause le contenu du segment qu'il introduit :

(95) [...] Pourquoi me retires-tu ta main ?

Azarias. – Tu n'as plus besoin de moi **puisque tu es si fort** [...]

(Claudel, Frantext)

- *P, non que q, mais r*, configuration syntaxique tripartite, où le segment en *non que* sert à rejeter une cause possible du fait exprimé dans *p*, dont la cause réelle est avancée par le segment en *mais* :

(96) Elle accepta avec joie, non qu'il y eût entre vous beaucoup d'intimité, mais elle aimait nos enfants. (Mauriac, in *PR* 2016)

- **Mot interrogatif (*Pourquoi / Comment / Qui est-ce qui...*) + Cond. /Inf. ?**, interrogations qui opèrent une reprise polémique du discours de l'interlocuteur :

(97) – Peut-être qu'on nous suit.

– Qui est-ce qui nous ferait suivre ? (ex. oral , TV5)

- *Parce que p ?*, interrogations introduites par un *parce que* non causal, à valeur oppositive :

(98) – Qu'est-ce qu'il voulait, Lucas ?

– Parce que tu l'appelles Lucas maintenant ? (ex. oral, TVR1)

- *P, peut-être ?*, interrogations où l'adverbe *peut-être* marque rétroactivement une réfutation :

(99) Et le détective, c'est pas ton copain, peut-être ? (ex. oral, TV5)

- **énoncés exclamatifs au conditionnel / subjonctif / infinitif**, qui reprennent un propos de l'interlocuteur, en envisageant son contenu comme une hypothèse qui est réfutée avec indignation :

(100) L'EXEMPT. Eh bien ! je vous prie, Monsieur, mettez à part votre double titre de chevalier et de soldat et permettez-moi de vous déclarer que vous en avez menti par la gorge si vous dites que je suis autre chose qu'un honnête homme.

FALSTAFF. Que je te permette de me parler ainsi?! Mettre à part ce qui est partie de moi-même ! Si tu obtiens jamais une telle permission, que je sois pendu [...] (Crommelynck, in Tenchea 2006 : 82)

Ce sont là des moules phrastiques où viennent s'insérer des constituants divers, pour former des énoncés qui, dans le contexte de l'interlocution, deviennent polémiques à des degrés variables.

1.3. Marqueurs polyphoniques *vs* marqueurs dialogiques

Comme nous l'avons déjà montré au début du chapitre, la grande majorité des structures que nous avons analysées ont une nature dialogique : elles constituent des formes de représentation d'un discours autre (RDA), qui s'y trouve intégré totalement ou partiellement, de façon explicite, le plus souvent, ou implicite, sous forme de posé ou de présupposé, son intégration dans le fil discursif ayant une visée polémique.

L'exception est représentée par les marqueurs polémiques négatifs, à savoir la négation *ne...pas* et les structures causales en *non que*, qui ne sont pas dialogiques dans tous leurs emplois.

Des deux formes de négation affectées par la plurivocité (les négations polémique et métalinguistique *vs* la négation descriptive), l'une est polyphonique, la négation polémique, et l'autre dialogique, la négation métalinguistique.

Dans la négation polémique, on l'a vu, un point de vue négatif ('L'Europe n'est pas un supermarché', dans l'ex. 101) s'oppose à un point de vue positif ('L'Europe est un supermarché'), qui n'émane pas forcément d'un discours tenu par autrui et que le locuteur rejette :

- (101) Emmanuel Macron au « Soir »: « L'Europe **n'est pas** un supermarché ! » (www.lesoir.be, 21.06.2017, cons. 22.06.2017)

La négation métalinguistique fait interagir deux discours de polarités contraires, dont l'un fait écho à l'autre pour mettre en question son énonciation. Les deux discours se trouvent donc dans des rapports dialogiques :

- (102) « J'ai eu 17 ans en mars. J'ai dit à maman : ce **n'est pas** 17 ans que j'ai, mais 80 ans. Je marche comme une vieille dame. Je n'ai plus d'énergie. Je suis abattue. (www.ouest-france.fr, 07/06/2017, cons. 10.06.2017)
(= On ne peut pas dire que j'ai 17 ans)

Quant aux causales en *non que* insérées dans des structures du type *p*, *non que q*, *mais r*, leur plurivocité est due le plus souvent à la superposition de deux points de vue, auquel cas elles sont polyphoniques. Il s'agit d'un point de vue positif ('Le petit vieillard lui déplaisait', dans (103)), qui pose une cause possible du fait *p*, mise en scène par le locuteur, et d'un point de vue négatif du type 'q n'est

pas la cause de *p'*, qui correspond à son invalidation par celui-ci. Le même segment véhicule un troisième point de vue, qui équivaut à 'Le petit vieillard lui plaisait', dans l'exemple cité :

- (103) Rémi était un peu maussade de voir un étranger ainsi installé sur le canapé de ses amies. **Non que le petit vieillard lui déplût.**
Bien au contraire ! (France, *TLFi*)

Il peut arriver aussi que *non que* introduise un contenu emprunté à un discours tenu par autrui (Comte, dans (104)), auquel cas le segment en question est dialogique :

- (104) C'est là ce qu'on veut dire de valable en parlant d'un animisme enfantin et primitif : **non que** l'enfant et le primitif perçoivent des objets qu'ils chercheraient, *comme disait Comte*, à expliquer par des intentions ou des consciences... (Merleau-Ponty, *Frantext*)

Ces deux exceptions mises à part, les marqueurs que nous étudions sont des marqueurs dialogiques. Nous traiterons dans ce qui suit des formes de dialogisme impliquées dans la remise en question d'un discours autre.

1.3.1. Formes de dialogisme

Une réaction polémique peut viser le discours d'un tiers ou le discours de l'interlocuteur, ce qui correspond à autant de formes de dialogisme, à savoir *dialogisme interdiscursif* et *dialogisme interlocutif*. Ce dernier cas de figure est le plus fréquent, vu que les marqueurs polémiques analysés sont utilisés surtout dans l'interlocution.

Une négation métalinguistique, par exemple, peut constituer une réaction polémique au discours antérieur d'un tiers. Dans l'exemple ci-dessous :

- (105) Le pain complet n'est **pas** toujours plus sain que le pain blanc !
(www.lepoint.fr, 10.06.2017)

il s'agit du discours de la doxa, plus précisément du topos 'Le pain complet est plus sain que le pain blanc' qu'on remet en cause en en restreignant la validité.

La grande majorité de nos marqueurs sont impliqués dans une réaction polémique au discours de l'interlocuteur. C'est le cas, par exemple, des énoncés interrogatifs du type *Mot interrogatif + Cond. /Inf. ?* ou *Parce que p ?* :

- (106) [...] Votre respiration est très bruyante. Avez-vous mal à la gorge? (Jean va de nouveau s'asseoir sur son lit.) Avez-vous mal à la gorge? C'est peut-être une angine.
JEAN. Pourquoi aurais-je une angine? (Ionesco, Frantext)

- (107) – Je ne sais pas si c'est très bon pour mon cœur.
– Parce que t'as un cœur, toi ? (ex. oral, TV5)

Ce sont de fausses questions, qui enchaînent sur l'intervention précédente, en la reprenant intégralement (106) ou partiellement (107), pour remettre en cause la légitimité de son énonciation (106 : 'Il n'y a aucune raison de dire que j'ai une angine', paraphrase possible de l'énoncé en *pourquoi*) ou pour rejeter un présupposé qu'elle véhicule (107 : 'j'ai un cœur'). S'agissant de l'intégration du propos antérieur de l'interlocuteur, on a affaire là à des cas de *dialogisme interlocutif citatif*.

D'autres structures permettent au locuteur d'anticiper sur le discours de l'interlocuteur, marquant alors le *dialogisme interlocutif anticipatif*. Il est question, par exemple, des énoncés interrogatifs du type *P, peut-être ?*, par lesquels on attribue à l'interlocuteur un propos qu'il pourrait tenir, en le contestant d'avance :

- (108) Richard. – Trouve une excuse, au moins ! Cherches-en une.
Jef, très doucement. – Cherchez-en une, Marceline, ce sera gentil.
Richard. – **Tu l’aimais, peut-être ?**
Marceline. – Oui, c’est ça, je l’aimais.
Richard. – Elle l’aimait ! (Hurlant.) Elle l’aimait ! C’est admirable ! (Achard, Frantext)
(= Tu vas nous dire que tu l’aimais ?)

Il y a enfin dans notre corpus des structures linguistiques qui marquent le *dialogisme intralocutif*. Il s’agit des propositions introduites par un *non que* non causal (voir *infra*) et de la négation métalinguistique employée dans le contexte des auto-corrections :

- (109) Les écrivains d’aujourd’hui sont bien intelligents ; et le public lui-même... certains succès faciles de la fin du dernier siècle seraient, en 1936, inimaginables. **Non que des oeuvres au-dessous du médiocre ne connaissent encore de gros tirages**, mais il n’y a plus de méprise à leur sujet. (Mauriac, Frantext)
(= Je ne veux pas dire que...)
- (110) Et quand il est devant ses élèves, le prof est tout seul et il a la trouille ! **Non**, pardon... **pas la trouille** : *le trac* (yves-simony.net, in Larrivée & Perrin 2010 : 180)

Les deux structures opèrent au niveau du métadiscours du locuteur. Le connecteur *non que* introduit un commentaire métadiscursif par lequel celui-ci annule une interprétation possible de son discours, tandis que la négation métalinguistique rejette un terme employé par le locuteur dans son discours antérieur, que celui-ci trouve inadéquat et effectue une auto-correction de ce propos, en proposant un autre terme, plus approprié.

En tant que marqueurs de dialogisme intralocutif, *non que* et la négation métalinguistique font s’opposer deux discours qui émanent tous les deux de la même instance énonciative – le locuteur. Ils ne sont donc pas forcément polémiques dans ce contexte.

La plupart des marqueurs polémiques analysés étant dialogiques, ils permettent, on l’a vu, de représenter un discours autre, en inscrivant ainsi une autre subjectivité dans le fil du discours. En examinant le corpus nous avons identifié plusieurs formes de représentation d’un discours autre (RDA), que nous présenterons dans ce qui suit.

1.3.2. Formes de RDA

Dans les énoncés polémiques que nous étudions, le discours d’autrui, que ce soit le discours de l’interlocuteur ou celui d’un tiers, est représenté moyennant une reprise totale ou partielle ou bien sous une forme beaucoup plus concise. Tout en représentant ce discours, le locuteur recourt à des moyens divers pour le rejeter ou même le disqualifier, en tant que dit ou dire : le tour phrastique (questions oppositives (voir *infra*), tours exclamatifs, négatifs...), une intonation particulière, des mots à fonctionnement polémique (les adverbes *pourquoi* et *peut-être*, le connecteur *parce que*...), des formes verbales à valeur exclamative (conditionnel, subjonctif ou infinitif), etc.

Nous avons isolé une grande diversité de formes de RDA :

- reprise polémique en discours direct, par exemple dans des énoncés échoïques du type *Mot interrogatif + Cond. / Inf. ?* :

(111) [...] Je sais que là où vous êtes, il n’y a aucune place pour moi.

Orian. – Pourquoi n’y en aurait-il aucune ? (Claudiel, Frantext)

Dans ce genre de questions, on représente le dire de l’interlocuteur, tout en en contestant la légitimité. On peut les paraphraser par une séquence du type *Pourquoi dis-tu que... ? Il n’y a aucune raison de le dire*.

- reprise polémique avec explicitation et rejet d’un présupposé véhiculé par le discours représenté, par exemple dans des énoncés

interrogatifs réactifs du type *Parce que p ?* ou *Mot interrogatif + Cond. / Inf. ?* :

- (112) – Ne fais pas cette tête avant de l’avoir vu, dit Kim, je te jure.
– Parce que je vais le voir?
– Bien sûr, là, maintenant, dès que nous aurons fini de dîner, il sera dans la boîte de Delphine, je t’y emmène.
– N’y compte pas. (Rivoyre, Frantext)
(présupposé explicité : ‘tu vas la voir’)
- (113) SEVRAIS. Et Souplier, au moins, on ne le renvoie pas ?
L’ABBÉ. **Pour quel motif le renverrait-on ?** J’ai longtemps parlé de votre affaire avec M. le Supérieur hier soir. C’est à peine s’il a été question de Souplier. (Montherlant, Frantext)
(présupposé explicité : ‘on le renvoie’)

- reprise polémique en discours indirect :

- (114) – Ne change pas !
– Franchement, je ne vois pas pourquoi je changerais ! (ex. oral, in Tenchea 2006 : 93)
- (115) Secoue-toi, ils disent. Je ne vois pas pour quel motif me secouer.
(Dhôtel, in Tenchea 2006 : 94)

Dans les exemples ci-dessus, nous avons affaire à des interrogations indirectes du type *Mot interrogatif + Cond. / Inf. ?*. Il nous semble que, lorsqu’elles sont représentées en discours indirect, ces questions ne portent plus sur le dire mais sur le dit d’autrui et perdent leur valeur oppositive, interrogeant sur les raisons de l’action envisagée par celui-ci dans discours et ayant donc une valeur causale. Cela ne veut pas dire que l’énoncé réactif qui intègre la question perd lui aussi sa valeur polémique. C’est à la proposition qui introduit le discours indirect, de forme négative (*Je ne vois pas pourquoi/pour quel motif...*), que l’on doit sa polémique.

- reprise anaphorique par des pronoms divers tels que :
 - les démonstratifs *ce, ça* (*Ce n'est pas sérieux !; Et tu crois ça ?; Où es-tu allé chercher ça ?; Ce n'est pas du tout ça !; Ne me dis pas ça à moi !*) ;
 - le pronom personnel neutre *le* (*Qui le croirait ?; Ça, je ne vais pas le croire !*) ;
 - le pronom *y* (*Je n'y crois pas !; C'est à n'y pas croire !*) ;
 - le pronom *en* (*Je n'en crois pas un mot*).
- Voici quelques exemples en guise d'illustration :

(116) Suzanne : Ils seront pas virés... Giraud a promis des reclassements.
Patricia : **Et tu crois ça toi ?** Tu perds la tête ma pauvre Suzanne !
On avait dit : pas un seul licenciement ! Si on s'écarte de ça, on est foutus... (television.telarama.fr, 23.07.2010, cons. 30.06.2017)

(117) – Oui, pardon. J'essaie de mettre toutes ces choses bout à bout et ça ne donne rien. Je n'y comprends rien. D'abord qu'est-ce que cet historien pouvait bien fabriquer à l'intérieur de cette maison abandonnée ? **C'est à n'y pas croire !** Tout a l'air faux dans cette histoire !
– C'est quoi d'abord cette expression : « ... c'est à n'y pas croire » ?
Tu crois que je mens ? (Farine, books.google.ro, 30.06.2017)

(118) On dit par exemple que cela va aider le conflit israélo-palestinien ; **je n'en crois pas un mot**. (www.linguee.fr, 1.07.2017)

C'est le dit de l'interlocuteur qui se trouve représenté dans des réactions polémiques de ce type, que celles-ci rejettent globalement. L'exemple (117) est particulièrement intéressant, en ce que, le premier énoncé mis à part, tous les énoncés qui composent la première intervention servent à démanteler pièce par pièce le discours de l'interlocuteur, en dénonçant son incohérence (*J'essaie de mettre toutes ces choses bout à bout et ça ne donne rien*), y compris de façon indirecte, par un aveu d'incompréhension (*Je n'y comprends rien*) ou par une question rhétorique (*D'abord qu'est-ce que cet historien*

pouvait bien fabriquer à l'intérieur de cette maison abandonnée ? = 'Il n'avait rien à faire dans cette maison abandonnée !'), pour enfin le rejeter globalement (C'est à n'y pas croire !), en le qualifiant d'invraisemblable (Tout a l'air faux dans cette histoire !). Cette intervention déclenche une nouvelle réaction polémique chez l'autre interlocuteur, qui reprend la formule C'est à n'y pas croire ! pour dénoncer son utilisation par le premier interlocuteur et explicite ensuite l'accusation qu'elle véhicule ('Je crois que tu mens') pour la repousser.

Dans (118), le rejet du discours d'autrui – un tiers collectif, en l'occurrence – est renforcé par l'emploi d'une forme de négation forte, construite avec un nom de parole.

- nominalisations par des termes métadiscursifs, à savoir des noms de parole ou équivalents, employés au singulier ou au pluriel, qui servent à représenter le dit d'autrui, le plus souvent celui de l'interlocuteur, tout en le disqualifiant.

C'est sa véridicité qui est le plus souvent remise en cause à travers une nominalisation. Celle-ci permet au locuteur de le qualifier d'invraisemblable ou d'exagéré (*Quelle blague !; C'est une plaisanterie/une pure invention/une histoire à dormir debout !; C'est des paroles en l'air/des contes/du cinéma !*) ou même de mensonger (*C'est un mensonge !; C'est des bobards !*) (ex. 76, 83, 86, 93, 94).

Une nominalisation permet également de représenter un discours autre en tant que verbeux et vide de sens, comme dans (119) (*C'est du blabla !*) :

(119) Le pacte de responsabilité de Hollande, **c'est du blabla**.
(www.bfmtv.com, 21.01.2014, cons. 1.07.2017)

D'autres formules servent à représenter le résultat d'un raisonnement de l'interlocuteur (*Épargne-moi tes réflexions !*) ou une opinion de celui-ci (*Épargne-moi tes remarques/commentaires !*). Les noms

utilisés dans ce cas peuvent s'accompagner d'adjectifs qui y ajoutent une nuance d'ironie (*Épargne-moi tes réflexions **philosophiques** !*) :

- (120) – Déjà, oublie Mireille, j'ai horreur de ce prénom. Appelle-moi Fox Trot. Ensuite, aussi légitime que soit ta surprise, **épargne-moi tes remarques**, je suis terrorisée et pas vraiment à même de les apprécier. (Sandoz, books.google.ro, 1.07.2017)

Le locuteur effectue ici une nominalisation du discours de l'interlocuteur en anticipant sa réaction, qu'il rejette d'avance, tout en argumentant son rejet (*je suis terrorisée et pas vraiment à même de les apprécier*).

Une nominalisation peut enfin représenter un mouvement argumentatif d'un discours autre, en invalidant les arguments qu'il avance, considérés comme peu convaincants ou non pertinents (*C'est faible comme **argument** ; Ce n'est pas **un argument***) :

- (121) Il y a des nouvelles dégueulasses, parfois, auxquelles il faut faire face : les guerres, les famines, les catastrophes naturelles. Ça nous perturbe. Mais ça éveille notre conscience. Ça nous pousse à changer, ça nous pousse à aider. Les comptes rendus des accidents d'autos nous incitent à être plus prudents. Mais la connaissance des horreurs de Magnotta ne nous rendra pas moins susceptibles de nous faire dépecer. Ça ne nous apprend rien, si ce n'est qu'il y a de dangereux maniaques sur cette planète, mais ça, ça fait 4 millions d'années qu'on le sait. Admettons que c'est une nouvelle pertinente, parce que hors du commun. **C'est faible comme argument**, mais acceptons-le, pour l'exercice. Un coup qu'on la sait, est-ce qu'on peut passer à autre chose? Le mort ne peut pas être plus mort. Pas besoin d'en faire un feuilleton. (www.lapresse.ca, 4.06.2012, cons. 1.07.2017)

Dans cet exemple, le journaliste représente un argument qu'il avait avancé lui-même – 'la nouvelle est pertinente **parce que hors du**

commun' – argument peu convaincant, auquel il attribue une validité provisoire.

- représentation du dire de l'interlocuteur moyennant des verbes de parole ou équivalents, qui attribuent au discours représenté une valeur illocutoire qui en disqualifie le dire : *Tu rigoles / plaisantes / blagues ! ; Tu causes histoire de causer ! ; Qu'est-ce que tu me chantes / racontes là ?*

(122) ... je ne prendrai pas ta succession à Sérianne... Hein ? « Le docteur s'était redressé de toute sa paternité (...) » il prit le bras de son fils et l'entraîna à l'écart. « **Tu plaisantes ?** Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? » (Aragon, *TLFi*)

- représentation du discours de l'interlocuteur moyennant une interjection onomatopéique à emploi réactif : *Taratata !*, qui exprime le désaccord ou même le dédain vis-à-vis de ce discours, et *Blablaba !*, qui évoque le verbiage.

La représentation du discours autre joue ici au niveau suprasegmental : ces interjections servent à rejeter le discours représenté tout en imitant le rythme et la mélodie :

(123) – Je vous ai attendu toute cette semaine, la semaine dernière aussi.
– **Taratata !** Pourquoi pas depuis un an. (Becque, in *PR* 2016)

Dans cet exemple l'interjection annule l'effet perlocutoire d'un reproche visant le locuteur, qui ironise contre l'interlocuteur en renchérissant sur son propos.

L'attribution de la responsabilité énonciative du discours représenté peut se faire de façon explicite ou implicite. Elle est explicitement attribuée à l'interlocuteur dans des formules comme *Tu rigoles ? , Et tu crois ça , toi ? , Où es-tu allé cherché ça ? ; C'est ton avis ,*

Épargne-moi tes réflexions ; Ne me dis pas ça à moi !, moyennant un pronom de 2^e personne, un adjectif possessif ou bien la désinence verbale. Elle reste implicite, par exemple, dans des énoncés du type *Pourquoi + Cond. ?* ou *Parce que p ?*, pouvant être explicitée à l'aide d'une paraphrase : *Pourquoi dis-tu que... ?* ou *Tu veux dire que... ?* :

(124) – Au fond, dit Zazie, je voudrais bien savoir ce xé.

– Quoi ?

– Ce xé qu'un homosessuel.

– **Parce que tu ne le sais pas ?** (Queneau, Frantext)

(= Tu veux dire que tu ne le sais pas ?)

En abordant jusqu'ici des aspects concernant la syntaxe des marqueurs polémiques analysés, leur degré de figement, ainsi que leur nature polyphonique ou dialogique, nous avons touché également à des aspects concernant leur fonctionnement sémantico-pragmatique. Nous nous y arrêterons plus longuement dans le chapitre suivant.

1.4. Description sémantico-pragmatique

À l'instar de L. Pop (2010), qui étudie l'orientation discursive de certains marqueurs linguistiques (narrative, descriptive et dialogale), nous pourrions décrire les structures linguistiques qui nous intéressent en tant que marqueurs ayant une orientation discursive de type polémique. En prenant appui sur les définitions données par Pop (*ibid.*) des orientations narrative, descriptive et dialogale, nous pourrions définir l'*orientation polémique* (OP) comme le sens, signalé par des marques linguistiques, qui suggère au destinataire un développement discursif polémique local ou global.

Situés au niveau d'analyse *micro*²⁹, ces marqueurs ont un fonctionnement discursif qui indique, en effet, au niveau d'analyse *méso*, des développements possibles du discours. Étant utilisés surtout dans le contexte de l'interlocution, ils apparaissent le plus souvent dans une intervention réactive qui marque l'apparition d'un désaccord opposant les interlocuteurs sur un point donné. Cette intervention peut déclencher une nouvelle réaction polémique, ce qui donne lieu à une structuration discursive locale de type agonal, qui repose sur l'enchaînement des interventions polémiques les unes sur les autres, ayant pour résultat une séquence polémique. En guise d'illustration, nous renvoyons aux exemples (68), (108), (112) et (117) dont nous reprenons ci-dessous, pour faciliter la lecture, les trois premiers sous (125), (126) et (127), avec un contexte un peu plus large pour (125) et (127) :

(125) – Un autel dans un hôtel... ça serait bien, non ?

– Mais qu'est-ce qu'on ferait des filles ?

– On n'aurait qu'à les déguiser en nonnes ?

– N'importe quoi ! Tu dis ça pour rire ?

– Mais non, pourquoi qu'on pourrait pas mélanger les deux d'abord ?

– Ben tu sais bien... Sodome et Gomorrhe... Tous ces trucs... Faut pas plaisanter avec ça, Paul !

– Au contraire, le péché dans un coin, le pardon dans l'autre, ça aurait d'la gueule !

– Le « vice et la vertu » qu'on pourrait l'appeler, l'hôtel !

²⁹ Au niveau *micro* se situent les marques linguistiques lexicales et grammaticales qui forment les énoncés. Au niveau *méso* a lieu une structuration discursive locale de type *descriptif*, *narratif*, *argumentatif*, *dialogal*, etc., qui constitue une étape intermédiaire dans la production du discours. Enfin, au niveau *macro* la structuration discursive est complète et donne lieu à des entités textuelles globales, plus précisément à des genres textuels tels que : *le portrait*, *le fait divers*, *la fable*, *la lettre*, *la publicité*, *le débat*, etc. (cf. Pop 2010).

– **Faut rien exagérer**, la prière n’a rien à voir avec la vertu !
(Birnbaum³⁰, www.erudit.org, 9.06.2017)

(126) Richard. – Trouve une excuse, au moins ! Cherches-en une.

Jef, très doucement. – Cherchez-en une, Marceline, ce sera gentil.

Richard. – **Tu l’aimais, peut-être ?**

Marceline. – **Oui, c’est ça, je l’aimais.**

Richard. – **Elle l’aimait !** (Hurlant.) **Elle l’aimait ! C’est admirable !** (Achard, Frantext)

(127) – Ne fais pas cette tête avant de l’avoir vu, dit Kim, je te jure.

– Parce que je vais le voir?

– Bien sûr, là, maintenant, dès que nous aurons fini de dîner, il sera dans la boîte de Delphine, je t’y emmène.

– N’y compte pas.

– Écoute, ne sois pas bête... (Rivoyre, Frantext)

L’exemple (125) contient une séquence polémique constituée d’échanges formés, pour la plupart, d’une suggestion et de son rejet. Une objection à une suggestion formulée dans la première intervention indique d’emblée la possibilité de l’apparition d’un dissensus dans l’interaction. Suit une deuxième suggestion, faite par le même locuteur, qui sera rejetée carrément, étant considérée comme insensée. L’autre interlocuteur maintient sa position en mettant en question le bien fondé du rejet de ses suggestions, ce qui marque la cristallisation du dissensus, qui prend fin au moment où les deux hommes décident de monter voir la chambre où ils pensent installer l’autel.

Dans (126) la séquence polémique débute par la question *Tu l’aimais, peut-être ?* de Richard, qui avance une excuse que Marceline pourrait présenter, tout en exprimant d’avance son désaccord. La femme confirme en défiant Richard, qui manifeste à nouveau son désaccord, de façon très violente cette fois, en délocutant son interlocutrice.

³⁰ D. Birnbaum, « Le propre de l’homme », *Moebius*, 135/2012, p. 63-66.

Enfin, dans (127) la séquence polémique se construit autour du refus d'un des interlocuteurs de réaliser l'action envisagée par l'autre (Kim).

Au niveau *macro*, une structuration discursive de ce type caractérise les divers genres discursifs agonaux, comme *le débat*, *la polémique*, *la dispute*, d'une part, *l'altercation*, *la querelle*, *la scène de ménage*, *l'engueulade*, d'autre part (voir chap. II).

Nous avons montré (chap. III.1.2.) que les marqueurs polémiques que nous décrivons se présentent comme des structures phrastiques plus ou moins figées, construites sur divers types de matrices syntaxiques, au sein desquelles il y a de la variation (structures semi-figées) ou non (structures complètement figées).

Le sens de ces structures est non compositionnel lorsque le figement est complet ainsi que dans le cas de certaines structures semi-figées. Il peut alors être défini en décrivant le contenu des structures en question moyennant une paraphrase :

Je me gênerai ! [pour signifier, par antiphrase, qu'on n'entend pas se priver d'agir] (TLFi)

Cause, tu m'intéresses [pour marquer son dédain, une fin de non recevoir] (*ibid.*)

(128) CHAMPIGNON, ironique. – [...] Je maintiens ma plainte énergiquement.

DÉSIRÉE. – Champignon, tu ne feras pas ça !

CHAMPIGNON. – Je le ferai !

DÉSIRÉE. – Tu aurais le coeur de me fourrer en prison ?

CHAMPIGNON. – Probable...

DÉSIRÉE. – Champignon !...

CHAMPIGNON. – **Cause, tu m'intéresses.** (Courteline, TLFi)

Tu parles !

[Marque l'incrédulité, le désaccord, la réprobation du locuteur]

- (129) Goethe eut le sentiment qu'il avait encore bien des choses à apprendre. « De ce jour, clama-t-il, magnifiquement, selon les habitudes de son génie, commence une époque nouvelle ! » **Tu parles !** par la suite, comme le système était excellent, on se mit à fabriquer des héros en série, et qui coûtèrent de moins en moins cher, à cause du perfectionnement du système. (Céline, *TLFi*)

[Marque l'approbation du locuteur, le fait qu'il renchérit sur ce qui vient d'être dit] (*ibid.*)

- (130) Dans les premiers temps, c'était franc, mon vieux. Y en avait, j'l'ai vu, qui collaient leurs musettes et même leur armoire dans une voiture de gosse qu'i's poussaient sur la route. – Ah! **tu parles!** c'était l'bon temps d'la guerre! Mais on a changé tout ça. (Barbusse, *TLFi*)

On remarque également que le recours au contexte, qui explicite l'intention communicative du locuteur, est indispensable dans le décodage du sens de ces constructions.

Il y a aussi des structures semi-figées ayant un sens analytique telles que *C'est une plaisanterie !*, *C'est impossible !*, etc. Mais dans ce cas aussi, c'est le contexte qui fournit l'interprétation correcte et complète de ces énoncés, qui acquièrent une valeur polémique seulement en emploi réactif, où ils rejettent le discours sur lequel ils enchaînent, tout en le qualifiant de faux, d'inacceptable, etc. Ce constat est valable également pour les structures quasi-libres comme, par exemple, les énoncés du type *Puisque p, q, Parce que p ?, P, peut-être ?,* etc., dont le sens oppositif s'actualise en contexte.

À l'instar d'A. Dziadkiewicz (2007), qui s'intéresse aux *phraséologismes pragmatiques*³¹ (et particulièrement à leur traduction

³¹ Terme proposé par H. Burger, dont il traite dans des ouvrages comme *Idiomatik des Deutschen* (Max Niemeyer, Tübingen, 1973) et *Handbuch der Phraseologie* (H. Burger et al., De Gruyter, Berlin-New York, 1982).

automatique), nous pourrions décrire ces structures en tant que phraséologismes pragmatiques, car elles représentent des formulations plus ou moins conventionnelles, réalisant des actes de langage déterminés, à savoir des actes agressifs, qui ne peuvent pas être décrits en dehors de leur contexte d'énonciation. Nous pourrions expliquer leur fonctionnement sémantico-pragmatique en prenant appui sur la description que Dziadkiewicz fait des phraséologismes pragmatiques (PP).

Elle distingue des *PP ouverts*, formé d'*éléments constants* et d'*éléments variables*, et des *PP fermés*, qui bloquent la variation. Dans le cas des PP ouverts, les éléments constants constituent la « partie relationnelle » des phraséologismes, qui indique l'intention communicative du locuteur, ainsi que sa position à l'égard de l'interlocuteur. Celle-ci peut contenir des éléments variables dépendant du contexte d'énonciation (par exemple des marques grammaticales du locuteur et de l'interlocuteur : pronoms personnels, formes verbales, possessifs, etc.). Les éléments variables composent la « partie informative », qui apporte des éléments de contenu spécifiques. Ainsi, un énoncé comme

(131) *Merci de bien vouloir / accuser réception de mon message.*

comprend une partie relationnelle réalisée par *Merci de bien vouloir...*, qui indique l'acte accompli à travers l'énoncé (REMERCIER), et la partie informative *accuser réception de mon message*, qui fournit le contenu propositionnel de l'acte.

Les PP fermés ne comprennent pas de partie informative. C'est le cas, par exemple, des salutations : *Bonne journée !, À bientôt !*, etc.

Le fonctionnement discursif des phraséologismes pragmatiques ayant une orientation polémique (PP_{OP}) peut être expliqué de la même manière : leur valeur illocutoire, de nature agonale, est encodée dans leur partie figée (la partie relationnelle, dans les termes

de Dziadkiewicz), tandis que l'enjeu du conflit est dévoilé par leur partie libre (la partie informative). Ci-dessous, en guise d'illustration, une question du type *Parce que p ?* insérée dans un contexte où elle a une valeur oppositive. Cette valeur est inscrite dans la partie fixe de ce PP_{OP}, à savoir le tour interrogatif en *parce que*, qui sert à mettre en doute le contenu de l'énoncé sur lequel il enchaîne (contenu implicite : 'chez nous les choses changent') et qui est repris dans la question, dans sa partie libre :

- (132) Il ignorait ce qu'était l'histoire qui est de la vie mêlée au temps.
- L'histoire, lui dis-je, c'est quand les choses changent avec le temps.
- **Parce que, chez vous, les choses changent ?**
- Elles ne font que ça. Et elles restent les mêmes. Elles demeurent et elles changent. Elles sont imprévisibles et pourtant nécessaires.
(D'Ormesson, Frantext)

Dans le cas des PP_{OP} complètement figés, qui sont dépourvus de partie informative, l'enjeu du conflit reste implicite.

Nous allons présenter dans ce qui suit les principaux sens illocutoires véhiculés par toutes ces structures.

1.4.1. Valeurs sémantico-pragmatiques

Comme on a déjà pu le voir, les phraséologismes pragmatiques auxquels nous nous intéressons ont une sémantique « agonale ». Étant utilisés surtout dans l'interaction, ils permettent aux interlocuteurs de mettre en place diverses stratégies sémantico-pragmatiques visant à mettre en cause le discours de l'adversaire. La mise en cause du discours d'autrui peut se faire de façon catégorique ou atténuée. De nombreuses structures impliquées dans ce processus permettent aux interlocuteurs de dissimuler leur vraie intention communicative derrière ces formules des plus variées.

Les différentes valeurs sémantico-pragmatiques des PP_{OP} s'actualisent en contexte. L'examen du corpus nous a permis d'identifier les catégories de valeurs illocutoires suivantes :

- le rejet d'un dit, à savoir d'un contenu explicite ou implicite véhiculé par le discours autre.

Au sein de chacune des quatre catégories de structures que nous avons décrites il y a des formules qui expriment un rejet catégorique ainsi que des formules qui rejettent le dit de manière indirecte. Le premier cas de figure peut être illustré par des structures telles que :

- structures assertives négatives, par exemple des énoncés qui rejettent le dit de l'interlocuteur en contestant sa véridicité : *Ce n'est pas vrai ;*

- structures interrogatives, à savoir des questions à valeur exclamative que le locuteur énonce sous l'emprise d'affects négatifs comme l'indignation : *Qu'est-ce que tu me chantes là ?!*, *Comment peux-tu dire une chose pareille ?!*, qui peut s'accompagner d'une nuance d'ironie : *Où es-tu allé chercher ça ?!*, *Et puis quoi encore ?!*

- structures exclamatives de toutes sortes : *N'importe quoi !*, *Quelle blague !*, *Mais c'est tout le contraire !*, *Ça, je vais pas l'avalier !*, *C'est pas du tout ça !* Parfois le rejet du dit de l'adversaire s'accompagne d'une attaque *ad personam* : *Tu ne sais même pas de quoi tu parles !*

- structures injonctives, comme, par exemple, *Soyons sérieux !*, formule qui peut servir à rejeter une opinion d'autrui :

(133) Et aujourd'hui on nous dit : « On a failli revenir à 65 députés, on est quasiment le double, on a sauvé les meubles ». **Soyons sérieux !** Nous avons perdu en cinq ans deux élections présidentielles et cette fois, sans être au second tour !
(www.libertepolitique.com, 27.06.2017, cons. 10.07.2017)

Pour atténuer le rejet d'un dit on recourt à des stratégies discursives diverses telles que :

- l'emploi d'une question rhétorique : *Qui le croirait ?* (= *Personne ne le croirait*) ;

- le rejet par antiphrase : *C'est ça !*

(134) – Je suis sûr que ça te plaira !

– Oui, **c'est ça**... (fr.wiktionary.org, 10.07.2017)

- l'emploi d'une forme de négation atténuée : *Ce n'est pas tout à fait ça* ;

- l'expression sous la forme d'une hypothèse d'un jugement portant sur la valeur de vérité du dit d'autrui : *Et si c'était faux ?*

(135) Neumann – « Tout profite à Marine Le Pen » : et si c'était faux ?

(www.lepoint.fr, 9.05.2015, cons. 10.07.2017)

- le rejet d'un dire, réalisé, par exemple, moyennant une question du type *Pourquoi + Cond. ?* (ex. 106, 111) ;

- le refus de réaliser une action envisagée par l'interlocuteur, exprimé par des questions du type *Parce que p ?* ou *Pourquoi + Cond. ?* :

(136) – Allez, file.

– **Et pourquoi je filerais ?** (ex. oral, TV5)

(137) – Un ordre, c'est un ordre ! En cas de mobilisation, faut vous rendre à votre dépôt vêtu d'un uniforme. Vous écoutez le français ?

– Parce que vous croyez que je me laisserais mobiliser ? (Gibeau, Frantext)

(= Je n'en ai la moindre intention / Je refuse de le faire)

ou de ne pas réaliser une action que celui-ci déconseille ou même interdit, dans ce cas le refus étant exprimé par des formules comme *Je vais me gêner !*, *Je me gênerai(s) !* (ex. 74, 89, 90, 138) :

(138) EUSÈBE. – Touchez pas !

BIGOURET. – **Je vais me gêner !** (Labiche, www.cnrtl.fr)

- l'interdiction de parler, cas de figure qui situe le conflit au niveau de l'espace de l'interlocution.

Entrent en jeu ici des structures injonctives comme *Arrête de raconter des histoires !*, *Ne me dis pas ça à moi !*, *Épargne-moi tes réflexions !*, *Garde tes commentaires pour toi !*, etc., qui expriment l'interdiction de façon directe, ou des structures assertives ou exclamatives qui l'expriment de façon indirecte, telles que *On t'a assez entendu*, *Et ta sœur ?!*

- le refus du locuteur de prendre en compte l'intervention de l'interlocuteur et partant de s'engager dans l'interaction : *Cause toujours, tu m'intéresses !* (= *Tu peux parler, ça ne m'intéresse vraiment pas*).

Les diverses stratégies sémantico-pragmatiques adoptées par les interlocuteurs dans une interaction agonale n'ont pas le même degré d'agressivité. Ce constat est valable également pour les différents marqueurs agonaux mobilisés dans l'interaction, qui ont des degrés de polémique variables. Nous traiterons de cette question dans la section suivante, qui clôt ce chapitre.

1.4.2. Degrés de polémique

S'il fallait comparer quant à leur degré de polémique les marqueurs agonaux étudiés, nous placerions en bas d'une échelle allant du degré le plus faible au degré le plus fort les structures assertives, dont le caractère polémique n'est pas très saillant. Au sein de cette catégorie, il nous semble que les structures causales du type *puisque p, q* ont un degré de polémique un peu plus élevé que les autres structures assertives, car, comme on va le voir ci-après, tout en

rejetant le contenu *p*, à travers le segment *q* le locuteur accomplit un acte menaçant pour son interlocuteur :

- (139) – Écoutez, puisque j’ai si bien commencé de vous compromettre, comme on dit, je ferais peut-être mieux de continuer. Une erreur n’est souvent qu’une vérité coupée en herbe. (Romains, Frantext)

Plus polémiques seraient les structures interrogatives, qui constituent de fausses questions, ayant pour la plupart une valeur exclamative. Nous les disposerions au milieu de l’échelle. À l’intérieur de cette catégorie de marqueurs il est plus difficile d’établir une hiérarchie des énoncés en fonction de leur gradient de polémique. Nous remarquons le cas des questions du type *Pourquoi* + Cond. ?, *P*, *peut-être* ? et *Parce que p* ?, dont le caractère polémique est dû, à part l’intonation et le contexte, respectivement aux adverbes *pourquoi* et *peut-être* et à la locution conjonctionnelle *parce que*, qui, dans ces structures interrogatives, perdent leur sens de base, acquérant une valeur polémique.

En haut de l’échelle de polémique se trouveraient les énoncés exclamatifs, qui représentent une réaction plus vive du locuteur face au discours adverse, où au rejet s’associe un mouvement exclamatif plus ou moins fort, impliquant des affects comme l’indignation ou même la colère. En tant que marqueurs très polémiques, les structures exclamatives sont concurrencées par les structures injonctives, qui, exprimant principalement l’interdiction de parler, servent à accomplir des actes encore plus agressifs.

Après cette présentation des particularités syntaxiques et sémantico-pragmatiques des marqueurs polémiques analysés, nous décrirons plus en détail, dans le chapitre suivant, quelques-uns de ces marqueurs.

2. Études de cas

Nous nous arrêterons dans ce chapitre à quelques marqueurs qui inscrivent la polémique dans le discours, à savoir des constructions assertives causales, des structures interrogatives du type *Mot interrogatif + Cond. / Inf. ?*, *P, peut-être ?* et *Parce que p ?* ainsi que des énoncés exclamatifs au conditionnel, au subjonctif et à l'infinitif. Nous nous intéresserons à leur fonctionnement dans des séquences discursives polémiques. Nous ferons une étude sémantico-pragmatique des ces séquences polémiques, que nous décrirons en les opposant à des séquences non polémiques. Nous analyserons la façon dont on peut construire de la polémique à partir de ces formes linguistiques, qui ne sont pas spécialisées pour l'exprimer, mais peuvent, dans certaines conditions, acquérir une valeur polémique, faisant s'opposer deux ou plusieurs discours en co-présence.

2.1. Constructions causales

Nous traiterons ici de deux catégories de constructions causales : les structures du type *Puisque p, q* ou *Q, puisque p*, où le connecteur *puisque* a une valeur oppositive, et les structures du type *p, non que q, mais r*, où le segment en *non que* sert à rejeter une cause possible du fait exprimé dans *p*.

2.1.1. Constructions causales en *puisque*

Dans une structure causale du type *Puisque p, q* ou *Q, puisque p* la conjonction *puisque* relie les actes de parole réalisés à travers *p* et *q*, se comportant comme un connecteur pragmatique. Le locuteur affirme *p* pour justifier l'énonciation de *q*. L'acte accompli à travers le

segment *puisque p* est plus précisément un acte d'argumentation qui légitime l'acte d'énonciation (ex. 140) ou l'acte illocutoire réalisé à travers *q* (ordre (ex. 141), conseil (ex. 142), proposition (ex. 143), etc.) :

(140) Il est chez lui **puisque** il y a de la lumière à sa fenêtre.

(= Je peux dire qu'il est chez lui, car on voit de la lumière à sa fenêtre)

(141) Sors, **puisque** je l'ordonne. (in Wilmet 2003 : 611)

(142) **Puisque** tu ne l'aimes plus, quitte-le.

(143) **Puisque** vous ne dormez pas, cautions. (in TLFi)

La relation causale instituée par *puisque* est donc de nature argumentative et non pas factuelle, comme dans le cas de *parce que*, qui introduit la cause d'un fait (cf. Nazarenko 2000).

Le mouvement argumentatif s'appuie sur une donnée *p* présentée comme déjà admise par l'interlocuteur (*tu ne l'aimes plus*) ou rendue évidente par la situation d'énonciation (*il y a de la lumière à sa fenêtre*), ayant donc un caractère incontestable, ce qui fait qu'on ne peut pas ne pas admettre *q*.

Le segment introduit par *puisque* est une structure polyphonique qui fait se superposer deux points de vue : le point de vue *p*, attribuable à un autre être discursif, dont le locuteur ne conteste pas le bien fondé, et un point de vue relationnel (dans les termes de Nølke *et al.* 2004) du type 'p légitime l'énonciation de q', pris en charge par le locuteur.

Dans ce qui suit nous nous intéresserons aux cas où le locuteur s'oppose à *p*, point de vue qu'il fait endosser à son interlocuteur, tout en le contestant. En examinant notre corpus³², nous avons observé

³² Notre corpus d'énoncés en *puisque* comprend des exemples tirés pour la plupart de la base de données Frantext, que nous avons interrogée par des recherches multicritères. Nous avons défini deux types de séquences :

Séquence 1 : **puisque &e(g=Per S) &e(g=V)**, correspondant à la partie *puisque p* des énoncés étudiés ;

Séquence 2 : **&e(g=V)**, correspondant à la partie *q*.

que, dans ce cas de figure, dans l'énoncé *Puisque p, q*, le segment *p* peut être réalisé par plusieurs types de structures. Il peut y avoir des structures en *tu* ou *vous* telles que :

- *tu / vous + V + tout / tant de choses, dons, inspiration, etc.*, où *V = savoir, connaître, pouvoir, voir, avoir, etc.* :

(144) **Puisque tu sais tout**, dis-moi s'il fera beau cet été ! (in Riegel *et al.* 2009 : 620)

- *tu / vous + V + plein d'idées, V = avoir* :

(145) Enflé toi-même ! grogne Liège, vexé. Enfin, c'est vrai ! Sous prétexte que j'ai rejoint depuis les grands combats, tu ne rates pas une occasion de m'emboîter ! **Puisque tu as tout vu, que tu sais tout, que tu as des idées plein la tête...**

– Oui, j'en ai. C'est défendu, peut-être ?

– Alors laisses-en sortir un peu, qu'on en profite. (Genevoix, Frantext)

- *tu es si + adj.*, où *adj. = fort, habile, malin, adroit, mariole* :

(146) [...] Pourquoi me retires-tu ta main ?

Azarias. – Tu n'as plus besoin de moi **puisque tu es si fort** [...] (Claudé, Frantext)

(147) [...] Et pourquoi va-t-il au Bilboquet, d'abord, et pas ici. Tu peux l'expliquer ?

Claire. **Puisque tu es si habile**, il fallait réussir ton affaire avec Madame. Mais tu as eu peur. (Genet, Frantext)

L'expression $\mathcal{E}(g=Per\ S)$ représente une entité appartenant à la catégorie grammaticale des pronoms personnels ou à celle des substantifs et correspond au groupe du sujet, tandis que $\mathcal{E}(g=V)$ constitue une entité de type verbe.

Parmi les résultats obtenus, nous avons ensuite identifié les énoncés ayant un fonctionnement discursif polémique.

(148) – Autrefois, il a possédé tout le terrain où il y a maintenant l'unipark, il avait ça de famille, c'est un monsieur bien.

– **Puisque tu es si malin**, dit Petit-Pouce, est-ce que tu sais, toi, à qui ça appartient maintenant ces terrains ? (Queneau, Frantext)

(149) « [...] je vous explique pourquoi nous avons gagné notre guerre et pourquoi vous avez perdu la vôtre ». Les yeux de Blondinet brillent de colère : « **Puisque t'es si mariolle**, tu pourrais peut-être nous expliquer pourquoi vous avez perdu la paix ? » « La paix ? » dit le sergent étonné. Les types crient : « Oui. La paix ! La paix ! » (Sartre, Frantext)

Dans ce dernier type de structures l'adjectif indique une qualité valorisante pour l'interlocuteur, que le locuteur met en cause tout comme sa capacité de tout savoir, connaître, pouvoir (faire), etc., dont il s'agit dans les exemples précédents.

En énonçant *puisque p*, le locuteur réagit à un comportement verbal de l'interlocuteur, à partir duquel il en crée une image qui sera véhiculée à travers *p* (*tu sais tout / tu es très fort*, etc.). Son attitude épistémique par rapport à *p* se traduit par la mise en scène d'un accord feint : le contenu *p* est accepté discursivement mais en réalité il n'est pas validé, étant au contraire rejeté. Le locuteur n'engage donc pas de lien de responsabilité par rapport à *p*, qu'il fait assumer à l'interlocuteur, qui, à travers son activité de parole, fait croire qu'il pense tout savoir, être très fort, etc. La présence dans le co-texte d'une marque de rejet (le verbe *prétendre*, dans (150)) augmente le caractère polémique de la séquence *puisque p*, du fait que le refus du locuteur d'admettre *p* ne se cache plus sous un accord apparent, étant explicitement exprimé :

(150) BERENGER. Cela est impossible.

JEAN. Pourquoi cela est-il impossible?

BERENGER. Parce que c'est impossible.

JEAN. Expliquez-moi pourquoi cela est impossible, **puisque vous prétendez être en mesure de tout expliquer...**

BERENGER. Je n'ai jamais prétendu une chose pareille.

JEAN. Alors, pourquoi vous en donnez-vous l'air ! (Ionesco, Frantext)

Le segment en *puisque* est inséré ici au milieu d'une séquence polémique dont l'intervention finale, produite par le personnage Jean, qui est aussi le locuteur de *puisque p*, explicite l'idée que, par son comportement énonciatif, son interlocuteur (Bérenger) avait construit de lui-même l'image de quelqu'un qui est capable de tout expliquer, image qui est contestée dans le segment *puisque p*. Cet exemple vient donc confirmer les hypothèses sur lesquelles nous avons appuyé la description du fonctionnement discursif des constructions causales en *puisque* que nous avons proposée.

En mettant en doute *p*, qui véhicule, on l'a vu, une image valorisante de l'interlocuteur, le locuteur menace la face positive de celui-ci, correspondant, selon Kerbrat-Orecchioni (1996), à l'ensemble des images valorisantes que l'on crée et véhicule de soi-même dans l'interaction.

Dans les structures attributives du type *tu es si* + adj., tout comme le connecteur *puisque*, l'adverbe *si* fonctionne comme un marqueur polyphonique, faisant se superposer le point de vue *p* et un point de vue qui indique la façon dont le locuteur se situe par rapport à *p*. Du fait de l'orientation polémique de l'énoncé, *si* ne marque pas là le haut degré de la qualité exprimée par l'adjectif, que le locuteur refuse de lui attribuer.

La deuxième partie des énoncés analysés, *q* (par exemple *dis-moi s'il fera beau cet été*, dans (144)), est généralement lancée comme un défi, que l'interlocuteur doit relever s'il ne veut pas nuire à l'image qui lui a été associée. *Q* représente d'habitude un acte directif, demande de dire dans la plupart de nos exemples, dont la légitimité est assurée par l'assertion de *p*.

Il nous semble que la lecture polémique de ces énoncés est due à la présence, dans la partie *puisque p*, d'un terme indiquant une

capacité (savoir, connaître, pouvoir, etc.) ou une qualité (fort/habile/malin, etc.), que l'interlocuteur s'attribuerait au plus haut degré (savoir *tout*/être *très* malin), fait qui est dénoncé par le locuteur. Dans le cas des structures polémiques du type *puisque tu sais tout*, par exemple, le verbe *savoir* s'accompagne d'un *tout* générique, ce qui renvoie à un savoir absolu, difficilement attribuable à qui que ce soit et donc contestable. Si, dans le même type de structures, le verbe est associé à un *tout* spécifique, celles-ci perdent leur caractère polémique et expriment un constat :

(151) Puisque tu sais tout, ce n'est pas la peine que je continue de t'en parler.

(152) [...] comment avez-vous appris votre deuil ? Cette nuit que vous l'attendiez, prête à fuir avec lui, que pensiez-vous ? Que fîtes-vous en ne le voyant pas apparaître ?

- Puisque vous savez tout, dit-elle d'une voix désolée, vous savez bien que je n'avais plus à l'attendre, après que j'avais averti Gratien. (Gide, Frantext)

(*tout* = tout ce qui s'est passé)

Dans (152), l'incise *d'une voix désolée*, qui indique le ton de la voix du personnage, montre aussi qu'il ne s'agit pas là d'un échange polémique.

Nous avons isolé aussi des structures en *je* du type *je suis* + SN, où S = *idiot*, *canaille*, etc. :

(153) [...] mais moi, je veille, moi je te donne à manger, moi j'écoute ton bruit.

- Quel bruit ?

- Un sacré bruit.

- Idiote !

- Et je voulais t'annoncer une grosse nouvelle. **Puisque je suis une idiote**, je ne te l'annoncerai pas. (Cocteau, Frantext)

- (154) Ses yeux eurent un éclat fugace, presque gai, et s'éteignirent, de nouveau atones.
 – Je pourrais vous répondre, dit-il, que ça ne vous regarde pas. Mais **puisque je suis une canaille**, je serai aussi franc que vous : j'ai touché ma commission il y a une dizaine de jours. (Genevoix, Frantext)

Dans ces exemples, *p* correspond à l'image que l'interlocuteur véhicule du locuteur de l'énoncé en *puisque* à travers son discours, de façon explicite (ex. 153) ou implicite, image dévalorisante que celui-ci semble valider mais qu'il ne peut évidemment pas partager. En s'appuyant sur *p* il énonce *q*, qui représente d'habitude un acte défavorable à l'interlocuteur, dont la réalisation porte atteinte à sa face positive. Dans (153) l'énoncé en *puisque* répond à l'injure (*Idiotie !*) qu'on a adressée au locuteur, embrayeur de polémique qui déclenche des représailles matérialisées dans une négation illocutoire correspondant au refus du locuteur d'accomplir l'acte ANNONCER, dont la réalisation avait été envisagée.

2.1.2. Constructions causales en *non que*³³

Nous nous proposons de traiter ici des constructions causales introduites par le connecteur *non que*, qui est un marqueur de plurivocité ayant une orientation discursive polémique. Ce marqueur introduit un énoncé polyphonique, appartenant à une structure syntaxique du type *p, non que q, (mais r)*, où le segment *non que q* fait se superposer deux points de vue de polarités opposées :

- (155) Personne ne s'attendait à rien ; **non que le secret eût été gardé**, mais la nouvelle n'avait trouvé que des incrédules. Personne ne croyait à une révolution... (France, Frantext)

³³ Ce chapitre est une version légèrement remaniée d'un article paru dans J. Bres *et al.*, *Dialogisme : langue, discours* (« Gramm-R, Etudes de linguistique française », no. 14), Peter Lang, Bruxelles, 2012 (Vlad 2012).

Dans l'exemple ci-dessus, la subordonnée en *non que* véhicule deux points de vue de polarités contraires, à savoir 'q' (*le secret a été gardé*), que le locuteur présente comme une éventualité attribuable à un autre être discursif et qu'il invalide en lui opposant 'non q' (*le secret n'a pas été gardé*), point de vue qu'il prend en charge.

Il faut remarquer que, si la plupart des marqueurs dont nous nous sommes occupée sont caractéristiques du français oral familier, les structures en *non que* sont employées surtout à l'écrit, en français soutenu³⁴.

Nous traiterons des formes de plurivocité qu'on peut identifier dans ces énoncés, tout en rendant compte des processus ayant engendré leur pluralité. Nous décrivons la configuration polyphonique des énoncés en *non que* dans leurs emplois *causaux*, ainsi que dans leurs emplois *non causaux*, que l'examen de notre corpus nous a permis d'isoler.

S'agissant d'énoncés qui représentent un lieu de confrontation de deux points de vue qui coexistent au sein du même discours, nous tenterons enfin d'établir quel est leur degré de polémique.

A. Énoncés en *non que* à valeur causale

L'analyse de notre corpus nous a permis de distinguer deux types d'emplois causaux du connecteur *non que* :

- *non que* opérateur sémantique de causalité ;
- *non que* connecteur pragmatique, marquant un acte de justification énonciative ou illocutoire.

³⁴ Il est intéressant de remarquer également que l'équivalent roumain de *non que*, la locution conjonctive *nu că*, n'appartient pas au même registre de langue, état employé surtout à l'oral :

Nu-ți spun, nu că n-aș avea încredere în tine, ci fiindcă nu vreau.

'Je ne te le dis pas, non que je ne te fasse pas confiance, mais parce que je ne veux pas.' (cf. Vlad 2015).

Employé comme opérateur sémantique, dans une structure du type *p*, **non que** *q*, *mais* (*parce que*) *r*³⁵, **non que** relie deux contenus *p* et *q*, pour former un contenu nouveau, qui pose *q* comme cause virtuelle de *p* (*cette musique lui déplaisait*, dans (156)), tout en l'écartant (*cette musique ne lui déplaisait pas*) au profit de sa cause réelle *r* (*elle lui causait trop d'impression*) :

- (156) Si le pianiste voulait jouer la chevauchée de la Walkyrie ou le prélude de Tristan, Mme Verdurin protestait, **non que cette musique lui déplût**, mais au contraire parce qu'elle lui causait trop d'impression. (Proust, Frantext)

Le locuteur qui produit un tel énoncé réalise un acte d'assertion qui instaure une relation causale de type factuel, annulant le lien causal qui pourrait s'établir entre *q* et le fait exprimé dans la proposition *p*.

Le rejet de la cause possible *q* s'accompagne d'habitude d'un acte de rectification marqué par l'élément coordonnant *mais* et réalisé par une causale de polarité positive, qui exprime la cause réelle de *p*. Le rapport de subordination causale qui s'établit entre *p* et *r* peut être explicite (*mais parce que r*, ex. 156) ou implicite (*mais r*, ex. 157) :

- (157) Je n'en demandais pas davantage, **non que je ne fusse un petit garçon questionneur et curieux**, mais cette histoire inexpliquée me charmait par son mystère. (France, in TLFi)

La causale attendue après *mais* peut manquer, ce qui crée, comme le remarque A. Nazarenko (2000), un effet d'attente chez le destinataire, qui interprète la phrase comme inachevée et attend qu'on lui fournisse la contrepartie positive de l'énoncé en *non que*.

³⁵ D'autres structures syntaxiques sont également possibles : *p*, *non que q*, *pourtant r* / *seulement r* / *plutôt r* ; *p*, *non que q*, *c'était r* qui... ; *p*, *non que q* ou *que q'* / *non que q*, *ni (que) q'*, (*ni même que q''*) / *non que q*, *non que q'*, *mais r*, etc.

Non que peut enchaîner non seulement sur un contenu propositionnel, mais aussi sur un dire, en faisant coexister deux actes : une justification possible de ce dire et son invalidation.

Il s'agit d'invalider une justification virtuelle de l'acte d'énonciation même (ex. 158) ou d'un acte illocutoire (ex. 159-160), pour en proposer une justification réelle :

(158) Tu ne peux pas comprendre, mais je ne veux pas que tu deviennes ce que tu risques d'être. Un garçon vivant avec sa mère a toutes les prédispositions à cela. **Non que cela me gêne**, mais tu serais un jour ou l'autre malheureux. (Sabatier, Frantext)
(= je ne le dis pas parce que...)

(159) Stanislas, le crois-tu possible? Je te le demande, **non que mon opinion à moi ne soit depuis longtemps faite**, mais parce que j'ai besoin de savoir si toi-même, en pareil cas, tu en aurais été capable. (Yourcenar, Frantext)
(= je ne te le demande pas parce que...)

(160) [...] On est si gauche, dans certains cas... si j'osais...
M. Baslèvre, cette fois, balbutia :
- Si vous osiez !
- ... je vous proposerais de revenir dîner un soir... **non que le repas ait de quoi vous tenter**, mais pour causer... (Estaunie, Frantext)
(= je ne vous le propose pas parce que...)

Le relateur *non que* se comporte dans tous ces cas comme un connecteur pragmatique, du fait qu'il relie un acte de dire et l'acte de réfutation d'une justification possible du dire en question, marquant ainsi une relation causale de type énonciatif.

Nous montrerons dans ce qui suit comment se manifeste la dimension polyphonique ou dialogique des énoncés causaux introduit par *non que*.

Il faudrait tout d'abord voir si cette dimension est inscrite dans le signifié en langue du connecteur, ce qui nous autoriserait à dire qu'on a affaire à un *marqueur* polyphonique, dans les termes de J. Bres et S. Mellet (2009). Selon le *Petit Robert*, la locution conjonctionnelle *non que* est employée « pour *écarter* une explication *possible* » (nos italiques). Cette définition montre qu'au sein d'un énoncé en *non que* il y a superposition de deux points de vue, correspondant respectivement à l'explication possible d'un fait et au rejet de cette explication. Cela nous permet d'affirmer qu'il s'agit bien d'un marqueur de plurivocité.

La plurivocité d'une causale en *non que* peut être due ou bien à la mise en scène par le locuteur d'un point de vue autre, auquel cas le connecteur marque la polyphonie (ex. 161), ou bien elle peut être le résultat d'une interaction interne avec un autre discours, cas de figure qui relève du dialogisme (ex. 162) :

(161) Savez-vous ce qu'il faut faire ? Nous allons dîner ensemble. Je connais une auberge. Diener aurait bien eu des objections à faire, **non que personne l'attendît**, mais parce qu'il lui était pénible de prendre une décision à l'improviste... (Rolland, Frantext)

(162) Il n'y a pas d'autre monde possible au sens où l'est le mien, **non que celui-ci soit nécessaire**, *comme le croyait Spinoza*, mais parce que tout « autre monde » que je voudrais concevoir bornerait celui-ci, se rencontrerait à sa limite... (Merleau-Ponty, Frantext)

Qu'il s'agisse de mise en scène de points de vue ou de « dialogue » avec le discours d'autrui, la plurivocité des subordonnées en *non que* repose sur la co-présence de deux points de vue qui fournissent deux lectures causales opposées de la même réalité. Le locuteur met en scène ou reprend à un autre discours une interprétation causale d'un fait, tout en rejetant, moyennant le connecteur *non que*, cette cause possible, pour en proposer une autre, qu'il assume.

Plusieurs lectures causales d'un même fait peuvent être proposées. C'est le cas dans les structures du type *p, non que q ou que q' / non que q, ni (que) q', (ni même que q'') / non que q, non que q', mais r*, où le locuteur avance deux ou même trois explications possibles du fait *p*, qu'il invalide l'une après l'autre au profit de sa cause réelle *r* :

(163) Il faut constater que depuis une quinzaine d'années cette progression ne s'est pas maintenue. **Non que les résultats acquis aient été compromis, ou que l'intérêt accordé aux choses du théâtre soit moins vif.** Mais les expériences sont moins nombreuses... (Collectif, 1936, Frantext)

(164) Presque toujours un meneur domine le groupe, surtout dans les danses d'hommes, **non que ses pas soient différents, ni sa parure plus recherchée, ni même que sa place dans le groupe change bien souvent...** (Cuisinier, Frantext)

Dans sa tentative de proposer une lecture causale qui explique une certaine réalité, le locuteur peut interagir avec le discours d'un tiers, ce qui représente un cas de *dialogisme interdiscursif* (ex. 162 et 165), ou bien avec le discours de l'interlocuteur, auquel cas on a affaire à du *dialogisme interlocutif* (ex. 166 et 167) :

(165) Je réservais, hélas, bien d'autres motifs de désillusion à ma pauvre maman. **Non que j'aie été un galopin plus turbulent que la moyenne de mes petits camarades ;** le prétendre serait, *comme il est de mode de nos jours de le faire*, vouloir me parer d'une auréole... (Simonin, Frantext)

(166) Il se passera bien du temps avant que je la mette [l'écharpe], **non que je vive comme une recluse, ainsi que me semble craindre ton amitié,** mais le peu d'amis que voit mon père ne sont pas riches... (Karr, in Florea 2004 : 11)

(167) Je le veux bien, non que je sois une femme à estimer bien haut, *comme vous le croyez*, mais parce que j'ai un cœur ardent... (Sand, *ibid.*)

Si dans l'exemple (162) le locuteur met en question une explication véhiculée par un discours scientifique antérieur, celui de Spinoza, dans (165) il rejette une interprétation causale émanant d'une voix doxique.

Les exemples (166) et (167) nous semblent être des cas de *dialogisme interlocutif anticipatif* (dans les termes de Bres et Nowakowska 2008). Le locuteur anticipe sur une explication possible que son interlocuteur pourrait donner du fait qu'il vient de lui communiquer (*il se passera bien du temps avant que je mette l'écharpe* (ex. 166) ; *je le veux bien* (ex. 167)) ; il intègre à son propre discours cette cause potentielle (*tu vis comme une recluse* (166) ; *vous êtes une femme à estimer bien haut* (167)), tout en l'invalidant.

Quelques considérations enfin concernant la nature des liens énonciatifs que le locuteur établit avec les points de vue qu'il véhicule à travers un énoncé du type *p*, *non que q*, *mais r*. Il y a d'abord *non prise en charge* du lien causal qui pourrait relier les faits *p* et *q* ('*q* est la cause de *p*'), que le locuteur impute, de façon implicite ou explicite (ex. 162, 165-167), à un tiers ou à l'interlocuteur. Il annule ce lien causal au profit d'un autre, qui pose *r* comme cause de *p* et avec lequel il établit un lien énonciatif de *prise de charge*. Ce que l'on rejette ou que l'on prend en charge, c'est des points de vue *complexes*, plus précisément des points de vue *relationnels* (cf. Nølke et al. 2004) du type '*q* est la cause de *p*', '*q* n'est pas la cause de *p*', '*r* est la cause de *p*'.

B. Énoncés en *non que non causaux*

Dans notre corpus nous avons identifié beaucoup d'occurrences du connecteur *non que* qui ne semblent pas avoir une valeur causale. C'est le cas dans l'exemple ci-dessous :

- (168) J'ai dit ce qui caractérise le génie du noir d'Océanie ou d'Afrique. Là est le secret de son art. Il modèle dans ses idoles, ses bijoux, ses armes, la réalité rythmique qui le caractérise avant tout. **Non que son art manque d'objectivité.** Il est, contrairement à ce que croient en général les esthéticiens, d'un réalisme farouche, qui accentue jusqu'à la caricature les dominantes essentielles de l'objet... (Faure, Frantext)

On a affaire là à une structure du type *P. Non que q*, où l'énoncé en *non que* ne fournit pas une explication causale du genre *non parce que son art manque d'objectivité...* ni une justification énonciative du type *je ne le dis pas parce que...* Le connecteur n'est pas ici la marque d'une relation de causalité, soit-elle factuelle ou énonciative.

Il nous semble que *non que* opère dans ce cas au niveau du métadiscours, du fait qu'il introduit un commentaire que le locuteur fait sur son propre discours *P*, qui annule une glose possible de ce discours (dans (168), ce commentaire annule une équivalence que l'on pourrait établir entre *P* et la glose 'son art manque d'objectivité'). L'énoncé en *non que* annule en même temps le dire qui véhiculerait la glose en question, en montrant que le locuteur n'assume pas ce dire. On pourrait le paraphraser par un énoncé du type *Je ne dis pas q* (*Je ne dis pas que son art manque d'objectivité*, dans (168)). Nous qualifierons cet emploi du connecteur *non que* d'emploi *métadiscursif*.

Dans un mouvement dialogique relevant du *dialogisme intralocutif*, dans ces énoncés le locuteur représente donc son propre dire comme un non-dire, son propos équivalant à une assertion du type *Je dis que je ne dis pas q*. Il ne s'agit pas là d'expliquer une réalité donnée ni de justifier un dire mais d'expliquer son propre discours, de s'expliquer. Dans cet emploi *non que* opère un enchaînement transphrastique, se comportant comme un connecteur textuel.

L'examen de notre corpus nous a fait remarquer que les commentaires métadiscursifs introduits par *non que* peuvent avoir plusieurs fonctions. Nous présenterons ci-dessous quelques cas de figure :

- l'explicitation d'un présupposé contenu dans le discours P :

(169) Alors que le clergé séculier, dont le rôle est souvent bien ingrat et qui doit faire face à de très lourdes charges, est aidé surtout par les classes moyennes et pauvres. **Non que les dons de ces dernières soient méprisables**, loin de moi pareille pensée !
(Druon, Frantext)

Dans cet exemple, l'énoncé en *non que* explicite le présupposé 'méprisables' véhiculé par le syntagme *classes moyennes et pauvres*, contenu implicite que le locuteur rejette en le présentant comme non énonçable et en renforçant son rejet par l'ajout de l'exclamation *loin de moi pareille pensée !*

- l'explicitation de la valeur illocutoire du discours P, que le locuteur annule, accomplissant ainsi une négation illocutoire :

(170) [...] chaque fois que tu peins l'état où tu es – et cela cesse de l'être chaque fois que tu rapportes l'état où tu étais. « Oui, ces pièces rapportées me choquent et m'irritent ; **non que je te reproche d'y faire trop petite ce que nous appellerons** si tu veux : **la part du diable** ; mais, en décontençant de toute valeur réelle ta pensée précédente, tu déprécies... » (Gide, Frantext)

- l'explication moyennant un commentaire métalinguistique d'une collocation contenue dans le discours P :

(171) Ni l'homme ni l'animal ne s'y trompent... elle possède un bec curieux et un oeil émouvant. **Non que ce bec soit d'une forme inconnue**, mais, comme il lui sert à fouir dans l'humus et la vase,

à la recherche des vers, il paraît être constitué à la manière d'un organe du toucher... (Pesquidoux, Frantext)

Le locuteur cherche à justifier ici le choix de l'adjectif *curieux*, qu'il emploie pour qualifier le nom *bec*.

Nous avons vu que l'emploi du connecteur *non que* permet au locuteur de réfuter la cause virtuelle d'un fait, une justification possible de son dire ou encore une glose qui pourrait expliquer le propos qu'il vient de tenir. Le relateur *non que* marque ainsi la superposition de deux points de vue qui s'opposent au sein d'un même énoncé, ce qui en fait un indice de polémique. Quel serait le degré de polémique des énoncés en *non que* ?

Nous avons montré que, pour que l'on puisse dire d'un discours qu'il est polémique, il faut qu'il y ait au sein de ce discours cristallisation d'un conflit l'opposant à un autre discours, qu'il évoque dans un mouvement de dialogisation interne.

Nous avons montré également que le discours polémique se caractérise aussi par sa dimension argumentative, orientée à la fois vers l'invalidation et la délégitimation du discours adverse et vers le renforcement et la légitimation de son propre discours. L'agressivité peut également caractériser ce genre de discours.

Peut-on retrouver ces propriétés dans les énoncés introduits par le connecteur *non que* ?

Au sein de ces énoncés, qu'il soient polyphoniques ou dialogiques, se manifeste bien une opposition de deux discours dont l'un, virtuel ou non, avance une explication d'un fait ou une justification d'un dire que l'autre vient écarter. Mais il s'agit là d'un simple rejet, qui ne vise pas la disqualification du discours d'autrui. D'autre part, ces énoncés ont bien une dimension argumentative, mais celle-ci n'est pas forcément orientée vers la délégitimation du discours autre, visant plutôt l'invalidation d'un raisonnement de nature causale

ou non, considéré comme erroné. Enfin, nous ne pouvons guère y détecter de trace d'agressivité. Toutes ces remarques nous permettent de conclure que, même si dans ces énoncés il y a une opposition de deux discours, on n'a pas affaire là à un véritable conflit discursif. On peut donc leur attribuer un degré de polémique faible.

Cette analyse des constructions en *non que* montre donc que le connecteur *non que* est un marqueur de plurivocité qui articule dans son fonctionnement discursif les concepts de polyphonie et de dialogisme. Nous avons vu que ces structures font coexister deux points de vue de polarités opposées, leur co-présence au sein de l'énoncé étant due à leur mise en scène par le locuteur ou à une interaction interne avec un autre discours. Les deux points de vue que ces énoncés véhiculent correspondent respectivement à une virtualité que le locuteur fait endosser à autrui et au rejet de cette virtualité, qu'il assume. Cette description unifiée du connecteur *non que* nous a permis de décrire ses différents types d'emplois, que nous avons regroupés dans deux grandes catégories : emplois *causaux* et emplois *non causaux*. Nous avons enfin montré que la simple opposition de deux points de vue, co-présents dans les énoncés étudiés, correspond à un degré de polémique faible.

2.2. Structures interrogatives

Ce chapitre est consacré aux énoncés interrogatifs du type *Mot interrogatif* + Cond. / Inf. ?, *Parce que P* ?, *P*, *peut-être* ?, que nous décrirons ici plus en détail. Ce sont des tours caractéristiques du français parlé, qui ne constituent pas de questions véritables. Si le locuteur interroge, c'est pour contester un discours autre, antérieur ou à venir, appartenant le plus souvent à l'interlocuteur, dont il fait écho dans son propre discours. Il s'agit donc de questions à emploi

argumentatif-polémique. Dans ce contexte, *pourquoi*, *peut-être* et *parce que* perdent du sémantisme qui leur est propre et acquièrent une valeur oppositive.

2.2.1. Mot interrogatif + Cond. /Inf. ?

Les interrogations de ce type apparaissent dans une intervention réactive qui enchaîne sur une assertion, une interrogation ou une injonction en en mettant en cause le bien-fondé et équivaut de ce fait à une assertion négative. Elles sont construites autour d'un verbe au conditionnel ou à l'infinitif et sont introduites par des mots interrogatifs à valeur causale comme *Pourquoi* / *Pourquoi que* (fam.), *Pour quelle raison* / *motif*, *Comment* / *Comment que* (fam.) ou par des pronoms interrogatifs portant sur un actant du procès : le sujet (*Qui (est-ce qui)*), le COD (*Que*) ou le complément d'agent (*Par qui*) (cf. Tenchea 2006) :

- (172) – Vous, qu'elle dit, j'ai déjà vu votre tête quelque part.
– Ça m'étonnerait, dit le flicmane.
– Et pourquoi ça? **Pourquoi que je vous aurais pas déjà vu quelque part?** (Queneau, in Tenchea 2006 : 92)
- (173) [...] Dieu est à l'église et nous ne ferons point notre maison de la sienne. Il faut vivre avec ses pareils.
Violaine. – **Comment l'aurais-je fait**, puisque mes pareils n'ont point voulu de moi ? Celui que j'aimais m'a accusée de l'avoir trahi, et peut-être qu'il disait la vérité, ne sachant ce qu'il disait. (Claudiel, Frantext)
- (174) – Peut-être qu'on nous suit.
– Qui est-ce qui nous ferait suivre? (ex. oral, TV5)
(= Personne ne nous ferait suivre)
- (175) – Cela ferait jaser.
– Jaser? **Jaser qui?** (ex. oral, in Tenchea 2006 : 95)
(= Personne ne penserait à le faire)

(176) – Serait-il à Rieux? demanda Edmée, comme si les Dombes pouvaient le savoir.

– **Que ferait-il à Rieux?** De toutes manières il serait revenu ce matin. (Dhôtel, Frantext)

(= Il n’a rien à faire à Rieux)

(177) Cette porte n’a jamais été fermée. **Par qui d’ailleurs elle l’aurait été ?** (ex. oral, in Tenchea 2006 : 95)

(= Il n’y avait personne qui ait pu le faire)

Les questions en *pourquoi* et en *comment* mettent en cause les raisons mêmes de l’acte de dire de l’interlocuteur, étant paraphrasables par *Pourquoi dites-vous que...? Il n’y a aucune raison de le dire*. Les questions introduites par un pronom interrogatif mettent en doute la réalité de l’actant qui se trouve sous leur portée et partant le procès envisagé par l’intervention précédente. Le terme interrogatif, quel qu’il soit, ne sert donc pas, dans ce contexte, à demander des précisions sur le procès exprimé dans cette intervention, marquant ici un désaccord qui oppose les interlocuteurs et ayant donc une valeur polémique.

Nous avons analysé plus en détail les énoncés du type *Pourquoi* + Cond. ? Le TLFi définit les énoncés de ce type en tant que questions formulées de façon elliptique par l’effacement d’un verbe déclaratif (*dire, affirmer, etc.*), qui servent à « contester la légitimité d’un mot, d’une formulation ». Si on examine l’exemple (178) on voit que, dans une réaction de type diaphonique, le locuteur reprend un contenu proféré par l’interlocuteur pour le mettre en discussion. L’énoncé en *pourquoi* est paraphrasable par *Pourquoi veux-tu que p?*, où le verbe *vouloir* n’a pas son sens volitif, comme le remarque Maingueneau (1991b), étant plutôt synonyme d’un verbe de dire :

(178) César. Voyons, si tu ne lui avais pas cherché dispute, il se serait tenu tranquille !

Panisse. **Et pourquoi je lui aurais cherché dispute ?** Je me connais, César, j'ai appris à me méfier de mon caractère – et c'est pour cela que je ne suis pas homme à commencer une querelle...

(Pagnol, Frantext³⁶)

(= Et pourquoi veux-tu que je lui aie cherché dispute ?)

Nous pouvons donc affirmer que, dans ces énoncés, le locuteur reprend le propos que son interlocuteur vient de tenir pour s'opposer à son dire. Le rôle du conditionnel est d'indiquer le détachement du locuteur par rapport à *p*, contenu auquel il assigne une valeur hypothétique, le caractère oppositif de la question étant marqué par l'adverbe interrogatif.

L'interrogation en *pourquoi* peut enchaîner sur le posé (179) ou sur un présupposé, positif (180) ou négatif (181), contenu dans l'intervention sur laquelle elle enchaîne :

(179) Escartefigue. [...] dis donc, César, moi j'ai comme l'impression que tu attends le facteur?

César (glacé). Moi, j'attends le facteur ? **Et pourquoi j'attendrais le facteur?** (Pagnol, Frantext)

(180) [...] il y a des choses que je comprends.

Blaise. – Quelles choses ?

Emmanuelle. – Vous ne vous fâchez pas si je vous les dis ?

Blaise. – **Pourquoi me fâcherais-je ?** (Mauriac, Frantext)

(présupposé : 'vous vous fâchez')

³⁶ Pour obtenir à partir de la base de données Frantext des occurrences de questions du type *Pourquoi* + Cond. ?, nous avons effectué des recherches selon les trois critères suivants :

Séquence 1 : **pourquoi**

Séquence 2 : **&e(g=V c=&lcond)**

Séquence 3 : ?

Au préalable nous avons dû créer une liste de mots (l) en *-rais* ou *-rait*, définie au moyen de la formule ***rai(s|t)**, liste que nous avons nommée **cond**. Nous l'avons ensuite utilisée pour rechercher les contextes contenant des conditionnels en co-occurrence avec l'adverbe *pourquoi* dans un énoncé interrogatif.

(181) – Tu es d'accord ?

– **Pourquoi je serais pas d'accord ?** (ex. oral, TV5)

(présupposé : 'tu n'es pas d'accord')

Le locuteur peut se trouver confronté à l'acte d'énonciation même ou à un acte illocutoire que l'interlocuteur a accompli à son intention. Il peut s'y opposer tout en demandant une justification. Il s'agit de justifier l'acte de dire dans (182) :

(182) [...] Je sais que là où vous êtes, il n'y a aucune place pour moi.

Orian. – **Pourquoi n'y en aurait-il aucune ?**

Pensée. – Qui me conduira où vous êtes? Qui me donnera ce que vous me refusez ? (Clandel, Frantext)

(= Quelles sont tes raisons de le dire ?)

ou un acte illocutoire tel que SUGGÉRER, dans (183), ou DÉFENDRE, dans (184) :

(183) [...] il n'y aurait qu'un mot à dire !

Marthe. – **Pourquoi le dirais-je?**

Lechy Elbernon. – Vous êtes la femme qu'il lui faut, je vous dis, c'est la providence qui vous a amenée ici... (Clandel, Frantext)

(184) – Chloé, j'ai dit non.

– **Pourquoi je sortirais pas ?** (ex. oral, TV5)

(= Pour quelle raison ne le ferais-je pas ?)

Il arrive également que le locuteur conteste carrément le dire sur lequel il enchaîne. Il peut contester les raisons mêmes de ce dire :

(185) César. C'est probable, mais ce n'est pas sûr. Après tout, il a tellement chaviré, que peut-être maintenant il en est dégoûté. Il ne voudra plus, té.

M. Brun. Quelle blague! **Et pourquoi chavirerait-il systématiquement?** (Pagnol, Frantext)

- (186) Claudine (effrayée). Moun Diou ! C'est peut-être un huissier !
Honorine (indignée). **Mais pourquoi ce serait un huissier ?** Moi,
je dois rien à personne ! (Pagnol, Frantext)
(= Il n'y a aucune raison de le dire)

Il peut contester aussi la pertinence de l'acte illocutoire (PRIER (187), ORDONNER (188), DÉFENDRE (189)) réalisé à travers le dire en question, auquel cas c'est la stratégie négative du refus qui se met en place :

- (187) [...] je prie sérieusement et solennellement votre altesse de ne pas partir.
Le Vice-roi. - **Et pourquoi ne partirais-je pas, monsieur de l'intérim ?** (Claudel, Frantext)
- (188) - Allez, file.
- **Et pourquoi je filerais ?** (ex. oral, TV5)
- (189) Stepan (dans un cri). Tais-toi. Je te défends de parler de cela.
Kaliayev (emporté). **Pourquoi me tairais-je ?** (Camus, Frantext)
(= Il n'y a aucune raison pour que je le fasse /Je refuse de le faire)

Nous reprendrons la distinction que Sauerwein Spinola (2000), inspirée par H. Korzen (1990), fait entre *pourquoi* faible et *pourquoi* fort, pour opposer questions *polémiques* et questions *non polémiques*. Nous considérons comme *non polémiques* les questions en *pourquoi* fort, qui, présupposant l'existence d'une cause, interrogent sur les raisons du dire (paraphrase possible : *Quelles sont tes raisons de dire p ?*) (ex. 182-184). Ce sont des questions sur la causalité énonciative (cf. Nazarenko 2000), qui se caractérisent par une certaine ouverture, du fait que le locuteur reste ouvert à une justification que l'interlocuteur pourrait apporter à l'appui de son dire, justification qu'il pourra ratifier ou non. Il s'agit donc de questions à valeur sémantique causale. Quant à leur valeur pragmatique, on peut dire

qu'elles ne représentent pas forcément l'expression d'un désaccord entre les interlocuteurs. On a plutôt affaire à une opposition momentanée qui implique une suspension de l'acceptation par le locuteur du dire de l'interlocuteur, dans l'attente d'une justification qui puisse le faire passer. L'acceptation du dire en question reste alors possible, étant reportée à un moment ultérieur.

Nous qualifierons de *polémiques* les questions en *pourquoi* faible, qui, ayant perdu leur valeur causale, ne servent pas à demander une justification du dire dont elles se font l'écho, mais à le contester carrément (ex. 185-189). Ce sont des questions à caractère assertif équivalant à une négation qui nie les raisons mêmes d'être du dire adverse, se situant de ce fait au niveau métacommunicationnel. Le locuteur se trouve en désaccord avec son partenaire à l'échange et refuse de valider son dire, n'admettant aucune justification qui pourrait le légitimer. C'est pourquoi les questions de ce type clôturent l'échange.

Leur interprétation polémique est facilitée par la présence d'indices de polémique dans le contexte ou le co-texte. Pour ce qui est du contexte, nous pouvons mentionner les didascalies, qui dévoilent l'attitude ou l'état d'âme du locuteur : *indignée* (Honorine, ex. 186), *emporté* (Kaliayev, ex. 189). Quant aux indices co-textuels, nous remarquons la présence en tête de phrase des conjonctions *et* ou *mais*, qui renforcent la valeur polémique de l'énoncé. Nous pouvons également signaler la présence dans le co-texte d'une phrase exclamative averbale marquant le rejet indigné (ex. 185 : *Quelle blague !*) ou d'une assertion constituant un argument pour *non-p* (ex. 186 : *Moi, je dois rien à personne* ; ex. 190 : *Je n'ai pas à me confesser tous les matins, moi*) ou encore d'une assertion équivalant à *non-p* (ex. 191 : *Je n'ai pas mal*) :

(190) Margherita. – Adieu, Clarisse ! Je te verrai demain à la messe.

Dame Clarisse. – **Pourquoi irais-je à la messe, demain ?** Je n'ai pas à me confesser tous les matins, moi. (Salacrou, Frantext)

(191) MARIE. Vous avez mal, je vais vous soutenir.

LE ROI. Je n'ai pas mal. **Pourquoi aurais-je mal?** (Ionesco, Frantext)

2.2.2. *Parce que p ?*

Nous nous occuperons dans ce qui suit des énoncés interrogatifs du type *Parce que p ?* La locution conjonctionnelle *parce que* qui introduit ces questions connaît deux types d'emplois. Elle peut relier deux contenus, *p* ('Marie s'absente') et *q* ('Marie est malade'), pour former un contenu nouveau qui pose *q* comme cause de *p*, auquel cas elle se comporte comme un *opérateur sémantique*. Le locuteur accomplit alors un seul acte de langage, à savoir l'acte d'affirmation instaurant la relation causale entre *p* et *q*, relation qui est type factuel (dans cet emploi *parce que* introduit la cause d'un fait) :

(192) Marie s'absente parce qu'elle est malade.

Parce que peut également fonctionner comme relateur de deux unités discursives distinctes, résultées de deux énonciations autonomes et correspondant chacune à un acte de langage. Il en résulte une configuration de type macro-syntaxique où *parce que* joue le rôle de connecteur pragmatique. Nous pouvons isoler trois catégories de configurations de ce type, où *parce que* sert à réaliser trois types d'enchaînements :

- configurations macro-syntaxiques comprenant un *énoncé assertif* en *parce que*, par lequel le locuteur enchaîne sur son propre acte de dire pour en justifier l'énonciation. On a affaire là à une relation causale de type énonciatif, où le connecteur est la marque d'un acte de justification énonciative ou illocutoire :

(193) C'est du chat bon à peindre, ça. À condition de le faire plutôt bleu que noir. Parce que le noir, en peinture... (Forlani, Frantext)
(= Je le dis parce que...)

- (194) Marie est partie ? Parce que je ne la vois plus.
(= Je te le demande parce que...)

- configurations macro-syntaxiques où un *énoncé interrogatif non-oppositif* en *parce que*, enchaîne sur le dire de l'interlocuteur, que ce soit l'acte d'énonciation ou un acte illocutoire, en faisant une supposition quant aux raisons de ce dire et en en demandant une confirmation de sa part :

- (195) [...] vous pouvez entrer même s'il n'y a pas de lumière, le fermier est au courant. Vous pouvez vous coucher dans la paille, vous n'aurez pas froid.
Maurice parle :
- Parce que... C'est la zone libre là-bas ? (Joffo, Frantext)
(= Vous le dites parce que... ?)

- (196) - [...] joli ou non, en tout cas, je vous conseille de vous mettre ça dans l'oeil, monsieur l'aspirant.
- Parce que... on attaquerait ? (Gracq, Frantext)
(= Vous me le conseillez parce que p... ?)

- configurations macro-syntaxiques comportant un *énoncé interrogatif de type oppositif*, qui, tout en enchaînant sur le dire de l'interlocuteur s'y oppose, pouvant même le contester. C'est à ce cas de figure que nous nous intéressons. À travers ces énoncés le locuteur ne demande pas à l'interlocuteur une justification de son énonciation, mais manifeste son opposition par rapport à celle-ci. Quant à la valeur de *parce que*, si dans les exemples susmentionnés on avait affaire à un emploi énonciatif de type justificatif, ici il est question d'un emploi énonciatif oppositif ou polémique :

- (197) H.1 : Mais si dis-le... entre nous, voyons... dis-le... je pourrais peut-être comprendre... ça ne peut que nous faire du bien.
H.2 : **Parce que tu ne comprends pas ?** (Sarraute, Frantext)
(= Tu veux dire que tu ne comprends pas ? Moi, je pense le contraire)

On peut dire que le locuteur intègre dans ces énoncés un présupposé véhiculé par le discours de son interlocuteur, en le mettant en doute. Son attitude oppositive peut revêtir des nuances diverses, par exemple le simple étonnement, alors que le présupposé en question renvoie à un état de choses que le locuteur ignore (ce qui est indiqué par la paraphrase que l'on peut proposer pour cette catégorie de questions en *parce que* : *Je ne le savais pas*) :

(198) – Pierre va divorcer.

– Ah ! **Parce qu'il était marié ?** (in Wilmet 2003 : 613)
(présupposé : 'il était marié')

(199) – Il s'occupe bien des enfants.

– **Parce qu'il a des enfants ?** (in *TLFi*)
(présupposé : 'il a des enfants')

Ces questions ne sont pas forcément polémiques, vu que le présupposé qu'elles intègrent n'est pas contesté par le locuteur. Après un moment de doute, celui-ci finit par l'intégrer à sa réalité.

Le présupposé sur lequel enchaîne la question en *parce que* peut être envisagé comme absurde, ce qui produit un effet d'ironie :

(200) – Ils veulent des activités.

– **Parce que la télé c'est pas une activité ?** (ex. oral, TV5)
(présupposé : '[regarder] la télé n'est pas une activité')

(201) – Le pare-brise ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Le pare-brise quoi, la vitre qui protège le paysage.

– Ah ! **parce que tu crois que le pare-brise, il est fait pour protéger le paysage ?** (Tournier, Frantext)
(présupposé : 'le pare-brise est fait pour protéger le paysage')

Ces énoncés sont polémiques, car, dans ce cas, le rejet du présupposé est motivé par le fait qu'il correspond à un fait absurde que le locuteur ne peut pas valider. Lorsque ce présupposé est explicitement mis sur

le compte de l'interlocuteur (ex. 201 : *parce que tu crois que...*), l'énoncé est encore plus polémique.

Un autre cas de figure est celui où le présupposé que l'on remet en cause renvoie à un état de choses valorisant pour l'image de l'interlocuteur (avoir étudié (202), avoir changé ses mauvaises habitudes (203), etc.). Le caractère oppositif de la question est alors plus agressif, car son effet polémique est double, vu qu'il y a à la fois rejet d'un présupposé et remise en cause de la face de l'interlocuteur :

- (202) – Je suppose que ce n'est pas la première fois que tu piques ?
– Quand j'étais étudiante, avec quoi tu crois que je me payais tous les bouquins qu'il fallait lire ?
– **Parce que t'as étudié, toi ?** (Pouy, Frantext)
(présupposé : 'j'ai étudié')
- (203) – [...] il faut vous dire qu'étant jeune, je fréquentais parfois les bordels...
– **Parce que vous avez changé ?** (Sollers, Frantext)
(présupposé : 'je ne les fréquente plus, j'ai changé')

Une question en *parce que* peut également servir à contester un acte de langage qui vise le locuteur, auquel cas elle annule l'effet perlocutoire de cet acte, en exprimant le refus de celui-ci de réagir en conséquence :

- (204) – Un ordre, c'est un ordre ! En cas de mobilisation, faut vous rendre à votre dépôt vêtu d'un uniforme. Vous écoutez le français ?
– **Parce que vous croyez que je me laisserais mobiliser ?** (Gibeau, Frantext)
(= Je n'en ai pas la moindre intention / Je refuse de le faire)

Il peut arriver aussi que, moyennant une interrogation en *parce que*, le locuteur fasse un commentaire métalinguistique sur le discours de son interlocuteur pour repousser un choix lexical de celui-ci :

(205) [...] mais d'une certaine manière, je trouve pas que le paysage soit si moche que ça... Elle s'est mise à rire en renversant la tête en arrière :

– Oh, merde, **parce que t'appelles ça un paysage, toi... ?** (Djian, Frantext)

Le caractère polémique des énoncés interrogatifs de ce type n'est pas toujours dû à une confrontation de discours. Il peut également être la conséquence du fait que le locuteur conteste un comportement que l'interlocuteur pourrait avoir, suggéré par son discours, comportement qui est remis en cause, étant considéré comme inacceptable :

(206) [...] Je n'ai même jamais rien vu de plus bête que toi...

ANNE. – Oui, mais tu n'as pas vu grand-chose mon petit...

ISABELLE. – Ah, **parce que tu vas nous rebattre les oreilles avec ton voyage maintenant ?** L'espiègle Lili chez les Chinois... Hascoët la Casse-pieds autour du monde... (Groult B. et Fl., Frantext)

Nous remarquons que, dans un exemple de ce type, ce qui est remis en cause, c'est le caractère acceptable du comportement de l'interlocuteur. On lui refuse ainsi la possibilité d'agir selon sa volonté. Cela nous conduit à affirmer que le polémique concerne ici le niveau du métaactionnel.

2.2.3. *P, peut-être ?*

À la différence des deux autres catégories de questions analysées, les interrogations du type *P, peut-être ?* représentent généralement l'intervention initiative d'un échange. Leur valeur polémique est due à l'adverbe *peut-être*, qui, en position détachée post-posée, marque rétroactivement une réfutation ; le locuteur

rejette l'assertion sous-jacente à la question (*Cela est naturel*, dans (207)), la trouvant inacceptable :

- (207) [...] sans parler des moments où il saute du lit, en chemise, le revolver au poing, en criant : « Je brûle la figure au premier qui touche à ma femme ! » **C'est naturel, ça, peut-être ?** (Courteline, Frantext)

Cette valeur polémique de l'adverbe *peut-être* vient diversifier ses emplois, s'ajoutant à l'emploi *épistémique*, où il exprime une possibilité (*Il est peut-être malade*) et à l'emploi concessif (*Peut-être as-tu raison, mais il vaut mieux vérifier*). Ces trois emplois se distinguent par leurs propriétés prosodiques et par la configuration syntaxique des énoncés où l'adverbe est intégré.

Le contexte et le co-texte orientent l'interprétation de la question en *peut-être*. Ainsi, dans l'exemple (207), sa lecture polémique est favorisée par l'incompatibilité qui existe entre le co(n)texte, qui indique la violence, et le présupposé qu'elle véhicule ('cela est naturel'). En revanche, un énoncé du type *P, peut-être ?* qui s'accompagne d'un ou plusieurs énoncés hypothétiques perd son caractère polémique et exprime la possibilité. C'est le cas de l'énoncé *Tu l'as encouragé, peut-être ?* figurant dans l'exemple ci-dessous, qui, du fait qu'il appartient à une suite de suppositions, exprime, comme les autres énoncés de la séquence, une hypothèse :

- (208) Vous avez parlé un peu et tu l'as petit à petit poussé dans son désir de s'envoler ? Il s'est jeté par la fenêtre tout de suite après, ou quoi ? Tu l'as encouragé, peut-être ? Ça satisfaisait ta volonté de puissance ? Ou alors est-ce que tu lui as dit « chiche » comme à l'école ? (Labro, Frantext)

H. Nølke avait déjà proposé une analyse des énoncés du type *P, peut-être ?* (Nølke 1993) dont il avait fait une description polyphonique.

Il considère qu'à travers un énoncé de ce type, comme, par exemple, *C'est naturel, ça, peut-être ?*, le locuteur avance un point de vue pdv_1 ('cela est naturel') dont il se distance, l'imputant à un être discursif qu'on peut identifier à l'interlocuteur. L'ajout après coup de *peut-être*, adverbe qu'il prend à sa charge, lui permet d'exprimer son propre point de vue, pdv_2 ('cela n'est pas naturel'), par lequel il conteste pdv_1 , qu'il trouve inacceptable.

Pour notre part, nous considérons que, apparaissant dans une intervention initiative, les questions du type *P, peut-être ?* permettent au locuteur d'anticiper sur le discours de l'interlocuteur, en intégrant ce discours potentiel dans son propre discours. Ils marquent donc, comme nous l'avons déjà montré (chap. III.1.3.1.), le dialogisme interlocutif anticipatif. L'adverbe *peut-être* en position postposée sert à rejeter d'avance le discours mis sur le compte de l'interlocuteur.

Il est assez rare qu'une question du type *P, peut-être ?* enchaîne sur l'intervention qui la précède. Dans ce cas, elle met en doute le posé ou un présupposé que celle-ci véhicule :

(209) [...] j'espère qu'il n'y aura aucun malentendu à ce sujet. Pourquoi ai-je tué ?

Suzanne. Parce que Dieu a fait de toi la haine.

Judith. La haine ! **Je ressemble à la haine, peut-être ?**
(Giraudoux, Frantext)

(210) – Que veux-tu ? C'est qu'alors chacun de nous travaillait pour gagner sa vie.

– Tu en as de bonnes ! **Et maintenant, on ne travaille pas, peut-être ?** (Duhamel, Frantext)

Dans ces exemples, tout en reprenant et en remettant en cause le contenu, explicite ou implicite, avancé par le discours de l'interlocuteur, le locuteur met celui-ci au défi d'assumer ce contenu contestable.

Tout comme les deux autres catégories d'énoncés interrogatifs dont nous avons traité, les énoncés du type *P, peut-être ?* peuvent servir à contester un acte de langage, par exemple une suggestion de ne pas faire qui, dans l'exemple ci-dessous, est formulée de façon indirecte :

(211) Tiresias. Madame la reine parle devant ces hommes...

Jocaste. Oui, je parle devant ces hommes ! **Je vais me gêner, peut-être ?** Et le roi Laius, le roi Laius mort, a parlé devant ces hommes. (Cocteau, Frantext)

On peut également avoir affaire à la remise en cause d'un comportement de l'interlocuteur, qui correspond à la réalisation d'un acte de langage comme l'acte directif DÉFENDRE :

(212) Edmond, la voix saoule de rage, interrogea : « Qu'est-ce que ça veut dire? **Tu t'installes ici, peut-être ?** Tu as perdu la boule, chez un étudiant... et ton mari ? Ta réputation ? Sans compter que tu ne t'es pas encore préoccupée de mon avis... je n'ai pas la berlue ? » (Aragon, Frantext)

Si dans le cas des énoncés en *pourquoi* et en *parce que* on contestait toujours l'ensemble du propos mis en cause, avec les énoncés du type *P, peut-être ?* la portée de la mise en cause peut se restreindre à un élément de la phrase correspondant au point de vue contesté, à savoir :

- un actant, par exemple le sujet (213), un complément du nom, (214), un COD (215) ou un COI (216) :

(213) Qui dit mieux ? **Toi, peut-être ?** (Groult B. & Fl., Frantext)

(214) « Seulement moi, j'entends aussi ce qu'ils disent, malheureusement. » « Eh bien ? » « Eh bien, ils jouent la comédie. » « Véritablement ? **La comédie de la jeunesse, peut-être ?** » demande-t-il avec ironie. (Sartre, Frantext)

(215) Toi aussi ! Je t'ouvre la porte du temple et tu es encore assez godiche pour demander ce que la musique veut dire ! Et que veut-elle dire, monsieur le nigaud ? **Des bêtises, peut-être ?** (Duhamel, Frantext)

(216) [...] au lieu d'aller courir les souteneurs, cette vieille salope, pourquoi qu'elle ne s'adresse pas, dans sa maison, à un homme de confiance, de tout repos ?

- **À vous, peut-être ?**... ricanais-je... (Mirbeau, Frantext)

- un circonstant désignant, par exemple, le but (217), une comparaison (218), etc. :

(217) Marianne. Parce qu'ils sont ensemble ? Voyons, père ! C'est vous-même qui avez voulu les rapprocher, les réconcilier...

Virelade. **Pour mon plaisir, peut-être ?** Tu ne l'as tout de même pas cru ! (Mauriac, Frantext)

(218) - Qui vous retient donc près de moi ? demande tout à coup M. Ouine. Oui, qui vous retient ?

- Retenir ? Pourquoi : retenir ? **Comme la grenouille fascinée par le serpent, peut-être ?** Ecoutez, M. Ouine, je fais ce qui me plaît, tout ce qui me plaît, dans le temps qui me plaît, voilà ! (Bernanos, Frantext)

2.3. Énoncés exclamatifs au conditionnel/subjonctif / infinitif³⁷

Il s'agit d'énoncés exclamatifs ou interrogatifs à valeur exclamative qui apparaissent dans une intervention qui constitue une réaction à une assertion ou une injonction qui concerne le locuteur. Celui-ci conteste l'intervention précédente, en faisant accompagner sa mise en cause d'une réaction émotionnelle vive.

³⁷ Notre analyse des énoncés de ce type s'inspire de l'étude des formes verbales impliquées dans la reprise polémique faite par M. Tenchea (2006).

Les formes verbales que l'on retrouve dans ces énoncés sont le conditionnel, le subjonctif et l'infinitif, dans leur emploi exclamatif. Dans cet emploi, ces formes verbales ont un fonctionnement semblable, qui permet la reprise du propos d'autrui à des fins polémiques : le locuteur envisage le contenu de ce propos comme une hypothèse dont il refuse d'accepter l'actualisation, la repoussant avec véhémence :

(219) Quoi ! Je pourrais un jour ne plus aimer mon père ! (in Baylon & Fabre 1995 : 143)

(220) **Que je mente, moi ?** (in Wagner & Pinchon, *apud* Țenchea 2006 : 83)

(221) Moi, faire des fautes d'orthographe ! Moi qui avais tous les prix à l'université ! (Mérimée, in Imbs, *apud* Țenchea 2006 : 86)

La polémique de ces énoncés est due à l'emploi d'une forme verbale à valeur exclamative, à un contour intonatoire spécifique exprimant des affects négatifs (indignation, révolte, réprobation), ainsi que, dans beaucoup de cas, à la thématization forte du sujet, dans des phrases segmentées où le sujet se trouve en position détachée antéposée (ex. 221) ou postposée (ex. 220). La thématization du sujet dans ces réactions polémiques s'explique par la mise en cause préalable du locuteur, qui se voit attribuer une attitude ou une action défavorable (ne plus aimer son père, mentir, faire des fautes d'orthographe, etc.).

Comme nous l'avons déjà précisé, les énoncés exclamatifs étudiés constituent une réaction polémique qui conteste une assertion ou une injonction visant le locuteur. Ces deux cas de figure doivent être analysés séparément :

- la mise en cause d'une assertion visant le locuteur

Il s'agit d'une réaction à une assertion par laquelle le locuteur se voit attribuer l'intention de faire quelque chose ou par laquelle on prétend qu'il a fait quelque chose. En reprenant le contenu de cette

assertion, il l'envisage comme une hypothèse dont il rejette toute possibilité d'actualisation, tout en s'indignant du fait qu'on ait pu l'asserter :

(222) J'aurais menti à la police ? (ex. oral, TV5)

(223) **Moi, que j'agisse ainsi !** (in Soutet, *apud* Tenchea 2006 : 83)

(224) **Vous insulter, moi !** dit lord de Winter avec mépris... (Al. Dumas père, in Imbs, *apud* Tenchea 2006 : 87)

Nous pourrions paraphraser les réactions polémiques de ce genre par *Moi, je n'ai pas fait cela ; comment pouvez-vous dire pareille chose ?!* La valeur illocutoire générique de ces énoncés est donc la *protestation*, à laquelle s'ajoute une réaction émotionnelle du type *indignation*.

- la mise en cause d'une injonction visant le locuteur

L'énoncé exclamatif exprime dans ce cas le refus du locuteur d'accepter la possibilité de réaliser l'action envisagée par son interlocuteur, qui peut avoir constitué l'objet d'un acte directif, par exemple une prière, une requête, un ordre, etc. :

(225) Marcelle se remet à pleurer.

– Mais pourquoi, pourquoi tout le temps me répéter ça ?

La mère frappa encore sur la table.

– **Alors comme ça je n'aurais pas le droit de répéter ces choses ?**

(Duras, Frantext)

(226) BARDOLPH. Je te prie, redescends, brave enseigne.

PISTOLET. **Que je descende !** Je te le dis, caporal Bardolph, je veux me venger d'elle. (Crommelynck, in Tenchea 2006 : 82)

(227) Moi, reprendre cette bague, après qu'elle a passé par les mains de l'infâme ! jamais... (Al. Dumas père, *ibid.* : 86)

Ces énoncés peuvent être paraphrasés par *Comment pouvez-vous me demander de faire cela !*

Qu'il s'agisse de la mise en cause d'une assertion ou d'une injonction, tous ces énoncés exclamatifs ont un sens assertif qui équivaut à une réfutation véhémence.

Nous avons étudié plus en détail les énoncés exclamatifs au conditionnel. Le conditionnel exclamatif est pour nous un conditionnel d'altérité énonciative³⁸ associé à une exclamation ou à une interrogation totale intonative à valeur exclamative :

(228) J'**aurais fait** cela ? (in Riegel 2009 : 320)

(229) Moi, j'**aurais trahi** ma parole ! (in Mauger 1968 : 252)

Dans cet emploi le conditionnel permet au locuteur d'évoquer de façon polémique le discours d'une autre instance énonciative, un ex-locuteur d'habitude. Ce discours équivaut à l'assertion sous-jacente à la question (*J'ouvrirais le bec*, dans (230)) ou à l'exclamation dont le sujet parlant se dissocie en mettant en discussion la possibilité qu'elle avance. Il trouve cette possibilité inconcevable, et refuse de l'envisager comme actualisable, la rejetant avec un mouvement exclamatif vif, tout en lui attribuant une valeur aléthique de L-fausseté. Le rejet ainsi que le mouvement exclamatif visent non seulement le contenu du discours imputé à autrui mais aussi son acte de dire :

(230) J'**ouvrirais** pour si peu le bec ? (in Riegel 2009 : 320)

(= Je ne le ferais pas. Comment pouvez-vous dire pareille chose ?)

³⁸ Nous reprenons ici le terme proposé par P. P. Haillet (2002) pour désigner cet emploi du conditionnel, qui permet au locuteur d'intégrer dans son discours le point de vue d'une autre instance énonciative, ayant une perspective distincte sur le procès, qui correspond à l'assertion sous-jacente à l'énoncé au conditionnel. Par le recours au conditionnel le locuteur met à distance cette assertion, exprimant ainsi son propre point de vue sur le procès envisagé.

Le conditionnel exclamatif s'applique le plus souvent à un pronom de première personne. Dans ce cas le locuteur s'en sert pour réagir au discours d'un autre locuteur, qui lui prête l'intention de faire quelque chose (ex. 230-233) ou prétend qu'il a fait quelque chose (ex. 228, 229), et refuse de se projeter dans le scénario que celui-ci envisage, en accompagnant son refus d'une réaction affective vive. Son attitude oppositive peut se manifester en tant que simple objection mais peut également prendre des formes plus polémiques comme la protestation ou l'indignation :

(231) Ils économisent même sur le bonheur, leur bonheur à eux. **Et je les plaindrais ?**... Ah ! Non... ce qui leur arrive, c'est la justice. (Mirbeau, Frantext³⁹)

(232) Charles. Une petite boîte à quatorze sous ?
Philippe. Vous êtes fou ! Voilà six mois que je mets de côté mon argent pour le dépenser avec lui, et **à présent, je lésinerais ?** La plus grosse boîte que vous trouverez. (Montherlant, Frantext)

(233) /je voudrais voir le proviseur, pourrais-je lui parler, s'il vous plaît ?/
/on dirait que vous avez quelque chose sur la conscience/
/quoi ! **je n'aurais pas la conscience sereine ?**/ (in Weinrich 1989 : 156)

Appliqué à un sujet de deuxième personne, le conditionnel montre que le locuteur a du mal à envisager comme actualisable une hypothèse visant la capacité de l'interlocuteur de réaliser (234) ou de subir (235) telle ou telle action :

³⁹ Pour obtenir des énoncés au conditionnel exclamatif à partir de Frantext nous avons défini un seul type de séquence :

Séquence 1 : **&lcond (? | !)**

La recherche a visé les conditionnels de la liste **cond**, créée au préalable, figurant dans le contexte d'une phrase interrogative ou exclamative. Dans l'ensemble des résultats obtenus nous avons dû effectuer des tris, toutes les occurrences résultées ne correspondant pas à des énonces polémiques.

(234) PROTHOÉ. Monstre !

ACHILLE. Cela lui ferait peur ?

PROTHOÉ. Ce qui n'a pas de nom !... **tu oserais ?** sur elle ? **Ce corps si jeune – monstre que tu es – paré de ses charmes comme de fleurs un enfant, tu le salirais, tu le déchirerais ?** (Gracq, Frantext)

(235) [...] Il n'apprécie aucun vagabondage, même épistolaire.

ANNE. – Ne me dis pas qu'il ouvre tes lettres ?

ISABELLE. – Il en est capable.

ANNE. – **Et tu le supporterais ?**

ISABELLE. – Non. C'est pour ça que je ne reçois pas de lettres.
(Groult B. et Fl., Frantext)

Le conditionnel exclamatif peut enfin s'associer à un sujet de troisième personne, indiquant le fait que le locuteur refuse d'envisager comme actualisable une hypothèse concernant la troisième personne, la contestant avec véhémence :

(236) Quoi ! Toute sa construction d'héroïsme, cette haute tour humaine s'écroulerait ? Et après ? Bâtir, et puis tout démolir d'un coup de pied, en riant... non, cela ne le choque pas. (Montherlant, Frantext)

(237) Quoi ! seigneur, Arlequin et Silvia me résisteraient ! je ne gouvernerais pas deux cœurs de cette espèce-là, moi qui suis femme ! C'est tout dire. Et moi, j'irais me cacher ! (in Wilmet 1976 : 120)

IV. LA REPRÉSENTATION DU / DE LA POLÉMIQUE DANS LE DISCOURS JOURNALISTIQUE

Après avoir décrit différentes catégories de marques linguistiques du régime discursif polémique, dans ce dernier chapitre notre attention se déplace vers un autre niveau : du niveau de l'interlocution notre intérêt va se tourner vers la représentation d'un discours polémique monologal ou dialogal dans le discours journalistique. Notre choix s'est porté sur le discours journalistique, car ce sont surtout les médias qui, pour satisfaire le goût du public pour ce genre d'événements, accordent une importance particulière à la médiatisation des affrontements verbaux opposant des acteurs sociaux ou politiques de la société.

Nous traiterons donc ici de la manière dont un discours polémique monologal ou dialogal est représenté dans le discours journalistique. Nous chercherons à identifier et à décrire les formes que prend la représentation par le journaliste d'un discours agonale, où se trouvent confrontées deux instances énonciatives antagoniques. Nous appuierons notre démarche sur le modèle global du discours polémique présenté dans le chapitre II, qui, comme on l'a vu, envisage ce type de discours conflictuel comme une forme particulière de polyphonie, à savoir la *polyphonie conflictuelle*. Nous décrirons le dispositif polyphonique que le journaliste met en place dans la représentation du/de la polémique, ainsi que les procédés qu'il mobilise à cette fin.

Les médias fonctionnant en tant que médiateur entre la réalité socio-politique et les citoyens, elles constituent une institution

autorisée à rapporter des faits et des dits à l'intention d'un public. Parmi les événements médiatiques qu'on porte à l'attention de celui-ci, la polémique entre adversaires sociaux ou politiques représente un sujet d'intérêt dont la diffusion remplit une fonction de captation plutôt qu'une fonction d'information, vu l'engouement des gens pour les situations conflictuelles (cf. Charaudeau 2005a). La médiation de la polémique peut entretenir ou même amplifier le conflit, du fait qu'on monte en épingle un incident qui autrement aurait pu rester isolé. Les médias ont alors un rôle à jouer dans la polémique.

Dans le discours médiatique, une polémique impliquant des acteurs sociaux ou politiques apparaît très souvent comme un événement rapporté (cf. Charaudeau 2005b). On peut avoir affaire au rapport par le journaliste d'un discours polémique monologal (intervention polémique tenue dans le cadre d'un échange polémique en différé) ou dialogal (interaction polémique entre deux polémiqueurs en co-présence). Le journaliste ne prend pas forcément position dans la polémique, pouvant éventuellement le faire après coup. Nous appelons *polémique représentée* cette forme de polémique, qui se manifeste dans le discours médiatique.

Lorsqu'il représente une polémique, qu'il s'agisse d'une interlocution différée ou d'une interaction en face à face, le journaliste met en place un dispositif polyphonique à trois voix. Agissant en macro-locuteur, il représente l'opposition de deux voix en confrontation directe (confrontation dans le dialogal) ou différée (confrontation dans le monologal). Cette opposition de voix correspond à une opposition de deux discours qui établissent des rapports dialogiques. En représentant cette relation dialogique le journaliste effectue un mouvement dialogique de deuxième degré.

Au sein de ce dispositif polyphonique la voix du journaliste peut être une présence plus ou moins manifeste. Elle peut s'effacer du processus énonciatif, auquel cas nous parlons de *polyphonie de*

*deuxième degré faible*⁴⁰. Le journaliste peut être présent énonciativement dans le dispositif, ce qui correspond à ce que nous appellerons *polyphonie de deuxième degré forte*. Ce sera le cas lorsque le journaliste prend position à l'égard des dits qu'il rapporte.

Pour ce qui est des stratégies auxquelles on recourt dans la représentation du discours polémique, nous pouvons mentionner :

- le rapport en style direct :

(238) Ségolène Royal a par ailleurs réaffirmé son refus du fatalisme.
« **Je ne veux pas non plus d'un pays où on considérerait que tout se joue avant la naissance, avec cette insupportable théorie où on va débusquer le gène de la pédophilie ou de la délinquance [...]. Non, cette France-là ne nous ressemble pas, et les scientifiques qui ont réagi ont eu raison de le faire mais ce sont tous les Français qui doivent résister à cette façon de considérer qu'il y aurait une sorte de fatalité et donc d'irresponsabilité** », a ainsi déclaré la candidate socialiste.
(tf1.lci.fr⁴¹, 13.04.2007)

Dans cet exemple le journaliste rapporte en style direct le discours de Ségolène Royal, qui fustige les propos de Nicolas Sarkozy sur l'origine génétique de la pédophilie.

• l'évocation du discours polémique sous forme d'îlots textuels :

(239) Le candidat UMP a renvoyé dos à dos Ségolène Royal et François Bayrou lors d'une réunion publique mardi soir 20 février à Villebon-sur-Yvette (Essonne), raillant leurs propositions de VI^e république, « **retour à la IV^e** » et de démocratie participative, « **forme ultime de la démagogie** ». (tempsreel.nouvelobs.com, 21.03.2007)

⁴⁰ Il s'agit là de polyphonie dialogique.

⁴¹ Cette analyse s'appuie sur un corpus constitué en consultant les sites Internet de quelques médias français : TF1, France2, etc.

On a affaire ici à une évocation du discours de Nicolas Sarkozy, où il avait attaqué ses deux principaux adversaires dans la course présidentielle de 2007.

- la *narrativisation* du / de la polémique

Nous nous arrêterons plus longuement à ce procédé. Pour représenter une intervention ou une interaction polémique, dans la narrativisation on recourt principalement à des structures verbales ou nominales qui explicitent la valeur illocutoire des propos représentés. Cela requiert de la part du journaliste une activité d'interprétation de la signification énonciative des propos d'origine. Il explicite cette signification en représentant le dit qu'il rapporte en tant qu'action de dire, qu'il décrit dans son discours. Le locuteur d'origine devient agent de cette action, ce qui nous fait remarquer, avec Charaudeau (2005b), que la représentation du discours polémique s'accompagne d'un effet d'actancialisation.

Lorsqu'il s'agit de la représentation d'une confrontation discursive qui a eu lieu dans le monologal, le discours représenté peut être une intervention polémique initiative, par laquelle on avait attaqué son adversaire, ou bien une intervention polémique réactive, qui permet de réagir et de contrecarrer les attaques dont on est victime.

Dans la représentation d'une intervention initiative le journaliste peut recourir à des verbes indiquant :

- la ridiculisation de l'adversaire tels que *ironiser sur*, *railler*, *brocarder* :

(240) Bayrou ironise sur l'humour « extrêmement raffiné » de Sarkozy
(lci.tf1.fr, 2.07.2015)

(241) Sarkozy **raille** Hollande en l'appelant « moi je » (lci.tf1.fr, 17.05.2015)

(242) Hollande brocarde Sarkozy dans les Ardennes
(tempsreel.nouvelobs.com, 15.06.2011)

- l'attaque *ad personam*, par des structures verbales comme *accuser, bousculer, attaquer, s'en prendre à, mettre en cause X sur* (X = personne), *taper sur* :

(243) Eleveurs en colère : Valls accuse Jacob et la droite de « populisme » (lci.tf1.fr, 22.07.2015)

(244) Pugnace, précise, dure à la répartie en dépit de quelques maladresses et d'un sens abusif de l'exemple simple, elle [S. Royal] **a** souvent **bousculé** le favori de la compétition. (*Libération*, cité par www.lci.fr, 3.05.2007)

(245) Justice, immigration... Virage à droite pour Sarkozy qui attaque le PS (lci.tf1.fr, 3.03.2012)

(246) Royal **s'en prend** à Sarkozy. À Besançon, la candidate du PS **a mis en cause** le candidat UMP sur le dossier Airbus. (www.lci.fr, 13.04.2007)

(247) Sarkozy cite Jaurès pour **taper sur** la gauche. (*ibid.*)

• la disqualification des propos, des actions et des valeurs de l'adversaire moyennant des verbes tels que *reprocher, imputer, dénoncer, fustiger* :

(248) Elle [S. Royal] **a reproché** à Nicolas Sarkozy de vouloir « diviser les Français et les dresser les uns contre les autres ». (www.lci.fr, 11.04.2007)

(249) Ségolène Royal **a** par ailleurs une nouvelle fois **dénoncé** la « grande violence » et la « grande brutalité » du discours de Nicolas Sarkozy. (www.lci.fr, 30.04.2007)

(250) Accord Grèce-UE : DSK fustige vivement l'attitude des Allemands (lci.tf1.fr, 18.07.2015)

La disqualification du discours de l'adversaire et de sa personne dans un discours polémique peut également être représentée moyennant des structures du type :

a) $V_{\text{support}} + de + \text{SN (Adj.)/Adj.}$, avec des verbes supports comme *qualifier* ou *traiter* :

(251) Or force est de constater que la mise en pièces de la pensée unique ne va pas sans quelques préjugés, ainsi de ses étranges ressemblances avec un bon vieil antiaméricanisme que **d’aucuns pourraient qualifier de primaire**. (tempsreel.nouvelobs.com, 19.10.2002)

b) $S + V + \text{COD} + \text{Attr. de l’objet}$, où $V = \textit{juger, trouver, estimer}$ (ex. 259) ;

c) $S + V + \text{Subord. complétive}$, où $V = \textit{juger, penser}$:

(252) Qualifiant ses concurrents de « piliers de la France décadente », il **[J.-M. Le Pen] juge que « François Bayrou n’est pas le chevalier blanc [...] »**. (www.lci.fr, 11.04.2007)

Dans ces constructions le verbe est neutre, n’ayant pas de valeur illocutoire agonale. Ce qui indique le caractère agonal de l’interaction représentée, c’est le syntagme nominal ou l’adjectif en (a), l’attribut en (b) et la subordonnée en (c), qui montrent que, dans l’interaction polémique en question, il y a eu attaque contre l’adversaire, portant atteinte à son image.

Dans le discours du journaliste une intervention polémique peut se trouver représentée également sous la forme d’une nominalisation. Dans ce cas, la valeur illocutoire de l’intervention est explicitée au moyen de syntagmes nominaux comme *attaque*, *charge*, *coup de griffe*, *duel de coqs*, *tir groupé*, etc. :

(253) Faisant allusion à la violente **charge** de Nicolas Sarkozy contre l’héritage de mai 68, elle [S. Royal] a rappelé que mai 68 avait permis les accords de Grenelle [...]. (www.france.tv/france-2, 30.04.2007)

(254) [...] aucun des deux candidats n'a dévoré l'autre. Mais il y a eu de sérieux **coups de griffe**. (*La République du Centre*, cité par www.lci.fr, 3.05.2007)

(255) Sarkozy *vs* Valls : « duel de coqs à distance » ?
(tempsreel.nouvelobs.com, 17.03.2015)

(256) Même la politique étrangère n'a pas échappé au **tir groupé** de Mme Royal. « Je n'irai pas serrer la main de George Bush, comme si de rien n'était », a-t-elle lancé. (www.lci.fr, 11.04.2007)

La représentation par le journaliste d'une intervention polémique réactive peut se faire par des verbes neutres comme *répondre, réagir*, etc. :

(257) Royal **répond** à Sarkozy sur Mai 68. Invitée de France 2 lundi matin, la candidate PS a rappelé que les événements avaient débouché sur de nombreux progrès. (www.lci.fr, 30.04.2007)

(258) En déplacement à Besançon, Ségolène Royal a exigé jeudi que les pédophiles, qui selon elle « ne sont pas des malades mais des prédateurs d'enfants », soient « poursuivis et condamnés en justice » car il n'y a pas d'« irresponsabilité » en ce domaine. La candidate **réagissait** aux propos de Nicolas Sarkozy qui avait déclaré avoir tendance à penser qu'« on naît pédophile », dans un entretien avec le philosophe Michel Onfray publié dans *Philosophie Magazine*. (www.lci.fr, 13.04.2007)

Pour représenter une intervention polémique réactive, le journaliste peut recourir aussi à des verbes comme *juger, estimer, trouver*, figurant dans une construction attributive et ayant pour rôle de représenter l'attribution par le locuteur d'origine d'une qualité défavorable à la personne, aux propos ou aux actions de son adversaire :

(259) Sarkozy **juge** les attaques de Royal « outrancières ». (www.lci.fr, 4.05.2007)

On utilise aussi des structures verbales ayant une valeur conflictuelle plus marquée, comme *réclamer des comptes* :

- (260) [...] l'opposition qui, rejetant tout moralisme, **réclama** obstinément **des comptes** à la majorité au pouvoir.
(tempsreel.nouvelobs.com, 6.09.2003)

Le journaliste peut représenter la réaction polémique du locuteur d'origine comme étant accompagnée d'un mouvement affectif. À cette fin il peut employer, par exemple, le verbe *s'indigner* :

- (261) Le député Bernard Carayon **s'indigne** des propos d'Hervé Morin. (tempsreel.nouvelobs.com, 8.02.2008)

Il arrive également qu'on représente le refus d'un des protagonistes de la polémique de se laisser déstabiliser par l'attaque de son adversaire :

- (262) Le candidat de l'UMP **a revendiqué** mardi soir à Tours ses origines immigrées **mises en cause** par le président du Front national. (www.lci.fr, 10.04.2007)

On a affaire ici à la narrativisation d'un échange en différé : l'intervention initiative, une attaque, est représentée par le journaliste au moyen d'un participe présent à valeur adjectivale, tandis que la réaction de l'adversaire est représentée par le verbe *revendiquer*, qui montre que celui-ci a annulé l'attaque de J. M. Le Pen en assumant ses origines.

Pour représenter un discours polémique dialogal, le journaliste se sert de verbes pronominaux réciproques comme *se répondre*, *s'affronter*, *s'invectiver*, qui marquent un degré de conflictualité de l'interaction plus ou moins élevé :

- (263) Les deux candidats **se sont répondu** à plusieurs reprises ce mardi, la représentante socialiste qualifiant notamment son adversaire UMP de « menteur ». (www.lci.fr, 4.04.2007)
- (264) En quelques jours, deux discours rivaux se sont mis en place et **se sont** durement **affrontés**, deux discours rapidement figés dans leur dogmatique propre, c'est-à-dire leur mensonge symétrique. (tempsreel.nouvelobs.com, 6.09.2003)
- (265) Les deux favoris de la présidentielle continuent de **s'invectiver** sur la question du déterminisme génétique. (www.lci.fr, 13.04.2007)

Dans les exemples (263) et (265) le journaliste fournit des indications de nature aspectuelle concernant l'évolution de la polémique : dans (263) il indique le caractère itératif de la suite attaque – contre-attaque, tandis que dans (265) c'est l'aspect duratif de la confrontation qui est signalé. Dans (264) le caractère conflictuel de l'interaction est suggéré, à part le verbe pronominal, par l'adjectif *rivaux*, le syntagme *discours rivaux* désignant les deux pôles de la polémique.

Tout comme le discours polémique monologal, le discours polémique dialogal peut être représentée à travers des nominalisations du genre *choc* ou *frictions*. Nous mentionnons à ce propos un titre du journal *Les Echos*, qui résume le débat entre les deux présidentiables de 2007 de la façon suivante :

- (266) Un **choc** final à haute tension. (*Les Echos*, cité par www.lci.fr, 3.05.2007)

Les structures verbales que le journaliste emploie dans la narrativisation de la polémique, qu'elle se manifeste dans le monologal ou le dialogal, peuvent s'accompagner de compléments qui signalent son intensité tels que *obstinément* (*réclamer des comptes*),

frontalement (attaquer), *durement* (s'affronter), *de façon mordante* (fustiger) :

(267) Nicolas Sarkozy attaque **frontalement** ses deux principaux adversaires. (tempsreel.nouvelobs.com, 31.03.2007)

(268) Le candidat UMP a fustigé **de façon tout aussi mordante** la démocratie participative chère à Ségolène Royal, en parlant à la place de son adversaire socialiste : « Au fond, ma démocratie participative n'a qu'un avantage, ça permet de faire bref. J'arrive, je dis bonjour, j'affirme avec beaucoup d'autorité « Vos idées sont les miennes » et je pars en disant bonsoir avant que vous ayez eu le temps de dire quelles étaient vos idées » (*ibid.*)

Dans ce dernier exemple, l'adjectif *chère* dévoile la présence en tant qu'instance énonciative du journaliste. Moyennant cet adjectif, il fait un bref commentaire ironique sur la vision politique de Ségolène Royal.

L'intensité de la polémique peut être indiquée également par des structures du type *le ton monte*, *X hausse/durcit le ton* ou à travers des nominalisations comme *brouhaha*, qui traduit aussi l'état de confusion que le conflit peut engendrer :

(269) Sarkozy-Royal, **le ton monte** encore. (www.lci.fr, 4.04.2007)

(270) D'un point de vue médiatique, il faut revenir sur ce drame de la canicule [...]. En quelques jours, deux discours rivaux se sont mis en place et se sont durement affrontés [...]. Dans le **brouhaha** qui s'ensuivit, on eût dit que chacun s'attachait à mouliner l'une ou l'autre de ces interprétations. (tempsreel.nouvelobs.com, 6.09.2003)

Les stratégies rhétoriques et argumentatives que les polémiqueurs mobilisent dans leur confrontation peuvent également se trouver représentées dans le discours journalistique. Dans les

exemples ci-dessous on représente la construction par les deux combattants de leur ethos à travers la mise en contraste de leurs identités :

(271) [...] elle [S. Royal] s'est attachée à situer le combat présidentiel comme une confrontation « projet contre projet », soulignant à l'envi tout ce qui l'oppose au candidat de l'UMP. (www.lci.fr, 11.04.2007)

(272) Royal oppose « la brutalité » de Sarkozy à sa « force sereine ». (*ibid.*)

Enfin, les affects des personnes impliqués dans la polémique peuvent également être représentés par le journaliste, par exemple à travers des constructions attributives dont voici une illustration :

(273) Il [N. Sarkozy] **s'est déclaré « consterné »** par l'attitude du leader centriste. (www.lci.fr, 29.04.2007)

La voix du journaliste, on l'a déjà vu, se superpose parfois aux voix des polémiqueurs dont il rapporte le discours. L'instance médiatique peut, par exemple, se positionner par rapport à la valeur de vérité des propos d'origine moyennant des verbes qui transforment la modalité de ces dires :

(274) Mme Royal **a prétendu** représenter « une France réconciliée, apaisée, en marche, forte parce que juste, une énergie sereine ». (www.lci.fr, 11.04.2007)

En employant le verbe *prétendre* le journaliste transforme ici la modalité d'assertion du dire de S. Royal en modalité de doute.

Nous avons donc montré que le monde médiatique actuel accorde une place importante à la médiatisation des affrontements

verbaux opposant des acteurs de la vie politique et sociale. Des faits et des dits véhiculés à travers ces affrontements sont donc rapportés par les médias, qui montrent ainsi dans leur confrontation deux discours antagoniques. Parmi les procédés mobilisés pour représenter une polémique, le plus intéressant, à notre sens, et le procédé de la narrativisation, qui, bien qu'il fournisse une version très condensée des discours d'origine, renseigne sur nombre de paramètres qui caractérisent la polémique représentée, à savoir son lieux de manifestation (le monologal ou le dialogal), la valeur illocutoire des dits représentés, les affects des protagonistes et les stratégies rhétoriques et argumentatives qu'ils mettent en place, l'intensité de la polémique, la durée du conflit, etc.

CONCLUSION

À la fin de ce parcours, nous pouvons présenter les résultats de notre recherche, en montrant également ce qui reste à faire.

Cette étude des marqueurs polémiques s'est avérée être une recherche passionnante, vu la grande diversité des données de notre corpus, qui nous a ouvert beaucoup de pistes de réflexion.

Il y a d'abord la perspective syntaxique, dans le cadre de laquelle nous avons décrit les quatre catégories de structures que nous avons identifiées (structures assertives, interrogatives, exclamatives et injonctives). Nous avons également pu constater que, parmi ces structures, il y en a qui sont complètement figées, mais que la plupart sont des constructions semi-figées, « bâties » sur des matrices syntaxiques, que nous avons également présentées.

Une autre perspective d'analyse est celle ouverte par l'approche polyphonique, telle que nous l'avons décrite dans la première partie de l'ouvrage, qui nous a permis de distinguer, parmi nos données, des marqueurs polyphoniques et des marqueurs dialogiques, d'identifier les formes de dialogisme à l'œuvre dans les structures linguistiques analysées, ainsi que les formes de RDA que les polémiqueurs mettent en place.

Dans le cadre de la même approche, nous avons pu décrire le dispositif polyphonique mis en place par le journaliste dans la représentation d'un discours polémique monologal ou dialogal, dispositif qui met en scène trois voix situées dans deux plans différents : les deux voix antagoniques qui s'affrontent dans le discours d'origine et la voix du journaliste qui, en tant que macrolocuteur, les montre dans leur confrontation.

Enfin, la perspective sémantico-pragmatique nous a permis, d'une part, d'envisager les structures étudiées en tant que marqueurs ayant une orientation discursive polémique et de décrire leurs principales valeurs sémantico-pragmatiques ; d'autre part, de traiter des marqueurs polémiques en tant que phraséologismes pragmatiques, à savoir des formulations plus ou moins conventionnelles réalisant des actes de langage agressifs.

Cette recherche montre donc l'importance de l'analyse de corpus, qui, d'un côté, vient illustrer les divers aspects théoriques concernant, dans notre cas, la polyphonie et le/la polémique ; d'un autre côté elle permet de nuancer les théories qui existent déjà.

Notre recherche ne prétend évidemment pas à l'exhaustivité. D'autres marqueurs polémiques ont fait l'objet de travaux antérieurs, tout comme certains autres pourraient donner lieu à des recherches futures. Pour notre part, nous aimerions à l'avenir élargir la perspective de l'analyse et de proposer une étude contrastive de ces données (domaine français-roumain). Cette recherche pourrait être développée dans le cadre de la pragmatique interculturelle.

BIBLIOGRAPHIE

- Abouda, L. (1997), *Recherches sur la syntaxe et la sémantique du conditionnel en français moderne*, Thèse de doctorat, Université Paris 7.
- Abouda, L. (2001), « Les emplois journalistique, polémique et atténuatif du conditionnel. Un traitement unitaire », in Dendale, P., Tasmowsky, L. (éds), *Le conditionnel en français, Recherches linguistiques*, 25, Université de Metz, Metz, p. 277-294.
- Álvarez Castro, C., Donaire, M. L. (2011), « Deux marqueurs en cause : *puisque* et *puesto que* », *Langages*, 184, p. 35-49.
- Amossy, R. (2005), « De l'apport d'une distinction : dialogisme *vs* polyphonie dans l'analyse argumentative », in Bres, J. et al. (éds), *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Editions Duculot, Bruxelles, p. 63-73.
- Amossy, R. (2006), *L'argumentation dans le discours*, 2^e édition, Armand Colin, Paris.
- Anscombre, J.-C., Ducrot, O. (1981), « Interrogation et argumentation », *Langue française*, 52, p. 5-22.
- Authier-Revuz, J. (1984), « Hétérogénéité(s) énonciative(s) », *Langages*, 73, p. 98-111.
- Authier-Revuz, J. (1991), « Hétérogénéités et ruptures. Quelques repères dans le champ énonciatif », in Parret, H. (dir.), *Le sens et ses hétérogénéités*, Editions du CNRS, Paris, p. 139-151.
- Bakhtine, M. (1970), *La poétique de Dostoïevski*, Seuil, Paris.
- Baylon, Chr., Fabre, P. (1995), *Grammaire systématique de la langue française*, 3^e éd., Nathan, Paris.
- Béchade, H. (1993), *Syntaxe du français moderne et contemporain*, 3^e édition revue et augmentée, PUF, Paris.
- Birkelund, M., Nølke, H., Therkelsen, R. (2009), « La polyphonie linguistique », *Langue française*, 164, p. 3-9.
- Bres, J. (1998), « Entendre des voix : de quelques marqueurs dialogiques en français », in Bres, J., Legrand, R., Madray, F., Siblot, P. (éds), *L'autre en discours*, Praxiling, Montpellier III, p. 191-212.

- Bres, J. (1999), « Vous les entendez ? Analyse du discours et dialogisme », *Modèles linguistiques*, XX/2, p. 71-86.
- Bres, J. (2001), « Dialogique », « Dialogisme », « Dialogisme (Marqueurs de ~ », in Détrie, C., Siblot, P., Verine, B. (2001), *Termes et concepts pour l'analyse du discours. Une approche praxématique*, Honoré Champion, Paris.
- Bres, J. (2002), « Le bruissement des voix dans le discours : dialogisme et discours rapporté », *Faits de langues*, 19, p. 159-170.
- Bres, J. (2005), « Savoir de quoi on parle : dialogue, dialogal, dialogique ; dialogisme, polyphonie ... », in Bres, J. et al. (éds), *Dialogisme et polyphonie : approches linguistiques*, Editions Duculot, Bruxelles, p. 47-61.
- Bres, J. (2017), « Dialogisme, éléments pour l'analyse », *Recherches en didactique des langues et des cultures*, 14/2 (en ligne : mis en ligne le 15 juin 2017, consulté le 21 juin 2017 ; URL : <http://rdlc.revues.org/1842>).
- Bres, J., Mellet, S. (2009), « Une approche dialogique des faits grammaticaux », *Langue française*, 163, p. 3-20.
- Bres, J., Nowakowska, A. (2006), « Dialogisme : du principe à la matérialité discursive », in Perrin, L. (éd.), *Le sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, *Recherches linguistiques*, 28, Université Paul Verlaine, Metz, p. 21-48.
- Bres, J., Nowakowska, A. (2008), « J'exagère ?... Du dialogisme interlocutif », in Birkelund, M., Mosegaard Hansen, M.-B., Norén, C. (éds), *L'énonciation dans tous ses états. Mélanges offerts à Henning Nølke à l'occasion de ses soixante ans*, Peter Lang, Berne, p. 1-27.
- Bres, J., Nowakowska, A., Sarale, J.-M. (2016), "Anticipative interlocutive dialogism : Sequential patterns and linguistic markers in French", *Journal of Pragmatics*, 96, p. 80-95.
- Burger, M. (2011), « Une caractérisation praxéologique du discours polémique: ce qu'informer dans les medias veut dire », *Semen*, 31, p. 61-80.
- Charaudeau, P. (2005a), *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Vuibert, Paris.
- Charaudeau, P. (2005b), *Les médias et l'information. L'impossible transparence du discours*, De Boeck, Bruxelles.
- Charaudeau, P. (2017), *Le débat public. Entre controverse et polémique. Enjeu de vérité, enjeu de pouvoir*, Lambert-Lucas, Limoges.
- Charaudeau, P., Maingueneau, D. (dir.) (2002), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Editions du Seuil, Paris.
- Cossutta, F. (2000), « Typologie des phénomènes polémiques dans le discours philosophique », in Ali Bouacha, M., Cossutta, F. (dir.), *La polémique en philosophie. La polémicité philosophique et ses mises en discours*, Editions Universitaires de Dijon, Dijon, p. 167-207.

Bibliographie

- Dascal, M. (1995), « Observations sur la dynamique des controverses », *Cahiers de linguistique française*, 17, p. 99-121.
- Debaisieux, J.-M. (2004), « Les conjonctions de coordination : mots grammaticaux ou mots de discours ? Le cas de *parce que* », *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 15-16, p. 51-67.
- Dendale, P. (1990), « La polyphonie comme notion épistémique », in De Mulder, W., Schuerewegen, F., Tasmowski, L. (éds), *Enonciation et parti pris, Actes du colloque de l'Univ. d'Anvers (5-7 février 1990)*, Rodopi, Amsterdam-Atlanta, p. 105-120.
- Dendale, P. (1993), « Le conditionnel de l'information incertaine : marqueur modal ou marqueur évidentiel ? », in Hilty, G. (éd.), *Actes du XXe Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes, Université de Zurich (6-11 avril 1992)*, tome 1, Francke Verlag, Tübingen, p. 165-176.
- Dendale, P., Coltier, D. (2006), « Eléments de comparaison de trois théories linguistiques de la polyphonie et du dialogisme », in Perrin, L. (éd.), *Le sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours, Recherches linguistiques*, 28, Université Paul Verlaine, Metz, p. 271-299.
- Dendale, P., Tasmowski, L. (éds) (2001), *Le conditionnel en français, Recherches linguistiques*, 25, Université de Metz, Metz.
- Détrie, C. (2001), *Du sens dans le processus métaphorique*, Champion, Paris.
- Détrie, C., Siblot, P., Verine, B. (2001), *Termes et concepts pour l'analyse du discours. Une approche praxématique*, Honoré Champion, Paris.
- Doury, M., Kerbrat-Orecchioni, C. (2011), « La place de l'accord dans l'argumentation polémique : le cas du débat Sarkozy-Royal (2007) », *A contrario*, 16, p. 63-87.
- Ducrot, O. (1984), *Le dire et le dit*, Les Editions de Minuit, Paris.
- Dziadkiewicz, A. (2007), « La traduction automatique de phraséologismes pragmatiques : quelles représentations à travers la diversité formelle et culturelle ? », *Corela*, 5/2 (en ligne : <http://corela.revues.org/383>, consulté le 19.07.2017).
- Florea, L.-S. (2005), « Conjonctions à vocation polémique. De la phrase au discours », in Tenchea, M., Tihu, A. (éds), *Prépositions et conjonctions de subordination. Syntaxe et sémantique, Actes du Colloque franco-roumain de linguistique, Timișoara, 29-31 mai 2001*, Excelsior Art, Timișoara, p. 117-132.
- Fornel, M. de (1989), « *Parce que* et le problème de l'inférence », *Cahiers de linguistique française*, 10, p. 171-192.
- Gancz, A., Franchon, M.-C., Gancz, M. (1999), *Ghid român-francez al actelor de vorbire*, Editura Corint, București.
- Garand, D. (1998), « Propositions méthodologiques pour l'étude du polémique », in Hayward, A., Garand, D. (dir.), *Etats du polémique, Les*

- cahiers du centre de recherche en littérature québécoise*, 22, Editions Nota Bene, p. 211-268.
- Gauthier, G. (1995), « L'argumentation périphérique dans la communication politique. Le cas de l'argument *ad hominem* », *Hermès, La Revue*, 16/2, p. 167-185.
- Gelas, N. (1980), « Étude de quelques emplois du mot "polémique" », in Gelas, N., Kerbrat-Orecchioni, C. (éds), *Le discours polémique*, PUL, Lyon, p. 41-50.
- Greive, A. (1985), « Comment fonctionne la polémique ? », in Roellenbleck, G. (éd.), *Le discours polémique*, Gunter Narr Verlag, Tübingen, p. 17-30.
- Grevisse, M., Goosse, A. (2011), *Le bon usage*, 15^e édition, De Boeck Université, Bruxelles.
- Guentcheva, Z. (2003), « Degrés de distanciation énonciative », in Quattara, A. (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs, Actes du colloque de Tromsø, 26-28 octobre 2000*, Ophrys, Gap-Paris.
- Haillet, P. P. (2002), *Le conditionnel en français : une approche polyphonique*, Ophrys, Gap-Paris.
- Hamon, S. (2005), « Propriétés syntaxiques et valeurs argumentatives des conjonctions *parce que* et *puisque* », in Țenchea, M., Tihu, A. (éds), *Prépositions et conjonctions de subordination. Syntaxe et sémantique, Actes du Colloque franco-roumain de linguistique, Timișoara, 29-31 mai 2001*, Excelsior Art, Timișoara, p. 145-158.
- Jacquin, J. (2011), « Le/la polémique : une catégorie opératoire pour une analyse discursive et interactionnelle des débats publics », *Semen*, 31, p. 43-60.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1980), « La polémique et ses définitions », in Gelas, N., Kerbrat-Orecchioni, C. (éds), *Le discours polémique*, PUL, Lyon, p. 3-40.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1992), *Les interactions verbales*, tome II, Armand Colin, Paris.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1996), *La conversation*, Editions du Seuil, Paris.
- Klein, J., Lamiroy, B. (2011), « Routines conversationnelles et figement », in Anscombre, J. C., Mejri, S. (éds), *Le figement linguistique : la parole entravée*, Champion, Paris, p. 195-217.
- Korzen, H. (1990), « Pourquoi *pourquoi* est-il différent? L'adverbial de cause et la classification des adverbiaux en général », *Langue française*, 88, p. 60-79.
- Korzen, H., Nölke, H., (1990), « Projet pour une théorie des emplois du conditionnel », in Halmøy, O., Halvorsen, A., Lorentzen, L. (éds), *Actes du XI^e Congrès des Romanistes Scandinaves, Trondheim 13-17 août 1990*, Univ. de Trondheim, p. 273-300.

Bibliographie

- Kronning, H. (1997), « Modalité, causation et argumentation. Les conjonctions causales *parce que / car / puisque* et l'interprétation du verbe modal *devoir* », in Lorenzo, R. (éd.), *Actas do XIX Congreso Internacional de Lingüística e Filoloxía Románicas, Universidade de Santiago de Compostela, 1989, Coruna*, p. 799-812.
- Kronning, H. (2005), « Polyphonie, médiation et modalisation : le cas du conditionnel épistémique », in Bres, J. et al. (éds), *Dialogisme et polyphonie : approches linguistiques*, Editions Duculot, Bruxelles, p. 297-312.
- Larivee, P., Perrin, L. (2010), « Voix et point de vue de la négation », in Colas-Blaise, M., Kara, M., Perrin, L. et Petitjean, A., *La question polyphonique ou dialogique en sciences du langage, Recherches linguistiques*, 31, Université Paul Verlaine Metz, p. 175-199.
- Le groupe λ-1 (1975), « *Car, parce que, puisque* », *Revue Romane*, X/1, p. 248-280.
- Lhomme, A. (2000), « *Polemos et philia* », in Ali Bouacha, M., Cossutta F. (dir.), *La polémique en philosophie. La polémique philosophique et ses mises en discours*, Editions Universitaires de Dijon, Dijon, p. 71-96.
- Lilti, A. (2007), « Querelles et controverses. Les formes du désaccord intellectuel à l'époque moderne », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 25, p. 13-28.
- Maingueneau, D. (1983), *Sémantique de la polémique*, l'Age d'Homme, Lausanne.
- Maingueneau, D. (1991), *L'énonciation en linguistique française*, Hachette, Paris.
- Maingueneau, D. (2000), « Les deux ordres de contraintes de la polémique », in Ali Bouacha, M., Cossutta, F. (dir.), *La polémique en philosophie. La polémique philosophique et ses mises en discours*, Editions Universitaires de Dijon, Dijon, p. 153-165.
- Mauger, G. (1968), *Grammaire pratique du français d'aujourd'hui*, 4e éd., Hachette, Paris.
- Micheli, R. (2011), « Quand l'affrontement porte sur les mots en tant que mots : polémique et réflexivité langagière », *Semen*, 31, p. 97-112.
- Moeschler, J. (1982), *Dire et contredire. Pragmatique de la négation et acte de réfutation dans la conversation*, Peter Lang, Franckfort.
- Moeschler, J., Reboul, A. (1994), *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Editions du Seuil, Paris.
- Moirand, S. (2014), « L'hétérogénéité énonciative au fil du texte : la représentation des controverses dans les genres de l'information de la presse quotidienne », *Arena Romanistica (Dialogisme, hétérogénéité énonciative et polyphonie)*, 14, p. 140-164.

- Moïse, C., Romain, Chr. (2010 [2011]), « Violence verbale et listes de discussions: les argumentations polémiques », *Cahiers de linguistique*, 36/2, p. 113-132.
- Nazarenko, A. (2000), *La cause et son expression en français*, Ophrys, Paris.
- Nowakowska, A. (2005), « Dialogisme, polyphonie : des textes russes de M. Bakhtine à la linguistique contemporaine », in Bres, J. et al. (éds), *Dialogisme et polyphonie : approches linguistiques*, Editions-Duculot, Bruxelles, p. 19-32.
- Nølke, H. (1993), *Le regard du locuteur. Pour une linguistique des traces énonciatives*, Kimé, Paris.
- Nølke, H. (1994), *Linguistique modulaire : de la forme au sens*, Editions Peeters, Paris.
- Nølke, H. (2001), « La ScaPoline 2001. Version révisée de la théorie Scandinave de la Polyphonie Linguistique », *Polyphonie-linguistique et littéraire*, 3 (en ligne : www.hum.au.dk/romansk/polyfoni, consulté le 19.07.2017).
- Nølke, H. (2006), « Pour une théorie linguistique de la polyphonie : problèmes, avantages, perspectives », in Perrin, L. (éd.), *Le sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, *Recherches linguistiques*, 28, Université Paul Verlaine, Metz, p. 243-269.
- Nølke, H. (2008), « La polyphonie linguistique avec un regard sur l'approche scandinave », in Durand, J., Habert, B., Laks, B. (éds), *Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF'08*, Paris, 2008, Institut de Linguistique Française (en ligne : <http://www.linguistiquefrancaise.org/>, consulté le 19.07.2017).
- Nølke, H., Fløttum, K., Norén, C. (2004), *ScaPoLine. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique*, Kimé, Paris.
- Nølke, H., Olsen, M. (2000), « Polyphonie : théorie et terminologie », *Polyphonie-linguistique et littéraire*, 2 (en ligne : www.hum.au.dk/romansk/polyfoni, consulté le 19.07.2017).
- Nølke, H., Olsen, M. (2002), « Puisque : indice de polyphonie ? », *Faits de langues*, 19, p. 135-146.
- Perret, M. (1994), *L'énonciation en grammaire de texte*, Nathan.
- Perrin, L. (1995), « Du dialogue rapporté aux reprises diaphoniques », *Cahiers de Linguistique Française*, 16, p. 211-240.
- Perrin, L. (2014), « Formules énonciatives à visée échoïque », *Arena Romanistica (Dialogisme, hétérogénéité énonciative et polyphonie)*, 14, p. 184-202.
- Plantin, Ch. (2003), « Des polémistes aux polémiqueurs », in Declercq, G., Murat, M., Dangel, J. (éds), *La parole polémique*, Honoré Champion, Paris, p. 377-408.

Bibliographie

- Pop, L. (2000), *Espaces discursifs. Pour une représentation des hétérogénéités discursives*, Editions Peeters, Louvain-Paris.
- Pop, L. (2010), « Mărci lingvistice și orientare discursivă », in Zafiu, R., Dragomirescu, A., Nicolae, A. (ed.), *Limba română. Controverse, delimitări, noi ipoteze. Actele celui de-al 9-lea Colocviu al catedrei de limba română*, vol. II, Editura Universității din București, București, p. 225-241.
- Prochasson, Chr., Rasmussen, A. (2007), « Du bon usage de la dispute. Introduction », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 25, p. 5-12.
- Rabatel, A. (2003), « Les verbes de perception en contexte d'effacement énonciatif : du point de vue représenté aux discours représentés », *Travaux de linguistique*, 46, p. 49-88.
- Riegel, M., Pellat, J.-Ch., Rioul, R. (2009), *Grammaire méthodique du français*, 4^e édition, P.U.F., Paris.
- Robert, V. (2003), « Polémistes et intellectuels : pratiques et fonctions », in Robert, V. (éd.), *Intellectuels et polémiques dans l'espace germanophone*, Publications de l'Institut d'Allemand, Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris, p. 11-62.
- Rosier, L., (1999), *Le discours rapporté. Histoire, théories, pratiques*, Editions Duculot, Paris.
- Roulet, E. et al. (1985), *L'articulation du discours en français contemporain*, Peter Lang.
- Roulet, E. et al. (2001), *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*, Peter Lang.
- Sauerwein Spinola, S. (2000), *La représentation critique du discours de l'autre : le questionnement oppositif*, LIT, Münster.
- Siblot, P. (2001), « De la dénomination à la nomination. Les dynamiques de la signification nominale et le propre du nom », *Cahiers de praxématique*, 36, p. 189-214.
- Sitri, F. (2015), « RDA et genres du "tenant lieu" : le cas du "compte-rendu" », *Revista Investigações*, 28 (N° Especial) (en ligne : <https://periodicos.ufpe.br/revistas/index.php/INV/article/view/1842>, consulté le 1.06.2017).
- Sørensen Ravn Jørgensen, K. (2002), « Le connecteur *mais* et le discours indirect libre », *Polyphonie-linguistique et littéraire*, 4, (en ligne : <http://www.hum.au.dk/romansk/polyfoni>, consulté le 1.06.2017).
- Sullet-Nylander, F. (2004), « Le discours narrativisé : Quels critères formels ? », in Lopez Munoz, J. M., Marnette, S., Rosier, L., *Le discours rapporté dans tous ses états*, L'Harmattan, Paris, p. 386-396.
- Todorov, T. (1981), *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Seuil, Paris.

- Țenchea, M. (2006), *Noms, verbes, prépositions : études de linguistique françaises et roumaine*, Mirton & Hestia, Timișoara, p. 72-98 (chap. « Structures verbales impliquées dans la reprise polémique en français »).
- Vion, R. (1992), *La communication verbale. Analyse des interactions*, Hachette, Paris.
- Vlad, D. (2010a), *La polyphonie – de l'énoncé au discours. L'exemple du discours polémique*, Atelier national de reproduction des thèses, Lille.
- Vlad, D. (2010b), « Pour une typologie des formes de communication conflictuelle », in Spiță, D. (éd.), *Actes du colloque « La France et les Roumains depuis 150 ans. Relations politiques et culturelles »*, Iași, 27-28 mars 2009, Editions Universitaires « Alexandru Ioan Cuza », Iași, p. 173-179.
- Vlad, D. (2012), « *Non que* - marqueur de plurivocité », in Bres, J. et al., *Dialogisme : langue, discours*, Peter Lang, Bruxelles.
- Vlad, D. (2015), « *Nu că* – marqueur de la négation polyphonique en roumain », in Goes, J., Pitar, M., *La négation. Etudes linguistiques, pragmatiques et didactiques*, coll. « Etudes linguistiques », Artois Presses Université, Arras.
- Weinrich, W. (1989), *Grammaire textuelle du français*, Editions Didier, Paris.
- Wilmet, M. (2003), *Grammaire critique du français*, 3e édition, Duculot, Bruxelles.
- Windisch, U. (1987), *Le K.-O. verbal. La communication conflictuelle*, L'Age d'Homme, Lausanne.
- Zafiu, R. (2006), « Une possible typologie des actes de langage agressifs », in Ionescu Ruxăndoiu, L. (éd.), *Cooperation and conflict in ingroup and intergroup communication, Selected papers from the Xth Biennial Congress of IADA, Bucharest 2005*, Editura Universității din București, București, p. 183-195.

INDEX

A

Acte de langage : 18, 35, 48, 132, 135, 139
Acte directeur : 35, 36, 37
Acte méta-polémique : 67
Acte subordonné : 36, 37
Actualisation phrastique : 31
Allocutaire : 23, 24, 26, 27 ; ~ de l'énoncé, 26 ; ~ t, 26 ; ~ textuel, 26
Altercation : 57, 58, 101
Altérité : 13, 16, 41, 44, 45
Antiphrase : 42, 81, 101, 106
Argument : ~ *ad hominem*, 62 ; ~ circonstanciel, 62-63 ; ~ d'autorité, 63 ; ~ éthique, 71 ; ~ logique, 62, 63 ; ~ pathétique, 71 ; ~ personnel (*ad personam*), 63
Argumentation polémique : 61
Attaque *ad personam* : 50, 105, 151
Autodialogisme : 31
Autophonie : 39

C

Chamaillerie : 57
Communication conflictuelle : 57, 59
Conditionnel atténuatif : 74
Conditionnel d'altérité énonciative : 41, 48, 51, 55, 143

Conditionnel exclamatif : 53, 143, 144, 145
Configuration polyphonique : 23, 24
Connecteur pragmatique : 75, 109, 116, 118, 132
Connecteur textuel : 122
Controverse : 57
Coopérativité : 66

D

Débat : 57, 58, 99, 101
Débatteur : 58
Démêlé : 57
Désaccord : 10, 58, 60, 66, 68, 70, 97, 99, 100, 101, 127 ; ~ métaactionnel : 69 ; ~ métacommunicationnel : 69 ; ~ métalinguistique : 68 ; ~ polémique, 68 ; ~ propositionnel : 68
Dialogisation interne : 17, 29, 35, 40, 60, 124
Dialogisme : 5, 6, 9, 10, 13, 14, 15, 16, 17, 28, 30, 33, 34, 39, 43, 89, 119, 125, 159 ; ~ de la nomination, 34 ; ~ interdiscursif, 29, 89, 120 ; ~ interlocutif, 29, 89, 120 ; ~ interlocutif anticipatif, 30, 65, 90, 121, 138 ; ~ interlocutif citatif, 30, 65 90 ; ~ intralocutif, 31, 91, 95, 122

Dialogue : ~ externe : 13, 25 ; ~ interne : 13, 16

Diaphonie : 37, 38, 39 ; ~ effective, 37 ; ~ explicite, 37 ; ~ implicite, 37 ; ~ potentielle, 37

Dictum : 31

Discours dialogique : 13, 14, 35

Discours monologique : 35

Discours narrativisé : 33

Discours polémique : 6, 39, 56, 57, 59, 60, 61, 147, 149 ; ~ dialogal, 7, 147, 148, 154, 159 ; ~ monologal, 7, 147, 148, 155

Discours polyphonique : 5, 39, 44, 51, 52, 53, 55, 56

Discours représenté : 38, 39, 92, 97, 150 ; ~ désigné, 39 ; ~ formulé, 39 ; ~ implicité, 39

Discussion : 57

Dispute : 58, 101

Doxa : 9, 29, 40, 41, 90

E

Échange : 34 ; ~ principal, 34-35 ; ~ subordonné, 35

Empoignade : 57

Engueulade : 57, 101

Énoncé : ~ dialogique, 29, 31 ; ~ échoïque, 18, 92 ; ~ monologique, 31

Énonciataire : 32, 37

Énonciateur : 19, 21, 22, 26, 28, 31, 32, 35 ; ~ principal, 32, 35, 37 ; ~ secondaire, 32, 35, 36

Être discursif : 24, 26, 27

F

Figement : 81, 83, 101 ; degré de ~ 6, 73, 80, 981 ; ~ intégral, 80 ; ~ lexical, 81 ; ~ morphosyntaxique, 81 ; semi-, 80

Fonction illocutoire : 35 ; ~ interactive, 35

H

Hétérogénéité énonciative : 9, 10, 34, 41, 42, 47

I

Îlot textuel : 149

Impolitesse : 70

Incursion : 34

Instance énonciative : 5, 15, 16, 23

Interaction polémique : 6

Interdiscours : 9

Intervention : 35 ; ~ diaphonique, 37 ; ~ initiative, 36, 136, 138 ; ~ polémique, 65, 70, 99, 102, 156 ; ~ polyphonique, 36, 39 ; ~ réactive, 36, 67, 99, 126

L

Lien énonciatif : 24, 26, 121 ; ~ de non responsabilité : 26, 27 ; ~ de responsabilité : 26, 112 ; ~ non-réfutatif : 27 ; ~ réfutatif : 27

Locuteur : 19, 20, 21, 22, 25, 26, 27, 32, 35 ; ~ citant, 51 ; cité, 51 ; ~ de l'énoncé, 25, 48 ; ~ enchâssant, 32 ;

~ enchâssé, 32 ; ~ en tant que constructeur : 23 ; ~ en tant que tel : 19, 26 ; ~ en tant qu'être du monde : 19, 26 ; ~ premier : 19, 33 ; ~ second : 19, 33 ; ~ t, 26 ; ~ textuel, 25

Logos : 63

M

Macro-locuteur : 148

Marqueur dialogique : 6, 28, 87, 89, 159

Marqueur polémique : 5, 6, 74, 88, 89, 92, 98, 101, 108, 159, 160

Marqueur polyphonique : 6, 33, 87, 113, 159

Mémoire discursive : 9

Métadiscours : 31, 91, 122

Modus : 31

N

Narrativisation (du/de la polémique) : 150, 154, 155, 158

Négation : ~ descriptive, 21, 88 ; ~ illocutoire, 115, 123 ; ~ métalinguistique, 21, 22, 74, 88, 89, 91 ; ~ monophonique, 21 ; ~ polémique, 21, 22, 42, 46, 47, 53, 54, 74, 88 ; ~ polyphonique, 21

Nominalisation : 95, 96, 152, 155, 156

O

Opérateur sémantique : 116

Orientation argumentative : 49

Orientation dialogique : 29

Orientation discursive : 98

Orientation polémique : 6, 98, 103, 113

P

Paralogisme : 61

Pathos : 62

Phraséologisme pragmatique : 102, 103, 104, 160 ; ~ fermé, 103 ; ~ ouvert, 103

Plurivocité : 5, 15, 16, 17, 21, 29, 39, 40, 42, 43, 88, 119 ; degré de ~, 39, 44, 52

Point de vue : 9, 20, 21, 23, 24, 25, 26, 27, 42, 43, 47, 50, 51, 53, 54, 67, 68, 88, 89, 91, 110, 113, 116, 119, 138, 139, 193 ; ~ complexe, 25, 121 ; ~ épistémique, 46 ; ~ hiérarchique, 25 ; ~ perceptuel, 46 ; ~ relationnel, 25, 110, 121 ; ~ simple, 25

Polémicème : 60

Polémicité : 59, 64, 73, 93, 109, 141 ; ~ constitutive, 59 ; degré de ~, 6, 63, 64, 70, 107, 116, 124, 125 ; ~ manifeste, 59

Polémique (*la*) : 6, 14, 58, 59, 65- 68, 69, 70, 101, 147, 148, 150, 154, 155, 156, 157, 158 ; ~ avortée, 68 ; ~ couverte, 66 ; ~ ouverte, 66 ; ~ représentée, 148

Polémique (*le*) : 6, 58, 59, 60, 63, 136, 147, 150

Polémiqueur : 65, 66, 69, 70, 148, 156, 157, 159

Polyphonie : 5, 9, 10, 11, 12, 15, 16, 17, 19, 20, 22, 23, 28, 34, 35, 37, 38, 39, 40, 43, 44, 46, 119, 125, 160 ;
~ conflictuelle, 5, 6, 52, 53, 56, 57, 147 ; ~ consensuelle, 5, 52, 56 ; ~ de 2^e degré, 148 ; ~ dialogique, 5, 12, 43-44, 49, 149 ; ~ discursive, 34, 38 ;
~ externe, 27, 47 ; ~ faible, 5, 44-45, 51, 52 ; ~ forte, 5, 44, 48-49, 52, 53, 61 ; ~ intentionnelle, 12 ; ~ interne, 27, 47, 50 ; ~ linguistique, 10, 15, 22 ;
~ littéraire, 11, 12, 16 ; ~ moyenne, 5, 44, 46-47, 51, 52 ; ~ neutre, 55, 56 ;
~ non dialogique, 5, 43, 44 ; ~ réceptive, 12 ; ~ structurelle, 12
Polyscopie : 46
Pragma-dialectique : 70
Pragmatique intégrée : 17
Pragmatique interculturelle : 160
Prise de bec : 57
Proposition parenthétique : 31

Q

Querelle : 57, 58, 101

R

RDA : 6, 87, 92
Réaction polémique : 83, 90, 95, 99, 141, 154

Refus : 101, 106
Réfutation : 64, 87, 136, 143
Registre polémique : 57, 58
Rejet : 10, 64, 73, 92, 95, 100, 105, 106, 108, 117, 119, 123, 124, 125, 131, 134, 135, 143
Réplique : 64
Reprise polémique : 18, 86, 93, 140
Responsabilité énonciative : 97

S

ScaPoLine : 10, 15, 22, 23, 26, 27, 28 ;
~ étendue, 27 ; standard, 27
Scène de ménage : 57, 101
Sémantique instructionnelle : 22
Sens : 17
Séquence polémique : 99, 100, 101, 113
Signification : 17
Structure polyphonique : 23, 110
Sujet empirique : 18

T

Tiers : 24, 26 ; ~ t, 26 ; ~ textuel, 26

V

Voix : 5, 11, 16, 17, 18, 35, 37, 40, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 51, 52, 53, 54, 56, 61

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
I. POLYPHONIE VS DIALOGISME : UNE DUALITÉ	
TERMINOLOGIQUE.....	9
1. Origine des termes <i>polyphonie</i> et <i>dialogisme</i> : les travaux de Bakhtine	10
1.1. La polyphonie bakhtinienne – une polyphonie littéraire.....	11
1.2. Le dialogisme chez Bakhtine.....	13
2. Théories linguistiques de la polyphonie et du dialogisme	15
2.1. La théorie polyphonique de l'énonciation de Ducrot.....	16
2.1.1. Une conception polyphonique du sens	17
2.1.2. Le sujet d'énonciation – un sujet pluriel.....	18
2.1.3. Phénomènes linguistiques analysés.....	21
2.2. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique.....	22
2.3. L'approche praxématique : une théorie du dialogisme.....	28
2.4. L'approche modulaire de la polyphonie discursive de l'école de Genève	34
3. Pour une complémentarité des concepts de polyphonie et de dialogisme	40
4. Degrés de plurivocité des discours polyphoniques	44
4.1. Polyphonie faible	44
4.2. Polyphonie moyenne	46

4.3. Polyphonie forte.....	48
5. Harmonie <i>vs</i> conflit dans le discours polyphonique	52
 II. LE DISCOURS POLÉMIQUE : UN CAS DE POLYPHONIE	
CONFLICTUELLE	57
1. Le polémique – un régime discursif agonal.....	60
2. La polémique – une forme spécifique d’interaction agonale.....	65
 III. MARQUEURS LINGUISTIQUES DU RÉGIME DISCURSIF	
POLÉMIQUE	73
1. Description des données	73
1.1. Types de structures	74
1.2. Degré de figement	80
1.3. Marqueurs polyphoniques <i>vs</i> marqueurs dialogiques.....	87
1.3.1. Formes de dialogisme	89
1.3.2. Formes de RDA.....	92
1.4. Description sémantico-pragmatique.....	96
1.4.1. Valeurs sémantico-pragmatiques	104
1.4.2. Degrés de polémique.....	107
2. Études de cas	109
2.1. Constructions causales.....	109
2.1.1. Constructions causales en <i>puisque</i>	109
2.1.2. Constructions causales en <i>non que</i>	115
2.2. Structures interrogatives.....	125
2.2.1. <i>Mot interrogatif + Cond./Inf. ?</i>	126
2.2.2. <i>Parce que P ?</i>	132
2.2.3. <i>P, peut-être ?</i>	136
2.3. Énoncés exclamatifs au conditionnel/subjonctif/infinif	140

IV. LA REPRÉSENTATION DU / DE LA POLÉMIQUE DANS LE DISCOURS JOURNALISTIQUE.....	147
CONCLUSION.....	159
BIBLIOGRAPHIE.....	161
INDEX.....	169

Presa Universitară Clujeană

ISBN 978-606-37-0207-5